

LA JEUNESSE DE CATHERINE DE MÉDICIS

PAR ALFRED DE REUMONT

ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE S. M. LE ROI DE
POLOGNE

OUVRAGE TRADUIT PAR ARMAND BASCHET

PARIS - HENRI PLON - 1856

PRÉFACE.

DÉDICACE DE M. DE REUMONT À MADAME LA PRINCESSE ROSPICLIOSI, DUCHESSE DE ZAGAROLO, NÉE DE CHAMPAGNY DE CADORE.

CHAPITRE PREMIER. — LES ORIGINES.

CHAPITRE DEUXIÈME. — MARIAGE DE LAURENT DE MÉDICIS ET DE MADELEINE DE LA TOUR D'AUVERGNE.

CHAPITRE TROISIÈME. — NAISSANCE DE CATHERINE DE MÉDICIS ET MORT DE MADELEINE DE LA TOUR D'AUVERGNE, SA MÈRE.

CHAPITRE QUATRIÈME. — DE L'ÉTAT DE FLORENCE APRÈS LA MORT DE LAURENT, DUC D'URBIN.

CHAPITRE CINQUIÈME. — LE CARDINAL JULES DE MÉDICIS ADMINISTRE FLORENCE.

CHAPITRE SIXIÈME. — CLARICE DE MÉDICIS STROZZI, TANTE DE CATHERINE DE MÉDICIS.

CHAPITRE SEPTIÈME. — LA RÉVOLTE DE 1527 CONTRE LES MÉDICIS.

CHAPITRE HUITIÈME. — LE PALAIS MÉDICIS ET LES ÉVÉNEMENTS DE 1527.

CHAPITRE NEUVIÈME. — LE SIÈGE DE FLORENCE PENDANT L'ANNÉE 1529.

CHAPITRE DIXIÈME. — CATHERINE DE MÉDICIS AU COUVENT DES MURATE.

CHAPITRE ONZIÈME. — CATHERINE DE MÉDICIS AU COUVENT DE SAINTE-LUCIE.

CHAPITRE DOUZIÈME. — CATHERINE DE MÉDICIS APPELÉE À ROME PAR CLÉMENT VII.

CHAPITRE TREIZIÈME. — LES PRÉTENDANTS À LA MAIN DE CATHERINE DE MEDICIS.

CHAPITRE QUATORZIÈME. — FRANÇOIS II SFORZA, DUC DE MILAN, ET HENRI, DUC D'ORLÉANS, AUTRES PRÉTENDANTS À LA MAIN DE CATHERINE DE MÉDICIS.

CHAPITRE QUINZIÈME. — NÉGOCIATIONS DU MARIAGE AVEC CLÉMENT VII.

CHAPITRE SEIZIÈME. — LE PAPE CLÉMENT VII.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME. — CATHERINE DE MÉDICIS À FLORENCE. - CONDITIONS FINANCIÈRES DE SON MARIAGE.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME. — CATHERINE DE MÉDICIS VIENT EN FRANCE. - CÉRÉMONIES DE SON MARIAGE À MARSEILLE.

PRÉFACE.

L'histoire de la jeunesse de Catherine de Médicis a été traitée et racontée par deux écrivains étrangers à la France, l'un, M. Alfred de Reumont, historien et diplomate allemand d'un très-grand mérite littéraire¹ ; l'autre, M. T. A. Trollope, publiciste anglais de beaucoup de savoir. Tous les deux ont habité longtemps Florence, ils ont pratiqué et consulté les archives diplomatiques, et, pour ainsi parler, ils sont devenus les familiers des anciens Médicis, par une étude assidue des choses, des faits et des caractères qui furent notables, dès les premiers temps où cette grande famille entra dans l'histoire et la politique avec la personne de Côme l'Ancien.

Ce sujet — *Histoire de la jeunesse de Catherine de Médicis* — avait de quoi séduire la plume et charmer l'esprit de ces érudits qui avaient fait de Florence une sorte de patrie adoptive ; et il est vrai de dire qu'ils se sont acquittés de cette entreprise avec un succès que l'on ne peut méconnaître.

Dès les premiers temps de notre séjour en Italie, nous avons formé le dessein de rassembler les matériaux utiles pour composer un récit de cette nature, car il nous avait paru surprenant que l'enfance et l'éducation de la femme qui a joué un si grand rôle dans le gouvernement de la France et dans sa politique extérieure, ne fussent pas mieux connues. Mais à peine avons-nous commencé nos recherches, que la nouvelle de l'intéressante publication de M. de Reumont nous parvint à Venise. Le succès et la bonne entente de l'ouvrage nous firent tenir pour vaine, à tous égards, et de tous points inutile, l'idée que nous avions conçue. Aussi bien, l'annonce que l'*Athenæum* anglais produisit, en quelque sorte dans le même temps, pour aviser de la publication prochaine d'un livre portant un titre identique², eût achevé de nous bien convaincre — si nous avions pu hésiter à le bien croire — que le récit de la *Jeunesse de Catherine de Médicis* serait désormais, en histoire, un sujet épuisé.

Or, à quoi devait se résoudre, sinon à interpréter l'un des deux ouvrages publiés, un écrivain français épris d'un sujet d'histoire traité dans un même temps, avec art et savoir, par un écrivain allemand d'une part, et par un écrivain anglais d'une autre, ayant consulté tous les deux les sources originales, et ayant écrit leur livre dans la ville qui fut le berceau de leur héroïne ? De là cette traduction à laquelle m'autorisa dès cette époque l'honorable M. de Reumont, avec qui j'entrai plus tard en relations littéraires assidues, et que je visitai diverses fois à Florence, où il représentait, près la personne du Grand-Duc, le Roi de Prusse son souverain. Deux éditions allemandes à Berlin³, et une édition italienne fort augmentée⁴, sont les honorables témoignages du succès de cette étude. Puisse l'édition française avoir l'honneur d'un même accueil ! Nous lui avons consacré des soins assidus, et nous avons fait suivre le récit original de l'auteur d'une série de textes inédits et curieux, cherchés et rencontrés par nous en diverses

¹ Voyez, à la fin de cette Préface, notre note relative à la personne et aux œuvres de M. Alfred de Reumont.

² *The Girlhood of Catherine de' Medici*, by T. Adolphus Trollope ; London, Chapman and Hall, 193, Piccadilly, 1856.

³ *Die Jugend Katerina's de' Medici*, von Alfred von Reumont ; Berlin, 1854 (1re édit.), et 1856 (2e édit.).

⁴ *La Gioventù di Caterina de' Medici* di Alfredo Reumont, traduzione del Dottore Stanislao Bianciardi (Florence, Le Monnier, 1858).

archives. Tous sont relatifs aux épisodes, aux événements et aux faits particuliers à l'enfance et à l'adolescence de ce faible et unique rejeton de la grande lignée des Médicis, à qui les destins réservaient cependant d'étranges grandeurs et des gloires singulières dans l'histoire de notre pays, où, selon l'humeur des partis, Catherine a été portée jusques aux nues par les uns, précipitée dans les bas-fonds par les autres.

Ne vous méprenez pas, et ne cherchez pas dans la jeunesse de Catherine de Médicis des signes faits pour laisser prévoir le caractère et la nature de la femme Reine et Régente en France. Le moral de l'enfant que nous voyons passer de Florence à Rome et de Rome à Florence, en des occasions si diverses, ne me paraît pas avoir rien de commun avec celui de la femme qui devint un si notable négociateur en matière politique. Dans sa jeunesse, elle est le jouet des circonstances qui ont agité son pays, et il a tenu à peu qu'elle n'en fût la victime. Son caractère se reconnaît et s'aperçoit à peine, sa personne est à peine saisissable, et ce n'est que récemment, en des dépêches étrangères aux recueils florentins, que nous avons pu déterminer les dates précises des séjours qu'elle fit à Rome sous Léon X et sous Clément VII¹. Nièce d'un Pape, cousine d'un autre, héritière des deux, unique rejeton, comme nous l'avons dit, de cette lignée sitôt interrompue de Côme, Père de la patrie, et de Laurent le Magnifique, ces héros dans l'histoire de la grande Maison florentine, voilà son fait, ses titres, ses qualités à cette époque. Elle n'est autre qu'une jeune personne ballottée au gré des vents de la politique qui se déchaînent, un jour, de Rome sur Florence, un autre, de Florence sur Rome ! Orpheline au lendemain de sa naissance, elle apparaît sur la scène du monde et y croît jusques à son mariage, sans avoir jamais donné signe d'une volonté bien accusée, d'un instinct bien développé, d'un esprit bien marqué. A Rome, hôtesse du palais de sa famille, elle se rend de temps en temps au Vatican, montée sur sa petite mule d'Espagne ; elle y est servie à la table du Pape, son protecteur et son parent ; les solennités qu'elle y voit, les pompes qu'elle y admire, les fêtes et les galas de la cour sacrée, ce sont là ses joies et ses divertissements. A Florence, elle subit les atteintes, les épreuves, et les secousses du sort, pour ainsi dire sans réflexion et comme un enfant de l'Orient. Plus tard, quand de nombreux Princes à qui l'ambition personnelle ou l'intérêt d'État commandent le mariage, pensent à demander la main de celle qu'on appelait par habitude la *nièce du Pape*, bien qu'elle n'en fût que la cousine, son indifférence à leur égard apparaît telle qu'il est permis de se demander si elle se connaissait pour être l'objet de convoitises si hautes en même temps que si diverses. Personnellement, en un mot, elle échappe trop souvent aux recherches de l'historien, et toujours aux réflexions du philosophe. Si pour le récit de sa jeunesse, on trouvait bon de se limiter aux faits qui lui sont essentiellement personnels, sans toucher aux événements dont elle fut l'innocent et involontaire témoin, il suffirait d'un court énoncé de quelques dates, accompagnées d'un exigu commentaire, pour contenir toute l'histoire de ses jeunes ans, depuis l'heure où elle naquit, le 13 avril 1519, à Florence, jusqu'à celle où elle se maria, le 28 octobre 1533, dans Marseille, avec un fils de France.

A vrai dire, tout ce qui se rapporte à la vie de cette étrange héroïne de la vie politique a un intérêt incontestable, et on ne se peut défendre d'un sentiment qu'il est difficile de caractériser, en considérant tout ce qu'il y a eu de contrastes inattendus — ce que nous pourrions appeler les lignes brisées — dans cette

¹ 1519, 1525 et 1530. Nous devons aux papiers conservés dans les Archives de Milan et de Mantoue les détails très-précis que nous avons recueillis.

existence de femme, comme enfant, comme adolescente, comme fiancée, comme épouse, comme Reine, comme Régente et comme mère ! Partout et toujours du trouble ! Dans ses défaites comme dans ses victoires, jamais de repos ! Sa naissance coûte la vie à sa mère, une Française, Madeleine de la Tour d'Auvergne : enfant, elle est le jouet le plus inconstant des circonstances les plus imprévues, le destin s'en sert comme d'un instrument fatalement obéissant ; nubile, elle n'épouse pas celui vers qui la portaient ses jeunes inclinations ; femme et Reine régnante, une favorite lui ravit l'amour de son époux et l'autorité du trône ; Reine régente et Reine mère, elle assiste à d'autres et longs orages, elle voit le désordre et l'impuissance de sa race, elle entreprend une lutte de trente années, lutte effrayante en son activité, redoutable et dangereuse en ses moyens, et que signalèrent des épisodes ensanglantés !

Jusqu'à présent nos histoires, en France, se sont peu étendues sur les premières années de Catherine de Médicis, et elle n'est vraiment connue chez nous que depuis le jour où elle y est entrée pour y prendre le nom de Madame d'Orléans. On a ignoré son éducation, et surtout quelles vicissitudes ont traversé son adolescence. Que de pages curieuses, cependant, auraient pu être consacrées aux événements dont elle fut le tout jeune témoin ! On a méconnu l'intérêt extrême qu'elle a excité, au point de vue de la *politique de famille*, dans le cœur de deux Papes pourtant bien célèbres ! Quel objet d'affection et d'intérêt elle fut pour Léon X, ce grand ambitieux, si puni dans la dispersion des siens, et qui, après avoir dépossédé la légitime famille d'Urbin et avoir rêvé quelques trônes pour chacun de ceux de la lignée du grand Côme son aïeul, ne voyait plus pour la perpétuer que cette créature de peu de mois, frêle et incertaine, lorsqu'en octobre 1519, elle lui fut apportée dans Rome par Alfonsina degli Orsini, sa grand'mère !...

... *Recens fert ærumnas Danaûm,*

disait ce Pape, qui savait bien son Virgile, en donnant audience à l'ambassadeur de Venise¹, et lui annonçant avec une sorte de bonhomie mélancolique l'arrivée de l'aïeule, apportant de Florence à Rome le trésor, le rejeton, l'unique créature de la famille !

Verdeggia un ramo sol con poca foglia,

dit aussi l'Arioste², par allusion au seul rameau survivant de la grande branche des Médicis.

Sait-on comment, sous Clément VII, cet autre pontife son parent, et celui qui, en somme, la fit élever et la maria, elle fut la prisonnière du parti soulevé contre les Médicis, et retenue comme un gage précieux mis en réserve pour le temps où les conditions de la paix viendraient à être traitées ? Elle n'avait alors que neuf ans, et fut confiée, de par l'État, aux soins d'ailleurs attentifs et vraiment maternels des Révérendes Mères du monastère des *Murate* et de celui de Sainte-Lucie. Autant d'épisodes, autant de faits émouvants dans cette histoire de l'enfant qui, sans qu'il en ait conscience, est un enjeu politique. Les négociations qui précédèrent son mariage n'ont jamais été non plus très-justement établies, tant dans les chroniques contemporaines que dans les écrits postérieurs, et c'est principalement pour les faits y relatifs que nous avons recueilli de piquants

¹ Marco Minio, ambassadeur des Vénitiens à Rome. Sa dépêche du 29 octobre 1519, n° 402 du recueil possédé par M. Rawdon Brown, à Venise.

² Ludovico Ariosto, *Opere minori*, édit. Le Monnier, p. 216. *Elegia prima*.

détails, d'intéressantes données, dans des recueils de textes diplomatiques manuscrits, demeurés assurément inexplorés jusqu'à nous.

Ici donc se trouve Catherine de Médicis, en ses années juvéniles, écoulées tantôt à Rome, tantôt à Florence. Ne la cherchez pas Française, elle est ici uniquement Italienne, Médicis, nièce et cousine de Papes, instrument matrimonial de leur ambition souveraine. L'historien a donné pour limites à son récit l'heure où celle qu'on appelait la petite Duchesse d'Urbin, la *Duchessina*, devient madame la duchesse d'Orléans, en présence d'une cour infiniment pompeuse et rehaussée de la présence d'un Pontife qui n'était pas venu seulement pour bénir une alliance avec le fils du Roi Très-Chrétien, mais aussi pour convenir d'articles secrets propres à former un traité capital¹. A compter de cet instant, c'est vers l'histoire de France qu'il convient de se tourner pour y regarder la nouvelle venue, pour la voir devenir Madame la Dauphine par un coup du sort que rien ne faisait prévoir, puis Reine, puis Régente, et régner longtemps, sinon de nom, du moins de fait, avec le titre si caractéristique et d'une signification si grande : a la Reine mère. Telle, l'historien allemand ne l'a point montrée ni cherchée : il n'a point pris la peine de la vouloir montrer en cette grande qualité, connaissant que les sieurs de Tavannes, de Castelnau, de Montluc et de Villeroy, et les sieurs de la Planche, de Thou et de l'Estoile, et Condé, et Brantôme, et la Reine Marguerite, et les Ambassadeurs de Venise, en leurs commentaires, mémoires, journaux et rapports, nous ont donné d'elle assez de portraits variés et remarquables, pour qu'il nous soit aisé avec tous d'en former un de ressemblance suffisante.

ARMAND BASCHET.

Paris, 30 septembre 1888.

Qu'il me soit permis, avant de présenter cette élégante œuvre de M. de Reumont, de parler de sa personne et de désigner ceux de ses ouvrages qui, tant en Allemagne qu'en Italie, ont le plus particulièrement attiré l'attention des esprits lettrés. Ce m'est une bonne fortune, que cette occasion de me faire le biographe d'un homme dont la carrière a été vouée aux travaux intéressants de la diplomatie, au culte assidu des belles-lettres et à l'exercice de l'histoire.

M. Alfred de Reumont, issu d'une famille originaire de la Belgique (anciens seigneurs de Sept-fontaines), est né à Aix-la-Chapelle, où il a reçu les premiers éléments d'une éducation qu'il a rendue brillante aux Universités de Bonn et d'Heidelberg, où il fut honoré de l'intérêt tout particulier du célèbre professeur Schlosser. Parti pour voyager en Italie, et recommandé au baron de Martens, ministre de Prusse en Toscane, il demeura près de lui et fut initié aux détails du service diplomatique, tout en donnant cours, dans Florence, à ses études favorites d'histoire et de littérature italiennes. La fin de 1832 le trouva à Constantinople, y accompagnant M. de Martens : il visita la Grèce

¹ Voyez *Documents historiques inédits* tirés des Collections manuscrites de la Bibliothèque royale et des Archives, ou des Bibliothèques des départements, publiés par M. Champollion Figeac, t. III, n° XXXV, p. 515, *Projet de traité secret entre François Ier et le Pape* (autographe de la main du Roi).

et les îles Ioniennes, et revint à Florence, qu'il quitta en 1835 pour passer à Berlin en qualité de secrétaire-rédacteur au ministère des affaires étrangères. Revenu pour la troisième fois à Florence, et cette fois comme attaché, il se rendit ensuite à Rome en la même qualité, auprès de M. de Bunsen d'abord, de M. de Buch ensuite. Son séjour à Rome se prolongea jusqu'en 1843, époque où il fut rappelé à Berlin comme conseiller de légation et attaché au cabinet du Roi.

Je le trouve secrétaire à Londres, avec M. de Bunsen pour chef, vers 1846 ; M. de Humboldt l'honore de son amitié ; ses travaux continus, que j'énumérerai ci-après, lui valent les relations les plus distinguées dans les sciences et dans les lettres, et le roi Frédéric-Guillaume IV lui fait l'honneur de l'appeler auprès de lui lors de son voyage à Venise et dans l'Italie supérieure, en 1847. En 1848, il fait partie de la légation de Prusse à Rome, voit la chute du Pontife, et est accrédité chargé d'affaires à Gaëte, près la personne du Saint-Père ; avec lequel il rentra à Rome. Depuis 1851 jusqu'en 1860, on peut dire que M. de Reumont ne quitta presque plus l'Italie. Accrédité chargé d'affaires à Florence, puis ministre résident, il y fut honoré, aimé et distingué, non pas seulement comme diplomate, mais aussi comme érudit et écrivain méritant. L'Académie de la *Crusca* le compte, depuis cette époque, parmi ses membres. En 1855 et 1857, M. de Reumont, que le Roi affectionnait, suivit Sa Majesté dans ses excursions en Allemagne, et fut du séjour de Marienbad. En 1857 et 1858, je le rencontrai à Rome faisant l'intérim de la légation, d'où il fut rappelé pour accompagner le nouveau souverain à Tegernsee, en Bavière, puis à Florence, Rome et Naples, où leurs Majestés le Roi et la Reine passèrent l'hiver de 1858 à 1859. Lors de la chute du Grand-Duc, et surtout à la suite de la mort du Roi Frédéric-Guillaume IV, M. de Reumont se voua plus particulièrement au culte des lettres ; il n'a point renoncé à l'Italie, car il est de cet avis que lorsque l'on a goûté aux fruits mûris dans ce pays, pendant tant d'années, la terre en est si séduisante et attirante, que, si on la quitte, on la veut toujours revoir, et toujours y revenir. Aussi M. de Reumont est-il à Rome souvent plus qu'ailleurs, et y est-il avec cette plume méritoire et laborieuse, élégante et heureuse, qui a servi avec tant d'honneur l'Allemagne littéraire en Italie, et l'Italie littéraire en Allemagne.

Dès 1835, M. de Reumont publia une *Vie d'Andrea del Sarto*, puis les *Esquisses de voyage dans les pays méridionaux*. En 1840, on a de lui les *Lettres romaines d'un Florentin* ; et l'année suivante, les *Tables synchroniques de l'histoire florentine*, en langue italienne, publiées à Florence lors de la réunion des savants étrangers et italiens. Les recueils périodiques lui durent aussi une collaboration active en ces temps-là ; — l'*Annuaire* de M. de Minuter — contient une dissertation sur la *Diplomatie italienne au moyen âge* (1841), l'*Histoire des derniers temps de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem* (1843). Le *Kunstblatt* de M. de Schorn renferme de nombreuses études sur l'histoire des beaux-arts en Italie. Sous le titre sympathique d'*Italia*, M. de Reumont édita lui-même un annuaire en 1838 et 1840, dont les deux volumes contiennent des travaux de MM. Léo, Witte, de Rumohr et de la Comtesse Ida Hahn. Ses deux nouveaux volumes de *Lettres romaines* parurent en 1844, suivis bientôt d'un ouvrage sur *Ganganelli*, ses

lettres et son époque (1847), et successivement, un travail sur les dernières années de Benvenuto Cellini, de nombreux articles dans le *Kunstblatt*, le *Morgenblatt*, la *Gazette d'Augsbourg*, la *Gazette de Prusse*, et dans le précieux *Recueil* florentin fondé par l'intelligent et persévérant Vieusseux, l'*Archivio storico italiano*, dont M. de Reumont devint un des rédacteurs habituels : c'est là qu'il a publié la Bibliographie des ouvrages allemands touchant à l'histoire italienne. En 1851, sous le titre de *Caraffa de Maddaloni*, paraissait l'histoire de Naples à l'époque de la domination espagnole. Six volumes d'*Essais sur l'histoire d'Italie*, renfermant une partie des travaux insérés dans tant de différents recueils, parurent de 1853 à 1857. C'est à cette dernière période de temps que se rattache la publication des deux éditions allemandes et de l'édition italienne de la *Jeunesse de Catherine de Médicis*, dédiée par l'auteur à une Française de grande naissance et d'un charmant esprit, devenue par mariage Princesse romaine, mademoiselle Nompère de Champagny de Cadore, aujourd'hui la Princesse Rospigliosi. Il lui dit, dans les termes les plus heureux, comment il lui adresse les pages suivantes, dans lesquelles sont racontés les destins d'une fille de la Toscane, de la maison de Médicis, partie pour la France où elle est devenue Reine. Que l'argument ne l'effraye point, il ne se traite ni de *guerres de religion*, ni de *Ligue*, ni de *Saint-Barthélemy*. C'est le prologue de la vie politique de Catherine ; et des fêtes nuptiales à Marseille en sont la dernière scène. Regardez d'ailleurs à la page ci-après, et lisez cette Dédicace élégante à l'adresse de la spirituelle et gracieuse Princesse, sous le patronage de laquelle M. de Reumont a placé son intéressant ouvrage.

A. B.

A MADAME LA PRINCESSE ROSPIGLIOSI, DUCHESSE DE ZAGAHOLO, NÉE DE CHAMPAGNY DE CADORE.

C'est à vous, Madame, à vous qui joignez les goûts sérieux d'un esprit admirablement cultivé à toutes les grâces et à toute l'amabilité particulières aux femmes de votre pays, que je dédie les pages suivantes, où sont racontés les destins d'une enfant de la Toscane enlevée plus tard au sol natal par le royaume de France, dont elle occupa le trône. Que cet argument ne vous effraye pas : il n'est question ni des guerres civiles, ni de la Ligue, ni des faits sanglants de la Saint-Barthélemy ! J'avais voulu vous adresser un souvenir de ces journées délicieuses que, pendant un automne, j'ai passées près de vous et des vôtres à Lamporecchio, dans cette villa charmante que le génie créateur du Bernin, splendide dans ses erreurs mêmes, construisit pour Clément IX. Jamais je n'oublierai ces beaux sites, et comment le regard, dominant toute la campagne alentour, embrasse dans un merveilleux ensemble et le riche val de Nievole, et les champs qu'arrose l'Arno, et les montagnes lointaines et bleuâtres du Pisan, et les roches volcanisées du sein desquelles paraît surgir la solitaire Volterra. Ayant visité ses environs, et Vinci, à qui le grand Léonard a pris son nom, et Cerreto Guidi avec l'ancienne Villa des Orsini de Bracciano, où Isabelle de Médicis, la belle et spirituelle épouse de Paolo Giordano, eut une fin si tragique, j'aurais aimé à vous dédier quelque chose qui rappelât ces excursions attrayantes ; mais le choix d'un épisode aussi sombre était peu fait pour répondre au but que je m'étais proposé.

Ainsi donc, au lieu d'un récit emprunté à l'histoire des Médicis au temps des Grands-Ducs, acceptez et accueillez-en un pris à une époque où cette famille, en vérité, louée souvent avec excès, mais cependant toujours glorieuse et grande, s'est trouvée passer de cette autorité traditionnelle, que le consentement presque unanime des citoyens lui avait librement accordé, à l'exercice d'un pouvoir absolu forcément imposé.

Les événements qui ont agité la jeunesse de celle qui fut ensuite Reine de France, sont, pour ainsi parler, le milieu où se passe et se développe tout mon récit. Catherine de Médicis est un personnage d'une importance trop grande pour qu'elle ne mérite pas que l'on recherche à infirmer sur ses commencements, sur les circonstances au milieu desquelles elle a grandi, sur les personnes qui ont dirigé son éducation. Elle était en la fleur de ses jeunes ans quand elle a quitté l'Italie, mais les disgrâces de famille qui ont rendu son berceau funèbre, les tempêtes qui se sont déchaînées autour des murailles des cloîtres où elle eut un asile, le caractère de ceux qui furent ses protecteurs, ont peut-être exercé une influence plus grande qu'on ne saurait croire sur ses facultés morales et intellectuelles.

Si l'idée me venait de me prononcer sur elle à une époque où, plus âgée, elle a montré une activité si grande, je dépasserais de beaucoup les modestes limites auxquelles j'ai voulu atteindre. Le récit de ses jeunes années appuyé de témoignages et de documents contemporains, inconnus pour la plupart, ou du moins non mis à profit, c'est là ce que j'ai voulu faire et vous offrir. Les fêtes nuptiales de Marseille sont la dernière scène de ce prologue à un drame historique.

Puisse maintenant ce petit livre trouver un bienveillant accueil au Quirinal, dans le palais construit par Scipion Borghèse et par Jules Mazarin sur les ruines des

Thermes de Constantin, où Guido Reni a peint la merveilleuse Aurore, et d'où le regard peut embrasser la plus grande partie de la grande Rome.

A Florence, le 15 août 18..

CHAPITRE PREMIER. — LES ORIGINES.

Dans la chapelle des tombeaux des Médicis, en l'église de Saint-Laurent à Florence, que Léon X fit construire par Michel-Ange Buonarroti, lorsque, frappé dans sa race par des morts prématurées, il avait vu, d'un coup, s'anéantir ses longues espérances de grandeur et d'éclat, s'élèvent deux mausolées, l'un en face de l'autre, d'une forme égale et d'une grande harmonie. Sur le sarcophage de l'un d'eux reposent deux figures allégoriques représentant l'Aurore et le Crépuscule, symbole de matins si fugitifs et de fières espérances éteintes sitôt sous les voiles sombres de la nuit. A la partie supérieure, dans la niche, est assise la statue casquée, et armée en chevalier, d'un personnage à l'attitude pensive, la main droite posée sur le genou, la gauche soutenant le menton : sa physionomie est pleine d'un sérieux profond, et, quoique jeune encore, vous la diriez accablée de pensées tristes et de noirs pressentiments. L'air et les gestes de cette statue, qu'on ne pouvait rendre d'une façon plus heureuse et plus expressive, lui firent donner le nom de *il Pensiero*. Celui qu'elle représente et qui était mort sitôt, était Laurent de Médicis, Duc d'Urbin.

Ce tombeau, ainsi que l'autre, élevé à la mémoire de Julien de Médicis, Duc de Nemours, et sur lequel repose la statue de la Nuit, qui a obtenu peut-être plus de louanges que toute autre sculpture des temps modernes, est d'une signification profonde pour le caractère du grand artiste. C'est à ces monuments que travaillait Michel-Ange, malade, poursuivi, mélancolique, désespérant du sort de sa patrie bien-aimée, qui venait d'être forcée de rouvrir ses portes aux Médicis déjà chassés trois fois. Il travaillait sans relâche aux monuments d'une famille à laquelle il était attaché par de nombreux liens, mais qu'il n'aimait pas, parce qu'il aimait les libertés qu'elle anéantissait. Tandis que sa main affaiblie, mais infatigable, dirigeait le ciseau, il donnait à la pierre l'expression des sentiments douloureux qui agitaient son être, et que plus tard il rendit avec un autre élan dans les très-beaux vers qu'il met dans la bouche de la Nuit répondant à qui la voulait sortir de son rêve¹. Pour celui qui s'attache aux opinions et au sort de Michel-Ange, et qui considère sa vie dans ses œuvres, qu'elles soient dues à sa plume, à son pinceau ou à son ciseau, les mausolées des Médicis ont un intérêt

¹ Lettre de Gio. Batista di Paolo Mini à Bartolomeo Valori ; Florence, 29 septembre 1531. Voyez Gaye, *Carteggio inedito d' artisti* ; Florence, 1840, II, 228 : Ditto Michel-Angelo mi parse molto istenuato e diminuito della carne ; l' altro di col Bugiardino e Antonio Mini allo stretto ne parlammo, i quali sono continui con lui ; e infime, facemmo un computo che Michelagnolo vivrà poco se non si rimedia, e questo è che lavora assai, mangia poco e cattivo, e dorme manco, e da un mese in qua è forte impedito di ciesa e di dolore di testa e capogiri. E infime ritratto tutto da detti, egli ha due impedimenti, uno alla testa e l' altro al cuore, e a ciascuno è de' rimedi, perchè sano ; e dicono la causa.... A quello della testa, che li sia proibito e chomandato per parte di nostro Signore che non lavori d' inverno nella sagrestia, chè a quella aria sottile non vè è rimedio nessuno, e lui vi vuole lavorare e amazzasi e potrebbe lavorare nell' altra stanzetta, e finire quella Nostra Donna, tanto bellissima cosa, e fare la statua della felice memoria del Duca Lorenzo in questo verno. Voici les vers de Michel-Ange :

Grato m' è il sonno, e più l'esser di sasso,
Mentre che 'l danno e la vergogna dura ;
Non veder, non sentir m' è gran ventura ;
Però non mi destar — deh, parla Lasso.

psychologique plus profond que l'intérêt purement artistique et peut-être exagéré qu'ont excité ses statues de femmes. La statue du Duc d'Urbin est la plus parfaite d'entre celles qui ornent ces mausolées.

Léon X avait de glands projets à l'égard de ce fils de son frère. La famille des Médicis, par le commerce et les bienfaits de la paix ; s'était élevée avec un succès constant ; elle avait jeté de profondes racines dans l'affection du peuple et s'était valu l'adhésion de ceux qui se distinguaient de la plèbe proprement dite. Lorsque Léon devint pape, il y avait quatre-vingts ans que les Médicis s'étaient acquis, dans la République démocratique de Florence, forte quoique divisée, une position qui, sans lui donner en réalité des droits incontestables, lui accordait l'influence la plus puissante dans l'administration intérieure comme dans les rapports avec l'étranger.

C'est au treizième siècle qu'apparaît le nom des Médicis, sur la signification et l'origine duquel on a tant discuté inutilement. Ils appartenaient à une famille plébéienne qui n'avait alors ni richesses, ni considération, ni aucune position. Au commencement du siècle suivant, nous les trouvons occupant des charges supérieures dans l'administration des corporations, alors que celle-ci, faisant pour ainsi dire partie du gouvernement lui-même, assurait aux citoyens considérés une part déterminative à toutes les affaires de l'État. Mais c'est seulement dans le dernier tiers de ce quatorzième siècle que les Médicis jouèrent un rôle politique, lorsque, à la suite d'une tentative de révolte de la basse classe, ils se joignirent à d'autres mécontents de la classe supérieure et prirent parti pour le peuple contre la haute bourgeoisie, qui formait une nouvelle noblesse. La tentative échoua, et, comme cela arrive toujours en cas pareil, la puissance des adversaires, à la tête desquels était la famille des Albizzi, ne fit que s'accroître. Mais les Médicis surent habilement conserver leur position, et devinrent tout-puissants par la faveur de la multitude, après le court exil de Côme, le fils habile et prudent de Jean de Bicci, en l'an 1434. Ils se sont toujours d'ailleurs appuyés sur le peuple, par opposition à la noblesse : un proverbe populaire nous rappelle aujourd'hui encore cette faveur, et, mêlant le profane au sacré, attribue aux patrons de la maison, Côme et Damien, la préservation du mal :

*Per san Cosimo e Damiano
Ogni male fia lontano.*

Quelques penchants arbitraires et quelques instincts ambitieux qu'aient eus Côme l'Ancien, son fils Pierre et son neveu si célèbre Laurent le Magnifique, ils surent, du moins le premier et le dernier, conserver une modération apparente. Tandis qu'ils minaient dans ses fondements la Constitution qui subsistait depuis la fin du treizième siècle, et rendaient ainsi la République impossible, ils favorisaient en apparence les intérêts populaires. En même temps qu'ils corrompaient le peuple, ils affaiblissaient la noblesse, dont une partie leur était dévouée et dont l'autre s'épuisait par une opposition factieuse. Avec Laurent le Magnifique se termina pour la famille des Médicis la période la plus brillante, durant laquelle elle s'était élevée à l'intérieur par une politique plus que prudente, disons rusée et dissimulée : époque essentiellement remarquable dans les affaires générales italiennes par le maintien de l'équilibre des forces, embellie par l'éclat des beaux-arts en pleine floraison et par la régénération de la littérature classique. Peu de temps après, en 1494, l'expédition du Roi de France Charles VIII, à Naples, bouleversa le système politique en Italie, qui avait été maintenu à si grand'peine, et ouvrit l'ère d'une nouvelle domination étrangère qui commença à la seconde expulsion des Médicis de Florence. Si Pierre, le fils

aîné du Magnifique, eût eu l'autorité et la dextérité de son père, peut-être eût-il pu dissiper la tempête ; mais il n'en fut point ainsi, et lui-même, sa famille et sa patrie durent en subir les conséquences. Ses deux frères, Jean, Cardinal de la sainte Église, et Julien, furent exilés. Pendant dix-huit ans, les Florentins tentèrent de diriger leur République chancelante au milieu de circonstances intérieures et extérieures toujours plus défavorables ; ils furent d'abord dirigés par la théodémocratie d'un moine dominicain, fa Gérôme Savonarole, puis par l'administration de Pierre Soderini, qui rappelait le système du gouvernement vénitien. Les Médicis revinrent ensuite, et peu de mois après, Jean, âgé de trente-sept ans, fut élevé à la plus haute dignité de la chrétienté, le 11 mars 1513.

Des fils de Laurent, sans compter le Pape, vivait encore Julien, le plus jeune des trois. Comme il était d'une complexion trop délicate et qu'il passait pour être trop faible d'esprit pour exercer l'autorité comme l'exigeait, après dix-huit années de confusion, un État où le pouvoir, sous l'apparence républicaine, tendait de plus en plus à la forme monarchique, le Pape l'appela à Rome, où il lui donna la dignité de Général de l'Église. Laurent, le fils d'Alfonsina Orsini et de Pierre — le frère aîné du Pontife, aussi malheureux qu'imprudent, qui trouva la mort dans le fleuve Garigliano et fut enseveli dans l'église claustrale de Monte-Cassino —, succéda à son oncle dans le premier poste de la République de Florence. Léon X aimait sa patrie, mais plus que sa patrie encore il aimait sa famille ; aussi toutes ses espérances reposaient-elles sur Laurent : il avait coutume d'appeler ce neveu *son cœur* et Florence *la lumière de ses yeux*¹. L'état dont jouissait Laurent dans sa ville natale était le même que celui de son illustre grand-père : c'était le pouvoir moins la forme extérieure. Malgré la jeunesse de ce Médicis, qui n'avait en effet guère plus de vingt ans, son administration fut célébrée comme sensée, ferme et juste.

Au Pape cependant et plus encore qu'au Pape, à sa belle-sœur Alfonsina, la position qu'avait Laurent ne paraissait pas suffisante : ils désiraient l'accroître par des possessions territoriales et un titre. Petit-être Léon X pensa-t-il quelques instants faire obtenir à son neveu Parme et Plaisance, mais lorsque les vicissitudes de la guerre eurent détruit cette espérance, il le fit Duc d'Urbain.

C'était une action contre tout bon droit. François-Marie de la Rovère, Duc d'Urbain et neveu du pape Jules II, avait commis mainte injustice ; mais les procédés envers lui, sous le vain prétexte d'une fausse légalité, ne, furent qu'une suite d'actes de violence. Laurent de Médicis paraît n'avoir accédé à la volonté du Pape et de sa mère qu'avec répugnance, et s'il resta enfin en possession de cet

¹ Dans une instruction du 3 juin 1516 au Nonce, M. Pietro Ardinghelli, allant en Suisse (laquelle se trouve aux archives Torrigiani, à Florence), après lui avoir recommandé tout spécialement de visiter, à son passage à Florence, Madonna Alfonsina Orsini, de lui faire part du but de son voyage, de recevoir ses commissions, et dans ses négociations de tenir l'œil aux intérêts de Florence, on lui dit : *Farete lor* (c'est-à-dire aux cantons suisses) *fede quanta affectione ed osservanzia porti ale loro signorie lo stato di Firenze ed il S. Mco Lorenzo, racchomandolo caldamente, et in questi pagamenti delle pensione pubbliche e private farete più amici, più grado et più riputatione al Signor Magnifico Lorenzo che vi sarà possibile, perche in effetto la persona sua et quella città dulcissima patria di N. S. sono el core et la luce degli occhi di Sua Santità. Le titre que dans la chancellerie papale on donnait à Laurent, avant son élévation à la dignité ducale, et à son oncle, était : *Dilectis filiis nobilibus viris Laurentio iuniori et Juliano de Medicis domicellis Florentinis.**

héritage, ce ne fut qu'après un combat acharné, une blessure grave au siège de Mondolfo, et des dépenses trop disproportionnées avec les biens qu'il acquérait : possession d'ailleurs incertaine et qui aigrit les Princes et les Seigneurs de l'Italie contre les Médicis. Le nouveau Duc revint à Florence et il y vivait princièrement, lorsque Niccolò Machiavelli lui dédia son livre devenu depuis si célèbre. Dans sa préface trop humble, l'ancien Secrétaire de la République florentine le traite de *Magnificence*, d'Altesse, et se compare à celui qui, de la plaine, élève son regard vers la cime des montagnes.

Un mariage considérable devait couronner l'œuvre en assurant la descendance, car Laurent était l'unique héritier de la ligne aînée des Médicis. Julien l'Ancien, qui, dans la conjuration des Pazzi, perdit la vie sous le poignard homicide, avait laissé seulement un fils, dont la naissance est toujours demeurée un mystère. Ce fut Jules, chevalier de Rhodes d'abord, puis Cardinal-archevêque de sa ville natale, connu pour tout-puissant sous son cousin Léon X, qui lui abandonnait la part la plus intéressante des affaires de l'État, tout en s'en réservant la direction suprême. Julien, le plus jeune, n'avait pas de fils légitimes, ayant laissé seulement un fils naturel, Hippolyte, fruit d'une relation qu'il avait eue, dès le temps de son exil, alors qu'il avait trouvé à la Cour d'Urbin l'accueil hospitalier que sa famille récompensa si mal. Par son mariage antérieur avec Philiberte de Savoie, sœur du Duc Charles HI et de Louise d'Angoulême, il se trouvait être l'oncle du Roi François Ier. La mort eut bientôt rompu ces liens : Julien, qui passa ses derniers jours dans l'abbaye de Fiesole, que son aïeul Côme avait fait reconstruire dans une solitude pittoresque au bord du Mugnone, célébré par Boccace, mourut dès le printemps suivant, âgé de trente-sept ans. Il mourut profondément affligé des projets du Pape et de son mode d'agir contre Urbin. Il en avait connu la Cour du temps du Duc Guidubaldo, l'oncle de François-Marie, lorsque le séjour d'un grand nombre des hommes d'esprit les plus distingués de l'Italie lui donnait une animation particulière, lorsque Pierre Bembo, Louis de Canossa, Bernard Dovizi de Bibbiena, Benoît Accolti d'Arezzo, Octavien et Frédéric Fregose, César Gonzague, Gaspard Pallavicini et maints autres, amis de Guidubaldo, le dernier de la ligne masculine des Feltre, avaient, avec la Duchesse Élisabeth Gonzague, avec Émilie Pia de Carpi, pris part à ces entretiens auxquels le comte Baldassar Castiglione, dans son livre renommé, *il Corteggiano*, a donné une forme suivant les idées et les règles de ces temps-là. Selon ses propres paroles, il y avait d'ailleurs été engagé par le talent et les qualités de l'accort seigneur qu'il avait servi et par le contentement qu'il avait éprouvé à l'affable compagnie de personnages d'autant d'élite.

Le Pape Léon, en cherchant une épouse pour son neveu, avait aussi en vue un but politique. Il connaissait bien quels nombreux adversaires il s'était créés par sa lutte avec le Duc d'Urbin. Une conjuration dans le Sacré Collège, qui coûta la vie à trois Cardinaux, vint le réveiller au sein de l'existence magnifiquement joyeuse et presque insouciant où il se délectait : il chercha des amitiés à l'étranger et s'adressa à la France. Léon X n'était pas aimé des Français. Les souvenirs de sa jeunesse, les tristes événements pour sa maison, à la suite de l'expédition de Charles VIII, les traditions de la politique du Saint-Siège, depuis la querelle de son prédécesseur Jules II avec Louis XII, dans la guerre fatale qui prit son nom de la ligue de Cambrai, la détention qu'il subit en France comme Cardinal-légat après la bataille de Ravenne, tout cela agissait défavorablement sur l'opinion publique. Mais, alors déjà, on sentait le danger d'un trop grand accroissement de puissance de la maison de Habsbourg. Les efforts du vieil Empereur Maximilien pour assurer à son petit-fils Charles de Bourgogne et

d'Espagne la dignité impériale, poussèrent le Pape à rechercher des alliances, car, il faut le dire, à son grand désir de se sentir maître et de jouir de tout, singulièrement modifié par une grande légèreté de caractère, à l'esprit de sophisme, à l'entraînement matérialiste de son temps et de son école, il joignait le sens politique le plus fin. La France seule offrait un contre-poids ; et la France, par les victoires successives de deux rois, délivrée de l'ennemi tant au dehors qu'au dedans, c'est-à-dire des Anglais et de la féodalité puissante, se trouvait alors tout adonnée à cette politique dirigée sans cesse vers l'extérieur que l'on peut blâmer, mais qui cependant se peut aisément expliquer chez une nation parvenue à la pleine connaissance de ses propres forces. On savait fort bien des deux parts quelle sorte de créance on pouvait accorder à un traité d'alliance ; mais on ferma les yeux. Le Roi François, qui avait des vues sur l'Empire, savait trop bien que pour ses plans, soit en Allemagne, soit en Italie, où il comptait faire valoir des prétentions sur le Duché de Milan, le Pape lui était indispensable ; il le savait trop bien pour ne pas tendre la main avec empressement aux offres de Léon X. Le Pape de son côté désirait faire oublier le passé : Les négociations entreprises alors par le Cardinal-évêque de Saint-Malo et le Seigneur de Lescun, Thomas de Foix, plus tard maréchal de France, furent menées à bonne fin, quelque temps après, à la Cour de François, par un des hommes les plus spirituels et un des plus habiles diplomates de la Cour papale, le Cardinal de Santa-Maria in Portico, Bernard Dovizi de Bibbiena, attaché à la famille de Médicis, maître, conseiller et guide du Cardinal de Médicis, confident du Pape, d'une éducation classique, gai et spirituel, politique et poète, cité par l'Arioste parmi les nobles champions armés contre le monstre de l'odieuse avarice. Ce fut au printemps de 1518 qu'il fut envoyé en France comme Cardinal-légat, et il se montra si habile à entrer dans l'esprit et dans les bonnes grâces du Roi et de la Reine mère toute-puissante, qu'on vit tout d'abord en lui l'homme fait pour affermir l'amitié déjà cimentée entre le Pape et le monarque français.

CHAPITRE II. — MARIAGE DE LAURENT DE MÉDICIS ET DE MADELEINE DE LA TOUR D'AUVERGNE.

Madeleine de La Tour d'Auvergne, fille de Jean, Comte de Boulogne, et de Catherine de Bourbon, fille du Comte de Vendôme, était la fiancée destinée au Duc d'Urbin. L'envoyé florentin à la Cour française et l'ami intime des Médicis, François Vettori, fut celui qui dirigea l'attention du Pape et du Cardinal de Médicis vers cette parente de la maison royale. Madeleine n'était pas la seule princesse française à laquelle on pensât. Une des filles de Jean d'Albret ; Roi de Navarre, et sœur de Henri d'Albret qui épousa plus tard la spirituelle sœur de François Ier, avait déjà été proposée au Pape pour son neveu ; elle n'aurait pas été la première de sa famille qui fût devenue parente d'un Pape, car César Borgia avait pris pour femme une d'Albret. Monseigneur Stafileo, évêque de Sebenico et Nonce en France, devait conduire les négociations : elles traînèrent en longueur et l'on se décida pour Madeleine. Le Nonce et Vettori conclurent le contrat de mariage¹.

1 La correspondance entre le Cardinal vice-chancelier Jules de Médicis avec Laurent, Duc d'Urbin, d'une part, et celle de Monsignor Giovanni Stafileo, Évêque de Sebenico, Nonce du Pape à Paris, avec François Vettori, Ambassadeur florentin près François Ier, d'une autre, se trouvent, ainsi que la minute du contrat, dans les archives de la maison Torrigiani. Ces documents, et d'autres d'une grande importance, proviennent des biens de Pietro Ardinghelli, Secrétaire privé du Pape. Une petite-fille de ce secrétaire, Louise Ardinghelli, ayant épousé en 1636 Philippe Neri del Nero, les biens dit Nero passèrent ensuite en héritage aux Torrigiani, possesseurs actuels de tous ces papiers précieux, qu'on n'a point encore tous mis à profit. La correspondance dont nous parlons est de 1517 à 1518.

Dans une lettre adressée par Stafileo de Corneto le 18 octobre 1517, on lit : *Avanti che ci fussi lo aviso vostro qui pel parentado di Navarra, ci era suto ricordato da uno amico (Vettori) una figlia di Monsignor di Bologna, che ha una sorella maritale nel Duca di Albania. Potrete senza scoprirvi intendere e ritrarre un poco le qualità e condizioni sue et avvisarne.* Le choix tomba ensuite sur Madeleine, mais la négociation se fit avec une grande lenteur. Le 19 janvier 1518, Laurent écrit : *Resta ora che la rosa si concluda senza più prolungarla, perchè N. S. (Léon X) ha tanto desiderio vedermi accompagnato, che ogni dilazione che si interponga, li pare lunga dopo tanto tempo che questa affinità si è praticata. Perchè sono già 18 mesi che si cominciò a parlare di quelle di Navarra, e le damigelle furono chiamate in corte e mai non arrivarono. Di poi per le mani vostre semo al terzo mese et ancora non se ne vede il fine.* Le Cardinal de Médicis, qui avait déjà écrit au Nonce relativement à Laurent : *Essendo or noi una cosa medesima, potete dividere fra noi quelli uffizi che vi parrà da fare et da comunicare,* paraissait peu content de l'assentiment du Roi. Le 29 janvier 1518, il écrit de Rome : *Speriamo ancora che la cosa non resterà in sù gli capitoli ci mandasti, ma che il Re per sua liberalità et per lo onore del Duca non mancherà di dargli condotta, pensione e l'ordine.* Laurent obtint ces trois choses. Il ajoute que les revenus devaient être bien soigneusement assurés *ad ciò non gli intervenga poi come al Valentino.* César Borgia avait, en effet, épousé la sœur de Jean, Roi de Navarre. Chacun sait comment, après la mort d'Alexandre VI, il se réfugia près de son beau-père, et mourut en combattant, dans la Navarre. Sa fille, Louise Borgia, épousa en secondes noces Louis de la Trémouille, vaillant capitaine sous Louis XI contre Charles le Téméraire, sous Charles VIII à Fornoue, sous Louis XII à Ghiraddadda, sous François Ier à Marignan, où périt son fils, le prince de Talmont ; il périt lui-même à Pavie, en 1525, où son neveu, qui par Anne de Laval, sa femme, avait hérité des droits aragonais sur la principauté de Tarente, fut fait prisonnier par les Impériaux.

Quant à la maison de Boulogne et d'Auvergne, dit Brantôme, qui ne dira qu'elle ne soit très grande, estant sortie originellement de ce grand Godefroy de Bouillon, qui a porté les armes et armories avec un si grand nombre de princes, seigneurs, chevaliers jusques dans Hierusalem sur le sépulcre de Nostre-Seigneur et Sauveur, et se seroit rendu et fait roy par son espée et ses armes avec la faveur de Dieu... ; au reste recherchée d'alliance quasi de tous les royaumes et grandes maisons, comme celles de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Hongrie, de Portugal, jusques là que le royaume lui appartient de droit, ainsi que j'ay ouï dire au premier président de Thou. Je vous laisse donc à penser si cette maison de Boulogne estoit grande : telle qu'une fois j'ouys dire au Pape Pie IV, estant à table, ainsi qu'il bailla à disner après sa création aux cardinaux de Ferrare et de Guise ses créatures, qu'il tenoit cette maison si grande qu'il n'en sçavoit en France, telle qu'elle fust, qui la surpassast en ancienneté, valeur ny grandeur¹.

La fiancée apporta de belles possessions et quantité de joyaux et d'objets précieux. Elle et sa sœur Anne, l'épouse d'un prince écossais, Jean Stuart, Duc d'Albany, étaient grandes héritières : elles possédaient en Auvergne des biens qui rapportaient plus de dix mille écus d'or. Les Comtes d'Auvergne, qui acquirent le comté de Boulogne par mariage, et le conservèrent jusqu'au temps de Louis XI, étaient la ligne cadette de la maison dont la ligne aînée et ducale s'éteignit en la 'personne de Susanne de Bourbon, mariée à son cousin, le célèbre Connétable ; le Parlement ayant décrété que le duché d'Auvergne deviendrait apanage de la Couronne dans le cas où Susanne mourrait sans enfants, le Connétable s'allia traîtreusement avec l'Espagne, et il en vint à une révolte ouverte.

Les choses avaient changé pendant les quelques années qui suivirent le mariage de Julien de Médicis. La fille des Princes de Savoie ne lui avait pas apporté de dot : on trouvait encore alors si considérable la distance qui séparait les deux familles, qu'on avait aisément consenti à ne rien recevoir du côté de la fiancée. La maison de Médicis, élevée, c'est vrai, mais, après tout, de noblesse bourgeoise, était à même de connaître le prix ou plutôt l'honneur d'une alliance

L'instruction pour le Nonce porte le titre suivant :

Instructiones et Memorialia rerum agendarum cum christianissimo Rege Franciæ ex parte sanctissimi D. N. PP. in favorem Illmi Ducis Urbini, nepotis sui charissimi, ad illum Illmum Ducem et Illmam D. Magdalenam de Bologna felicissimo et optatissimo fine consumetur, utque in futura perpetua pace initiata federa ista felicia perdurent, nullaue discordia violari possint, voluntasque et munificentia regia erga ipsos Illmos futuros coniuges verissime executioni demandari possint, nullaue dubitatio super rebus a Regia Maiestate promissis et conventis incidere possit, quia potius ipso promissa et conventa eternum ac inviolabilem ac indubitabilem debeant sortiri effectum, fiant et demonstrentur Regis Chmi ex parte dicti Smi Dal N. et non alterius nomine ea que sequuntur. Suivent les conditions sur les possessions, les revenus, etc. Les concessions et les propositions royales forment un écrit séparé, où se trouve aussi une note sur l'héritage de Madeleine : Les terres et seigneuries de la maison de Boulongne appartenant à Monseigneur le Duc d'Albanie à cause de Madame Anne de Boulongne sa consorte et à Mademoiselle Magdaleine de Boulongne sa sœur. Le mandat de procuration du Duc fut rédigé à Corneto, dans le palais de Sa Sainteté, le 17 octobre 1517 ; étaient présents et témoins : Lorenzo Serapica, Baldassar Turini de Pescia, confident de Léon X, protecteur et ami de Raphaël Sanzio.

¹ Brantôme, *Vies des Dames illustres* : Catherine de Médicis.

avec la maison ducale de Savoie, le plus souvent recherchée et par des rois et par des empereurs. Maintenant il en était autrement. La maison de Médicis ne se laissa cependant point surpasser en prodigalité et en magnificence. La valeur des présents pour la fiancée, pour la Reine Claude et les membres de la famille royale, est évaluée à trois cent mille ducats : à cette époque, c'était chose incroyable. Trente-six bêtes de somme suffirent à peine à transporter ce trésor au delà des Alpes. Il y avait, entre autres, un lit de parade incrusté d'écaïlle, de nacre et de pierres précieuses, art dans lequel les Florentins se sont distingués de tout temps. Le Pape Léon ne connaissait plus de bornes, quand il s'agissait de satisfaire son goût pour l'éclat et pour le luxe.

Sur ces entrefaites, Claude, [la bonne Reine](#), fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, mit au monde son premier fils. La naissance du Dauphin donna lieu à de grandes démonstrations de joie à Rome et surtout à Florence, qui s'était toujours montrée favorable aux Français. A Florence, on célébra une messe solennelle à Santa-Maria del Fiore, et l'on fit un superbe feu d'artifice. Peu de temps après on reçut la nouvelle que le Roi priait le Pape de tenir son premier-né sur les fonts de baptême, et Sa Majesté chargea M. de Saint-Mesme de porter au Saint-Père une lettre autographe¹. Léon accepta, et chargea son neveu, qui s'appêtait à son voyage de noce, de le représenter. Rien ne pouvait donner plus d'éclat à l'apparition de Laurent à la Cour de France.

Le Duc d'Urbain était, comme nous l'avons vu, revenu à Florence, après avoir été retenu trois mois à Ancône par sa blessure, et après que François-Marie della Rovere se fut laissé persuader de renoncer pour le moment à ses prétentions sur l'État qu'on venait de lui enlever. Laurent se mit en route pour la France en mars 1518 : à la nouvelle de son arrivée prochaine, François Vettori vint à sa rencontre, afin de l'accompagner auprès du Roi. La Cour était à Amboise : François reçut en ce beau lieu l'hôte qui devait bientôt devenir son cousin, et le fit avec de grands honneurs et une pompe princière. On lui avait préparé les plus beaux appartements du château, des remparts duquel la vue planait avec délices sur la belle Touraine et sur la vallée de la Loire. C'était le séjour favori des Rois de France, depuis que Charles VII avait réuni Amboise à la couronne de France. C'est en effet le pays des plus magnifiques châteaux royaux et seigneuriaux de la France : le château de Blois, où l'architecture du moyen âge coudoie celle de Louis XII et de François Ier ensuite Chambord, la merveille de la Renaissance ; et Azay-le-Rideau et Chenonceaux, où Diane de Poitiers et, Catherine de Médicis ont habité, et qui rivalisent en beauté, sinon en grandeur, avec Chambord ; puis Loches, qui nous rappelle à la fois Agnès Sorel et le malheureux Ludovic le Maire. Ce fut là, à Amboise, que Louis XI fonda l'ordre chevaleresque de Saint-Michel, que Charles VIII naquit et fut élevé, qu'il fit venir des architectes italiens pour de nouvelles constructions, et qu'il mourut en laissant à ses deux successeurs la tâche de transformer l'ancien château selon le gracieux et harmonieux style de la Renaissance. La Reine Claude y donna aussi naissance au Dauphin, et, en fait de souvenirs moins heureux, faut-il dire que ce fut encore là

¹ Lettre de François Ier au Pape, relativement à la mission de Saint-Mesme et au mariage de Laurent avec Madeleine, [de ma tres chere et amee cousine Magdelayne de Boulongne](#). Amboise, 11 mars 1518. Voyez les archives de la famille Torrigiani. « Tres saint Perre », dit la lettre du Roi, [je Vous prie ne fetes neule doute de se que Sainte. Mesme Vous dyra, car seur mon honneur ny trouveres point de fote](#). Et une autre fois, dans une lettre du 22 octobre concernant la future élection de l'Empereur : [Tres saynt Perre, Vous pouves estre scur que ne trouves James fote pn se que je Vous proumés](#).

que le Roi brisa la résistance du Parlement, qui s'était opposé au concordat dont les conventions récentes avec Rome lésaient les libertés gallicanes.

La cérémonie du baptême du Prince eut lieu dans ce château d'Amboise, le 25 avril 1518. La sœur du Roi, Marguerite, Duchesse d'Alençon, plus tard Reine illustre de Navarre, et le Duc Antoine de Lorraine, ainsi que le Duc d'Urbin, tinrent l'enfant sur les fonts de baptême. On lui donna le nom de son père, auquel il paraissait devoir succéder : mais ce ne fut que plus tard, et pour peu de temps seulement, que, d'après les décrets éternels, ce nom devait être porté sur le trône de France. Peu de temps avant le baptême du Prince aîné, la Reine avait déjà eu un second fils, qui avait reçu le nom de son parrain Henri VIII, Roi d'Angleterre : Henri, Duc d'Orléans, plus tard Dauphin et Roi de France. Le Florentin Andrea del Sarto, appelé à Paris par François Ier, au printemps de cette année, le peignit en le représentant dans un berceau, pour son très-heureux père¹.

Les fêtes furent splendides. Pendant dix jours ce ne furent que banquets, danses et tournois, des combats et des sièges feints, auxquels le Duc d'Urbin prit part : mais il y manquait un Politien ou un Pulci pour chanter sa bravoure et son habileté, comme autrefois pour Julien et Laurent, dans les brillants tournois qui furent accomplis sur la place de l'église de Sainte-Croix, à Florence. Un tableau de Raphaël Sanzio représente Laurent d'Urbin à cette époque de sa vie ; les traits n'ont ni, beauté ni séduction, quoique ne manquant pas d'énergie et d'expression : on y remarque aussi fort peu de noblesse, chose rare à trouver chez les Médicis, dans la physionomie desquels dominant plutôt la sensualité et l'astuce².

¹ Sur le voyage de Laurent de Médicis en France, en 1518, et sur le mariage, on trouvera de nombreux renseignements dans les dépêches de Francesco Vettori au gouvernement florentin (*agli Otto di pratica*, magistrature qui, de 1512 à 1527, avait la charge des affaires extérieures et des choses de la guerre), ainsi que dans la correspondance épistolaire de Goro Gheri de Pistoie, Évêque élu de Fano et Secrétaire d'État du Duc d'Urbin. Voyez les lettres de Vettori, ainsi que la correspondance étrangère d'août 1517 jusqu'à la fin de 1518 ; dans l'archive des *Riformagioni*, à Florence, anno x, dist. VI, n. 17. *Registrum litterarum*, possédé par le marquis Gino Capponi. Voyez aussi le *Sommario della Storia d'Italia*, publié par l'auteur du présent livre dans l'Archivio storico, appendice VI ; Florence, 1848. Sur le baptême et sur les noces, il faut aussi consulter : Mémoires de Messire Martin du Bellay, seigneur de Langey. La description la plus circonstanciée des cérémonies nuptiales est celle de Robert de La Mark, seigneur de Sedan et de Fleurange. Partant de la mariée, il la dit [la plus jeune fille de Boulongne qui estoit tres belle dame et jeune](#) ; il la dit aussi [qui estoit trop plus belle que le marié](#). Sur les présents que le Pape Léon X envoya en France, voyez A. Fabroni, *Leonis X Pont. Max. Vita*. Pise, 1797, adnot. LXIX.

² L'original a disparu, ainsi que le portrait de Julien de Médicis par le même maître. Il en existe une ancienne copie dans le corridor qui conduit du Palais Vieux au Palais Pitti. [El retratto mio che fa Raffaello da Urbino](#), écrit Laurent à Baltazar Turini, le février 1517. Un an après, le portrait fut terminé. (Goro Gheri, *Lettere*.) Voyez Gaye, Vasari et Passavant, I, 258, où il y a une erreur de date, et II, 177. Dans la chambre de Léon X, au Palais Vieux, pour la fresque qui représente la grande conjuration des Cardinaux, en 1517, Vasari a dépeint Laurent près de son oncle Julien, et, près de Léonard de Vinci et Michel-Ange s'entretenant avec les Médicis. (*Rayonamento di Gioryio Vasari*, sur les Inventiones qu'il a peintes à Florence, dans le palais de Leurs Altesses. *Giornata II, rayonamento III*. Opere di G. V. Firenze, 1792, 166.) Dans la même salle, outre un médaillon de marbre avec le buste de Laurent de Médicis, et un autre représentant Catherine, on voit deux tableaux dont le sujet est emprunté à l'histoire d'Urbin :

Vint le mariage. Il fut célébré le troisième jour après le baptême du Dauphin, et le Roi y déploya une pompe extraordinaire. La cour du château avait été transformée en tente, et les murs étaient recouverts d'étoffes magnifiques : on se fût cru dans la salle la plus immense et la plus splendide. Là se fit le banquet des noces. Les nouveaux mariés avaient leur place à la table du Roi, où Madeleine brillait de tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Près d'eux figuraient tous les Princes français ou étrangers, et les Envoyés, suivant leur rang. A la table en face étaient la Reine Claude et Madame Louise, mère du Roi. C'était une scène fort belle à voir. Chaque mets était apporté au son des fanfares. Après le repas, la danse, qui dura jusqu'à une heure après minuit. La quantité des lumières et des torches était si grande, que la nuit parut semblable au jour. Soixante-douze jeunes dames formèrent des quadrilles pur douze, et en costumes variés, les unes Italiennes, les autres Allemandes ; elles dansaient au son du tambourin et d'autres instruments inusités aujourd'hui. La fête fut terminée à deux heures.

Le matin suivant, les tournois commencèrent : on n'en avait jamais vu de plus beaux en France. Ils durèrent huit jours consécutifs ; le Duc d'Urbin y prit part et se montra, dit-on, à son avantage devant sa jeune épouse. Le plus beau spectacle, cependant, fut celui d'une grande manœuvre militaire. On avait construit, en plein champ, une forteresse de bois entourée de fossés, munie de canons de gros calibre établis en bois cerclé de fer, lançant des boulets pleins d'air qui renversaient gens et chevaux, sans leur faire cependant grand mal. Une artillerie du même genre opérait le bombardement. Le Duc d'Alençon, avec cent hommes d'armes à cheval, était dans la forteresse, assiégée par le Connétable de Bourbon avec cent cavaliers et le Comte de Vendôme avec autant d'hommes d'infanterie. Le sieur de Fleurange, Robert de la Marck, vint avec quatre cents fantassins au secours de la ville assiégée. Tout à coup, le Roi François apparut, armé de pied en cap, et se jeta dans la forteresse avec les troupes de Fleurange. Les assiégés firent des sorties vigoureuses. Alençon attaqua les troupes du Bourbon ; Vendôme combattait contre le Roi et Fleurange, et l'artillerie tonnait comme dans une vraie bataille ; cela eut trop l'air d'un combat véritable, car, cette fois, nombre d'hommes furent écrasés et tués. Les combattants durent se séparer : ce ne fut point chose facile, et ce l'eût été encore bien moins si tous n'avaient été complètement épuisés.

Le jour du baptême, le neveu du Pape avait reçu du Roi François le cordon de Saint-Michel, et s'était déclaré à jamais son serviteur, l'assurant de son inviolable affection dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Le Roi ne voulut pas demeurer avec à Souverain Pontife en reste de bonne grâce et de générosité. Il assura à la jeune Duchesse un revenu de dix mille écus d'or, pris en partie sur sa fortune propre, et en partie, d'après une concession royale, sur le comté de Lavour¹. On donna au Duc une compagnie de cent lances. Les Envoyés

l'investiture du Duché pour Laurent et le siège de San Leo. Vasari n'a jamais peint de portraits meilleurs que ceux qui sont dans cette salle, lesquels, soit par le coloris, soit par le caractère, appartiennent aux meilleures fresques de l'époque, Angelo Allori, surnommé le Bronzino, a représenté le Duc d'Urbin dans cette gracieuse collection de portraits des Médicis, qui étaient au battant d'un cabinet du Palais Vieux, et qui sont maintenant dans la chambre du directeur de la galerie publique.

¹ Voyez, aux Archives de l'Empire, les lettres de François Ier pour faire tenir au Duc et à la Duchesse d'Urbin, père et mère de Catherine de Médicis, les dix mille livres de rente qu'il leur a assignées sur le comté de Lavour.

florentins, François Vettori et Jacques Gianfigliuzzi, qui assistèrent aux noces, ne pouvaient assez trouver de paroles pour exprimer les sentiments favorables qui animaient le Roi envers les Médicis et Florence. A en juger d'après les paroles du Roi, écrit Gianfigliuzzi, rien au monde ne lui est plus cher que Florence¹. Tout paraissait sourire à l'alliance nouvelle.

Laurent et Madeleine restèrent encore quelque temps en France. Laurent accompagna, jusqu'à Angers, le Roi, qui partait pour la Bretagne ; puis les deux époux allèrent visiter les terres de la Duchesse. Ce fut dans ce même temps que plusieurs des plus beaux tableaux de Raphaël Sanzio arrivèrent à Paris : la *Sainte Famille* et l'*Archange saint Michel*. Laurent de Médicis fut le médiateur de ce précieux envoi. On voulait envoyer ces beaux ouvrages à Marseille par mer : le Pape Léon s'y opposa, et il les fit transporter à Lyon sur des mulets. Le Pape ne voulait pas les confier au perfide élément².

Les amis qui étaient à Florence désiraient un prompt retour. Dès que Laurent pourra prendre un congé honorable du Roi, qu'il vienne, écrivait Goro Gheri de Pistoia, évêque de Fano, que le Pape avait adjoint à son neveu pour le soin de ses affaires politiques. Comme les corsaires barbaresques rendaient la mer dangereuse, on recommanda à Laurent de choisir le chemin par terre. La fin de juillet vint, que Laurent était encore à Lyon. Le départ de cette ville fut fixé au 31 : Dieu veuille, écrivit Gheri, que Votre Excellence trouve quelque fraîcheur en chemin ! ici nous mourons de chaleur, et depuis nombre d'années rien ne s'est vu de pareil. La sœur de Madeleine, la Duchesse d'Albany, accompagna les époux jusqu'en Auvergne, où se fit le partage de l'héritage, puis une escorte leur fut donnée pour les conduire jusqu'à Chambéry. Les voyageurs arrivèrent le 20 août à Bologne, où on les reçut avec de grandes marques d'honneur. Deux cents nobles étaient venus de Parme à leur rencontre : on avait préparé de grandes fêtes à Reggio et à Modène. Le 30, ils étaient à Poggio, château de plaisance au bord de la plaine de Pistoja. Ce château était encore tout plein des joyeux et fastueux souvenirs du jeune âge de Laurent le Magnifique, et ils y demeurèrent tout aussi attachés que les sombres événements particuliers à Blanca Capello et que les amères dissidences de Côme III et de sa femme Mademoiselle d'Orléans. Alfonsina Orsini, la veuve orgueilleuse et peu aimée de Pierre de Médicis, s'était rendue de la villa Cafaggiuolo à Poggio, pour recevoir son fils et sa bru.

Tout alla pour le mieux. La Duchesse causait une agréable impression à tous ceux qui la voyaient. Le 7 septembre eut lieu la réception solennelle. Laurent de Médicis avait déjà écrit qu'il ne voulait aucune pompe ni aucun tournoi. Cependant toute la ville était en mouvement. Les nombreux amis et clients de la famille voulaient absolument honorer et fêter les nouveaux mariés. On employa tant de soie pour les hommes et les femmes, que les réserves de la ville ne purent y suffire, et qu'on dut écrire à Venise et à Lucques. Les anciennes lois somptuaires de la République durent être renouvelées, afin de mettre des bornes à ce luxe, et éviter ainsi la ruine des familles³.

¹ Guicciardini, *Istorie d'Italia*, XIII, 4.

² Goro Gheri, *Lettere* al Turini ed a Lorenzo de Medici, 25 mars, 15 avril, 8 mai, 17 mai, 3 juin. Voyez Gaye, II, 146, 148.

³ Goro Gheri, *Lettere* a Lorenzo ed a Jacopo Gianfigliuzzi, envoyés des Florentins en France ; 2 juin, 23 juillet, 6, 16, 17, 20 et 30 août : *Come sapete, Sua Eccellenza fugge le ceremonie. Mi pareva gentilissima Madama.*

Laurent de Médicis avait eu l'intention d'aller à Rome auprès du Pape, sitôt après son arrivée à Florence, pour lui rendre compte des commissions verbales dont l'avait chargé le Roi. Mais Madonna Alfonsina tomba malade, et le départ fut retardé. Léon X, cependant, était parti pour Viterbe par Civita Castellana : le Duc quitta Florence le 30 septembre, et baisa les pieds au Saint-Père à Montefiascone. Les Cardinaux et les Envoyés étrangers étaient venus à sa rencontre, et le Pape se montra très-satisfait de ses communications¹. Peu de temps après, Laurent arrivait de nouveau à Florence.

¹ Lettre du Duc d'Urbin au Cardinal Bibbiena, 26 septembre 1518, et de G. Gheri à Jacopo Gianfigliuzzi, 6 octobre.

CHAPITRE III. — NAISSANCE DE CATHERINE DE MÉDICIS ET MORT DE MADELEINE DE LA TOUR D'AUVERGNE SA MÈRE.

Le mariage de Laurent et de Madeleine, conclu sous des auspices si brillants, était cependant destiné à une fin aussi triste qu'inopinée.

Le Duc d'Urbin n'avait pas encore vingt-sept ans, et toutes les affaires d'État reposaient en ses mains. Comme Capitaine général de la République, il avait la surveillance sur toute l'armée, et la conduite des affaires civiles était déjà traditionnelle dans sa famille, quoique les anciennes formes républicaines subsistassent encore. On déployait dans la maison de Médicis une pompe inconnue autrefois. Tout cela devait peu à peu habituer le peuple au faste du pouvoir, que le Pape et son cousin le Cardinal de Médicis pensaient d'autant plus assuré désormais à leur famille que la jeune Duchesse allait être mère. Cette dernière, par son affabilité et sa grâce, était chaque jour plus aimée. Elle se portait bien, était gaie et se trouvait heureuse à Florence : pour plaire à son entourage, elle portait le costume florentin, qui lui seyait à merveille¹. Mais dès les premières journées de son séjour, la longue et dangereuse maladie de Madonna Alfonsina attrista sa maison. Deux mois et demi ne s'étaient pas écoulés que Laurent lui-même gisait sur un lit de douleur. Son mal commença par une fièvre intermittente² : les détails sur sa maladie, tels qu'ils nous sont donnés par les contemporains, ne laissent aucun doute sur son origine, qu'on attribua à sa-vie déréglée. Son état empirait de jour en jour : le mal paraissait-il diminuer, il reparaissait de nouveau avec plus de violence. Les symptômes étaient inquiétants, d'autant plus qu'à la faiblesse corporelle se joignait le dégoût de tout travail.

Vers la mi-décembre, les médecins conseillèrent un changement d'air. Le matin du 21, le malade se fit transporter en litière à la villa Sassetti, près la route de Bologne, sur la colline des Montughi, la plus belle de ces collines qui, toutes couvertes de résidences, entourent Florence du côté du nord. La famille Sassetti, dont la primitive habitation était comprise dans la plus ancienne enceinte de la ville, appartenait aux plus zélés de la faction des Médicis : aussi devait-elle la plus grande part de ses richesses à la faveur de Côme l'Ancien. Elle en avait d'ailleurs fait un noble usage, témoin l'érection d'une chapelle à la sainte Trinité, peinte ensuite par le Ghirlandajo, et la magnifique villa de Montughi. Il n'est point de villa près de Florence d'où l'on jouisse d'un plus délicieux et plus vaste aspect de la ville et de ses agréables environs. Demeurée intacte pendant les désordres de 1529, elle appartient aujourd'hui aux Capponi. La pureté de l'air, la beauté du lieu, furent d'une heureuse influence sur l'état du malade. *Son Excellence, écrivait Gheri, ce matin, est arrivée à Montughi. Je crois qu'avec le beau temps elle s'y trouvera très-bien, tant le lieu est beau et le séjour charmant. Elle va du reste bien aujourd'hui. Et le lendemain : Son Excellence le Duc est bien encore. Ce matin, il est allé par toute la maison. Il paroît que*

¹ Goro Gheri à Gianfigliuzzi, 30 octobre, 24 décembre 1518 : *La Duchessa sta bene et di bona voglia, la quale s'è cominciata a vestir alla fiorentina et riesce molto bene.*

² Goro Gheri au Cardinal Bibbiena, mi-novembre : *La Ex. del Duca due di fa ha havuto un poca di terzanella et è piccola cosa, et presto speriamo che si risolvera in bene et rosi piaccia a Dio.*

chaque jour nous amènera du mieux¹. L'amélioration sembla devoir persister, et au milieu de janvier suivant on était à même d'espérer qu'avant peu le Duc pourrait revenir à Florence.

Vain espoir ! Ce n'était qu'une trêve, et la maladie devait reparaître plus violente que jamais. Déjà, au commencement de 1519, le malade se plaignit de ce que son état l'empêchait de soigner les intérêts du Roi comme il l'aurait désiré. Pendant qu'on en prévoyait l'issue, que Goro Gheri préparait le Cardinal de Médicis et l'Envoyé de Rome, Messer Benoît Buondelmonti, à recevoir les plus mauvaises nouvelles, et que Laurent était transporté, avec grand'peine, à Florence, de la villa où il avait cherché un air plus pur, Madeleine, sa femme, accoucha d'une fille, le 13 avril 1519. Cette fille était la future Reine de France, Catherine de Médicis.

Mercredi matin, le 13 avril, à onze heures, écrit Goro Gheri au Cardinal-légat à la Cour française², la Duchesse, avec l'aide de Dieu, a donné la vie à un enfant du sexe féminin. Son Excellence le Duc voulut qu'on lui portât aussitôt la petite fille. Madonna Alfonsina la lui présenta, et tous deux en ont ressenti une aussi grande joie que si c'eût été un fils. Madame la Duchesse se porte bien, et ses couches, par la grâce de Dieu, ont été heureuses.

Dès le berceau, l'enfant parut destinée à toutes les vicissitudes qui remplirent sa vie : fortune et malheur, faveur et disgrâce. Au commencement tout sembla bien : l'état même du père s'était amélioré. Le Duc se porte beaucoup mieux, dit le bulletin expédié le même jour à Rome ; la Duchesse se trouve bien, ainsi que le nouveau-né, qui est un bel enfant. Le 16 avril eut lieu le baptême. Le Roi François avait fait la promesse d'être parrain si la Duchesse avait un fils. On choisit d'autres témoins. Aujourd'hui, à la vingt-deuxième heure, écrit Gheri à Benoît Buondelmonti, l'enfant fut baptisée. On lui donna les noms de Catherine, Marie, Romola. Catherine était le nom de la Duchesse ; on ajouta le nom de Marie, parce que l'enfant fut baptisée le samedi, jour de la Madone ; enfin c'était une coutume à Florence de joindre le nom de Romola aux autres. L'intendant de l'hôpital de Santa-Maria Nuova, le prieur de Saint-Laurent, l'abbesse du couvent des Murates et celle d'Annalena, tinrent la *bambina* sur les fonts. Deux prêtres et

¹ G. Gheri à Benedetto Buondelmonti, 17 décembre : Credo che S. E. fra due o tre giorni in lettiga sen' andrà a Moutughi dai Sassetti a stare 6 o 8 giorni per mutare un poco d'aria e che i medici consentono e lo consigliano. E le stanze sono molto buone e laudate dai medici. Et le 21 : La Ecc. del Duca questa mattina di buon ora andò a Mont' Ughi... Credo quando sarà buon tempo lo piglierà maggiore (piacere) par essere bel luogo e piacevole stanza, e S. E. sta bene. Niccolò Machiavelli rappelle la fortune des Sassetti appuyée sur la faveur des Médicis et sur les rapports qu'ils avaient avec eux, dal che molle eccessive ricchezze in molte famiglie di Firenze nacquero : come avvenue in quella dei Tornabuoni, dei Benci, dei Portinari e dei Sassetti. *Storie fiorentine*, I, VIII. Pour ce qui est de Sassetti, voyez la préface du volume IV, partie II, de l'*Archivio storico italiano*, pages XVIII-CIX, et les *Lettere edite ed inedite di Filippo Sassetti*, recueillies par Ettore Marcucci, Florence, 1855. Le possesseur actuel de l'antique villa Sassetti, sur la route de Bologne, est un homme aussi distingué par sa naissance que par son intelligence et son cœur : le marquis Gino Capponi, aussi grand lettré que grand citoyen. Voyez aussi les *Documenti di storia italiana*, vol. I, p. 71, recueillies par Molini.

² G. Gheri al Cardinal Bibbiena, 15 avril 1519. Et le même à Messer J. Gianfigliuzzi.

deux laïques étaient présents. On ne fait point mention de la présence des parents les plus proches, bien que Madonna Alfonsina fût dans la maison¹.

Nous voyons d'après ce rapport que la bourgeoisie de la République, chancelante, faisait encore valoir ses droits dans la maison qui devenait princière. Des ecclésiastiques, appartenant à de grands instituts, sont les témoins du baptême. Le *Spedalingo* de Santa-Maria Nuova était le président de cet hôpital de la ville, qui, fondé par Folco Portinari, le père de la Béatrice de Dante, prit, dans le cours des temps, une extension toujours plus considérable. Saint-Laurent était la paroisse de la maison de Médicis, qui y avait son caveau sépulcral, à deux pas de sa célèbre bibliothèque. Presque entièrement reconstruite du temps de Jean d'Averardo et de Côme l'Ancien, toujours protégée par les Médicis, la Basilique Laurentienne, à laquelle Léon X, qui y avait été chanoine, accorda des privilèges particuliers à une chapelle pontificale, demeura jusque dans ces derniers temps sous le patronage des Grands-ducs de Toscane². Le cloître des *Murate*, qui ne fut pas fondé par les Médicis, mais qui n'eut sans cesse à connaître les bienfaits de leur protection, sera encore souvent nommé dans le cours de cette histoire. Le cloître des Dominicaines d'Annalena était la fondation d'une veuve inconsolable, Annalena de Malatesti, qui s'y retira après que son époux, Baldaccio d'Anghiari, comte d'Anguillara, au milieu du quinzième siècle, eut été traîtreusement assassiné dans le palais de la République. Deux prêtres et deux nonnes tinrent sur les fonts de baptême celle qui un jour devait être Reine de France. Et dans le choix des noms on n'avait point négligé la coutume du pays : — Romulus était le patron de Fiesole, et le peuple florentin, *che discese da Fiesole ab antico*³, aujourd'hui encore, à l'époque de la fête de son patron, monte vers les hauteurs de sa ville étrusco-romaine, où ce nom réveille en lui les souvenirs des traditions anciennes.

Ces auspices heureux devaient être éphémères. Le jour même qui suivit la cérémonie, on disait : *La Duchesse est bien, la bambina aussi ; la première a cependant eu un léger accès de fièvre. Les femmes assurent que c'est chose ordinaire et plutôt favorable à la santé de la malade.* Le 18 avril, l'évêque de Fano écrivait aussi : *Tous s'accordent à dire que le Duc reprend des forces. Mais*

¹ G. Gheri à Benedetto Buondelmonti, 16 avril. M. Reumont cite la lettre de Gheri témoignant que le nom de Romola fut donné à Catherine, comme il fut aussi plus tard donné à Isabelle, l'infortunée sœur du Duc Côme Ier, baptisée le 7 septembre 1542. Mais M. Trollope, dans son intéressant ouvrage sur la jeunesse de Catherine de Médicis, a rapporté le texte de l'acte de baptême dans les termes suivants, et on n'y remarque point que ce nom de Romola ait été ajouté à ceux de Catherine et de Marie. Extrait fait par Richa d'un journal marqué *G* existant à Santa-Maria Nuova : *Questo di aprile, 1519, il nostro Reverendo Padre Monsignor Lionardo Buonafede, al presente spedalingo di Santa-Maria Nuova et abbate della Badia Tedaldi, a richiesta dell' Illustriasimo Duca d'Urbino, Lorenzo di Piero di Lorenzo de Medici, battezzò una fanciulla femmina nata dell' Ill. Duca sopradetto e di Madre Maddalena di Bologna in Francia allevata sua donna, insieme con gli infrascritti compari, cioè il R. D. Francesco d'Arezzo, generale dei Serviti, Messer Francesco Campana, Priore di San-Lorenzo, Sorella Speranza de' Signorini, Badessa delle Murate, Chiara degli Albizzi, Priora d'Annalena, Paolo d'Orlando de Medici e Gio. Bat. de Nobili, alla quale si pose nome Caterina, Maria, cui Dio presti lunghezza, etc.* Voyez *the Girlhood of Catherine de' Medici*, by T. Adolphus Trollope, pages 18 et 345, London, Chapman and Hill, Piccadilly, 1856.

² Voyez Cinnfogni, *Memorie storiche dell' Ambrosiano Real Basilica di S. Lorenzo*, Florence, 1804, vol. I.

³ Dante, *Inferno*, XV, 62.

Son Excellence est aujourd'hui fort inquiète et troublée par la nouvelle que la Duchesse subit l'épreuve d'une forte fièvre, accident que ses femmes avaient tenu caché. Elles ont ainsi commis le plus grand tort ; moi-même j'ai écrit que la Duchesse se portait bien, chacun le croyait, ni elle ni personne n'avouant ce qui en était. La fièvre a été violente pendant la journée, mais elle a diminué vers le soir : Les médecins sont inquiets mais non sans espérance, et ils ont ordonné des remèdes pour demain matin. Remarquez-vous comme le sort nous traite Mal cette année ! Les jours suivants se passèrent entre la crainte et l'espérance. Le 22, le Duc fut rassuré, car les médecins pensaient la Duchesse hors de danger ; mais, le 25, survint une forte fièvre jointe à de l'oppression, et le 26, vers le soir, la malade dut recevoir l'extrême-onction. Elle vécut cependant jusqu'au lendemain, 28 avril. Dieu lui accorde la paix et le salut de son âme ! Que Sa Sainteté et le Cardinal de Médicis, auxquels on adresse chaque jour de douloureuses nouvelles sur l'état de nos maîtres, acceptent avec autant de patience que de résignation la perte de notre excellente Duchesse¹.

Le jour suivant, le corps fut transporté à Saint-Laurent. Les Chanoines de la basilique, les Dominicains de Saint-Marc et les Augustins de San-Gallo, que les Médicis avaient comblés de bienfaits et qui leur devaient en quelque sorte leur

¹ Voyez les lettres de Goro Gheri pour ces diverses citations. La suivante fut envoyée, au nom du Duc d'Urbin, au Cardinal Bibbiena :

R. Domine tanq. perobserve. Per lettere del Vescovo di Fano la S. V. Rev. havrà inteso come la Duchessa mia diletissima consorte dipoi el parto della fanciulla femmina die fece, per non essere del parto bene purgata et evacuata, è stata indisposta parecchi giorni et si sono usati et facti tutti quelli remedi che possibili erano per farla purgare et evacuare, et in effecto la mala sorte nostra ha voluto che mulla cosa o remedio le habbi giovato, in modo che la poveretta questo di ha reso l'anima a Dio et è passata di questa presente vita et me ha lassato in tanto travaglio et affanno per axer perso tanto diletta et da me amata compagna, che certamente conosco haver havuto di questa cosa tai bastonata all' animo et contento mio che non so quando o di che io mi possa piu contentare. Pure pensando che la morte è cosa naturale et che tutti havramo ad fare questo passo in quel modo et a quel tempo che piace alto Omnipotente Dio, però in tanto dispiacere di haver perso si eara compagna me rimetto a quello che piace alla divine Maestà, et de ogni cosa che succede la voglio ringraziare et restar patiente. Piacerà alla S. V. R. far tutto intendere alla Maestà X., alla Regina et alla Ex. di Madama, et condolersi in nome mio di tanta perdita che io ho fatto et cosi di Lor M. et Ex. che hanno persa una devotissima servitrice et aile loro M. et Ex. vi piacerà humilmente raccomandarmi. Io mi sto pure nel lecto con un poco di febbre, con catarro, con mollificatione delle braccia et con molte altre cattive dispositioni, et per mia disgratia m'è sopra venuto un colpo di questa sorte di perdere la mia dilectissima consorte. Pensi V. S. R. come io possa stare di bona voglia. Pure Dominus dedit, Dominus abstulit, fiat voluntas Domini.

Au texte de cette lettre de Laurent, l'Évêque de Fano, Goro Gheri, ajoute :

Per la littera della Ex. del Duca la S. V. R. intenderà lo sfortunato caso della sua dolcissima consorte della qual cosa S. Ex. se n'è molto accuorata et ne ha preso tanto dispiacere quanto piu set non potrei. Et perchè io so che la S. V. R. ama S. Ex. come bon padre, però me ne dolgo seco, et maxime perchè dubito che aggiunto al male di S. Ex. questo tanto dispiacere et fastidio che piglia della morte di sua consorte tanto benigna et da S. Ex. tanto amata, che non segua qualche gran disordine di che Dio ne guardi. Io non entro in altro con la S. V. R. perchè sono tanto afflicto che l'animo non me lo patisce. Però se scrivo cosi breve, la prego me admetta la scusa, et a lei humilmente me raccomando.

existence¹, accompagnèrent les dépouilles, ainsi que les parents et une quantité de citoyens en habits de deuil. La Duchesse d'Urbin fut déposée dans la sacristie où reposent Giovanni d'Averardo et Piccarda Bueri, son épouse, et c'est là que se trouve une caisse d'airain et de porphyre, chef-d'œuvre de la main d'Andrea del Verocchio, qui renferme les restes mortels des fils et des deux petits-fils de Côme l'aîné.

On attendit de Rome des ordres précis pour la cérémonie des funérailles².

¹ Le couvent de Saint-Marc fut reconstruit par Cosme l'Ancien ; et San-Gallo par Laurent, son neveu. Ce dernier fut détruit l'année 1529, avant le siège de la ville.

² Extrait du Registre des morts de Saint-Laurent : *Addi XXVIII d'aprile 1519 la Illme Duchessa de Bologna Franzese Donna del Signor Duca d'Urbino Lorenzo de' Medici passò di questa vita d'aprile 1519 e fu riposta in San-Lorenzo. In quor. fidem. Ego Jacobus Fraticisci de Pasquinis civis et not. publ. Florentinus necnon cancellarius dom. officialium grascie civ. Flor. en. fidem faciens, etc. (Carte strozziane, n° 926, nell' Arch. Mediceo.)*

CHAPITRE IV. — DE L'ÉTAT DE FLORENCE APRÈS LA MORT DE LAURENT, DUC D'URBIN.

A peine Madeleine fut-elle morte qu'il se déclara un mal menaçant dans la santé du Duc, et dès la fin d'avril, à Rome, on était préparé à toute extrémité. Le 3 mai 1519, le Cardinal de Médicis reçut cet avis : C'est à peu près la dixième heure du jour, et le Duc se meurt et le confesseur recommande son âme à Dieu ! Voyez, seigneur révérendissime, quelles nouvelles, et que de courage elles attendent de vous ! Il y a encore de la vie, mais à peine un reste d'espoir. Dieu veuille le conserver ! Hâtez votre venue.

Laurent mourut le 4 mai au matin. Cinq semaines plus tard naquit celui qui, d'abord presque inaperçu, devait, dix-huit ans après, entrer en possession de l'héritage des successeurs de Côme l'aîné : c'était Côme, le futur premier Grand-Duc de Toscane.

La mort de Laurent donna à la politique chancelante de Léon X une direction décidée. Le Pape, nous l'avons déjà dit, avait eu de tout temps un cœur espagnol. S'il s'était rapproché de la France, c'est qu'au milieu des vicissitudes de ces temps et de l'incertitude de la succession à l'Empire, qui occupait tant le monde politique alors, il voulait en tout cas se ménager un appui. Mais dès que la nécessité des événements le lui permit, il montra sa vraie inclination. Laurent gisait encore que le Pape, le 17 janvier 1519, conclut avec le jeune Roi d'Espagne, Charles de Habsbourg, un traité secret qui resta inconnu jusqu'à nos jours¹. Ce traité précéda celui de 1521, destiné également à rester ignoré jusqu'au moment où les faits l'ont révélé². Les expressions en sont générales, comme c'était l'usage pour de pareils documents ; cependant on y reconnaît un but profond. Il y est fait mention de la raison pour laquelle la République de Florence est comprise dans l'alliance : *Parce que, dit le traité, elle est si intimement liée à notre maître très-chrétien, qu'on peut la considérer comme ne faisant qu'un avec les États et la souveraineté de Sa Sainteté*. Il fut cependant admis qu'elle serait comprise dans la fédération. On convint aussi que tout demeurerait de même pour le Duc d'Urbin, quant à la protection assurée à sa personne, quant à sa haute position à Florence et quant à ses possessions présentes ou futures³. Peu de jours avant la conclusion de cette convention (11 janvier 1519), l'Empereur Maximilien mourut, et la fameuse lutte commença dès lors entre les deux grands prétendants, Charles-Quint et François Ier, dont la vie tout entière devait être une rivalité puissante destinée à remuer l'Europe entière.

Lorsque la fortune se fut prononcée pour Charles d'Autriche, le Duc d'Urbin était déjà mort. Qui sait si ce n'est point cette mort qui décida le Pape à changer de conduite envers les deux Souverains ? Au commencement il avait paru favorable à la France, puis il se prononça en faveur de l'Espagne. Laurent était sur son lit

¹ Il a été publié par Gino Capponi dans l'appendice de l'*Istoria fiorentina* de Jacopo Pitti, vol. I de l'*Archivio storico italiano*, 1842, p. 376-383.

² Guicciardini, XIV, 1 : *Occultissimamente*.

³ La preuve des intentions du Pape sur le fait de l'union intime de Florence avec sa famille existe dans une instruction de 1517 : *Inclitam Florentinorum rempublicam ac Illum Dominum Laurentium de Medicis Urbini Ducem ac dominum de familia de Medicis unum atque idem corpus efficientes unum atque idem potentatum representantes*.

de mort, lorsque Charles écrivant à son chargé d'affaires à Rome, rappelait au Pape les anciens rapports d'amitié de ses prédécesseurs avec les Médicis, et lui donnait les assurances les plus tranquilisantes¹ sur ses rapports futurs avec le Saint-Siège. Dans la dernière moitié de juin, Léon X, qui avait jusqu'alors ostensiblement soutenu la candidature du Roi François par son légat le Cardinal de Gaète, l'abandonna complètement. Le Cardinal Bibbiena, l'appui principal du parti français, fut rappelé de sa légation, et on tint pour certain qu'il perdit son influence sur Léon X longtemps avant sa mort, arrivée le 9 novembre 1520. Combien il se trompait lorsqu'il assurait à Louise de Savoie avoir trouvé le Pape fermement décidé à vivre et à mourir en intelligence, amitié et union constante avec le Roi de France² !

A la fin du printemps de 1521, fut conclu le traité d'offensive et de-défensive entre le Pape et l'Empereur. Le 13 juillet de la même année, François envoya une lettre circulaire à ses alliés, se plaignant de la déclaration du Saint-Père, de l'alliance avec l'Empereur, et de ce qu'il faisait avancer vers Bologne les troupes pontificales, celles des Florentins et les Espagnols qui se trouvaient à Naples, avec l'intention de l'attaquer dans ses États du Milanais et de Gênes. Avec l'aide de Dieu, de mes amis et de mes alliés, dit-il, le Roi espère se protéger et déjouer les malins projets du Pape, de telle sorte que la trahison de ce dernier ne lui portera ni avantage ni honneur. Cette rupture s'est d'ailleurs faite sans que le Roi y ait donné le moindre motif, ayant toujours été un fils bon et obéissant de l'Église, et désirant encore l'être et ne faire que ce qui, d'après ses idées, soit compatible avec l'honneur du Saint-Siège, du Pape et de toute sa maison. Il ne peut donc comprendre ce qui a pu causer l'inimitié de- Sa Sainteté, dont il ressent une si grande douleur, mais à laquelle il résistera de toute sa puissance³.

François Guicciardini, d'après les communications intimes que lui fit Clément VII, le successeur de Léon, jette une vive lumière sur les intentions et les espérances de ce dernier. Après avoir chassé les Français de l'Italie supérieure avec l'aide des Impériaux, il pensait venir également à bout de ces derniers à Naples, revendiquant ainsi cette gloire de la liberté de l'Italie à laquelle avait aspiré si ouvertement son prédécesseur⁴. Il pouvait, jeune encore, espérer de pouvoir effectuer ce qu'avait tenté en vain le vieillard Jules II. Le malheur de l'Italie voulut qu'il en fût autrement. L'évacuation de Milan par les troupes françaises sous le commandement du maréchal de Lautrec fut le dernier triomphe de Léon X (le 19 novembre 1521), car le Pontife mourut douze jours après, âgé de quarante-cinq ans.

¹ Lettre à D. Luis Carroz, citée par M. Mignet dans son remarquable travail : *Une élection à l'Empire*. (Revue des Deux-Mondes, 1854, 260.)

² Lettre à Louise de Savoie dans les *Documenti di storia italiana*, avec des notes par Capponi, Florence, Molini, 1836, I, 74. Cinq lettres, Rome, 18 février, 19 mai 1520. Le Bibbiena mourut à Rome, après une longue maladie, le 9 novembre 1520. Voyez aussi le t. II des *Lettere dei Principi*, Venise, 1370.

³ *Documenti*, Molini, I, 97.

⁴ Guicciardini, XIV, 1.

CHAPITRE V. — LE CARDINAL JULES DE MÉDICIS ADMINISTRÉ FLORENCE.

Les funérailles du Duc d'Urbin furent pompeuses au delà de toute mesure. Non-seulement tous les magistrats, mais encore presque tous les citoyens de la ville prirent le deuil. On déposa à Saint-Laurent, dans les tombeaux de ses ancêtres, le dernier rejeton légitime de Côme l'aîné.

L'histoire de la basilique de Saint-Laurent est intimement liée à celle des Médicis, qui ont supporté une grande partie des frais de réédification nécessités -par l'incendie de 1423, destructeur de l'ancienne église du cinquième siècle. Philippe Brunelleschi, le plus grand architecte des temps modernes, fit le plan de la construction actuelle, où reposent Jean de Médicis, le fils d'Averardo ; son fils Côme, le Père de la Patrie ; les fils de ce dernier, Pierre et Jean ; ses petits-fils Laurent II et Julien, et la plupart de leurs descendants. Le 7 mai eut lieu la cérémonie funèbre à laquelle assista le Cardinal Luigi de' Rossi, le même qu'on voit debout derrière la chaise du Pape dans le portrait de Léon X par Raphaël. Messer Francesco Cattani de Diaceto prononça l'oraison funèbre en latin¹.

Les témoignages de regret ne furent en grande partie qu'extérieurs et apparents, car Laurent de Médicis ne s'était point fait aimer. Les anciens partisans de la maison tenaient à lui parce qu'ils voulaient un chef de cette famille. Mais même parmi les amis et les parents, il y en avait qui étaient ennemis de sa tendance visible à se faire maître absolu dans sa patrie. Tous les autres lui étaient défavorables. Jacques Pitti, un historien qui, par sa grande connaissance de l'état intérieur de la République, a plus d'importance peut-être que tout autre, mais montre clairement la face des choses à l'époque où Laurent revint de son voyage en France : *Rempli d'orgueil par l'amitié du Roi François*, raconte-t-il, Laurent² n'eut plus les mêmes rapports qu'autrefois avec les citoyens François Vettori et Philippe Strozzi, son beau-frère, qui l'avaient accompagné en France, et lui avaient mis en tête de se faire Duc de Florence, en lui insinuant que cette dignité seule répondait à la grandeur de sa famille. Dans la ville, tout allait à l'arbitraire ou au hasard. L'administration croulait, et il n'y avait plus aucun sentiment d'unité chez les magistrats, prêts à obéir à chaque signe de Laurent et de sa mère Alphonsine. Tout le monde était armé, et une poignée de jeunes gens sans mœurs dictait les lois aux citoyens. Le Duc se rendit à Rome afin de chercher à gagner le Pape et de l'amener à ses plans. Mais Léon, instruit de tout, le reçut d'autant plus mal qu'il craignait que la conduite de son neveu ne renouvelât en sa personne le sort de son père Pierre. Il le renvoya donc à Florence après lui avoir fait maint reproche. Laurent revint aussitôt, mais en proie aux plus mauvaises dispositions ; dès lors il ne parla plus, il ne trouva plus de plaisir en rien et il vécut toujours isolé, ne voyant presque personne. Ce mécontentement intérieur, joint à ses débauches habituelles, aux fatigues de son voyage accéléré et à la maladie qui le minait dès longtemps, le livra à plusieurs accès de fièvre intermittente. Il prit le lit. Des douleurs d'estomac et d'entrailles survinrent ; il ne voulait faire qu'à sa tête, et ne se laissait conseiller par personne. Goro seul

¹ Moreni, *Pompe funebri celebrate nell' I. e R. basilica di San-Lorenzo*, Florence, 1827, 40.

² Pitti, 118, 119. Nardi, *Istorie della città di Firenze*, VI. Édition L. Arbib, Florence, 1842, II, 44, 45.

lui parlait en lui indiquant la voie du bien. Il mourut ainsi misérablement après une maladie de six mois.

A la nouvelle de sa mort, le Cardinal de Médicis vint à Florence, désiré et appelé de tous ceux qui voyaient combien dans ce moment-là on avait besoin d'une main ferme qui soutint l'État chancelant entre la liberté et le despotisme. Il fallait en vérité que l'urgence de son voyage fût bien grande pour qu'il fût permis au Cardinal vice-chancelier de l'Église, si mêlé aux affaires de l'État, de quitter Borne pour se rendre dans sa patrie. Aussitôt arrivé, il chevaucha vers le couvent de Saint-Marc, ne voulant retourner qu'après les funérailles de Laurent dans la maison de ses pères. Jules de Médicis, fils de Julien l'aîné, qui avait été victime de la conjuration Pazzi, ne déçut pas l'attente générale. Tant que sa famille eut la primauté à Florence, la République fut gouvernée avec une modération, une sagesse et une observation attentive des lois qu'elle n'avait point encore connues. Il rétablit autant que possible l'ancien ordre de choses, rendit toute liberté aux élections, et il aurait fait mieux encore si les passions funestes des nobles florentins n'eussent entravé considérablement son œuvre.

Les nobles florentins, rapporte Jacques Pitti, enclins par nature et exercés à la tyrannie, s'étaient habitués avec le temps à l'arbitraire. Ils avaient construit de magnifiques palais, ils avaient augmenté leur fortune, ils s'étaient faits à la vie molle de la Cour de Léon X : germes funestes pour les mœurs domestiques et dangereux pour la liberté de la République. Les bienfaits immenses du prodige Léon, les bénéfices ecclésiastiques et les pensions sans nombre, les gouvernements des villes et des provinces des États de l'Église qui furent donnés à plusieurs d'entre eux, augmentèrent le mal en ne satisfaisant pas complètement à leur ambition. Cependant le peuple revint à l'espérance sous l'administration du Cardinal. La modération et la sagesse étaient d'autant plus nécessaires que François-Marie della Rovere venait de reconquérir son Duché d'Urbin, et que la République, à laquelle le Pape avait donné une partie de cet État, le comté de Montefeltro, se trouvait ainsi engagée dans le désordre général et dans la lutte. Ce fut un deuil général lorsque, sous le gouvernement d'Adrien VI, le Cardinal de Médicis quitta Florence à jamais et qu'il se rendit à Rome, où, le 19 novembre 1523, il prit la tiare sous le nom de Clément VII.

On avait gémi à raison. Le Pape ne réalisa point les espérances que le Cardinal avait réveillées, et tandis que la politique chancelante du Pontife conjurait sur les États de l'Église les malheurs les plus terribles, elle donnait aux adversaires des Médicis, à Florence, du courage et de la résolution pour oser une entreprise qui, loin de réussir, scella la ruine de la liberté que le Cardinal administrateur avait voulu d'abord sauver et protéger.

CHAPITRE VI. — CLARICE DE MÉDICIS STROZZI.

Ainsi, à peine âgée de vingt-deux jours, Catherine était orpheline. Sa vie commença dans le deuil. Elle resta dans la maison des Médicis d'abord sous la protection de sa grand'mère Alfonsina, puis sous celle du Cardinal de Médicis, qui avait été nommé son tuteur.

Alfonsina Orsini mourut dès le 7 février de l'année suivante, en 1520. Si la mort du fils avait causé peu de regrets à Florence, celle de la mère en causa bien moins encore. On l'accusait de l'influence la plus pernicieuse sur Laurent. La fille de Robert Orsini, Duc de Tagliacozzo et d'Albe dans les Abruzzes, méprisait la bourgeoisie de Florence ; les habitudes féodales de Rome et de Naples, au milieu desquelles elle avait grandi, ne connaissaient que le noble ou le valet. Mariée, dans le château de Naples, en présence du roi Ferdinand d'Aragon et de toute sa Cour, à Pierre de Médicis, auquel elle apportait une dot considérable, elle se croyait au-dessus de tous dans sa nouvelle patrie. Loin de s'être améliorée aux leçons d'un long exil et d'une gêne éprouvée après la mort prématurée de son époux, elle devint à charge à son beau-frère Léon par ses prétentions orgueilleuses, tandis qu'elle aigrissait tout le monde par sa cupidité. Elle avait forcé les Florentins à lui vendre le lac de Fucchio dans la vallée de Nievole, et elle en tirait, par la pêche abondante qu'on y faisait, un bénéfice considérable. Son héritage valut à la maison de Médicis de belles possessions dans la campagne romaine : le château Saint-Ange, près de Tivoli, auquel la première Duchesse de Florence, Marguerite, fille de l'Empereur Charles-Quint, donna le nom de Château-Madame, et Lunghezza, l'ancienne Collatie, qui fut vendue plus tard par Clément VII à l'épouse de Philippe Strozzi, à Clarice de Médicis, sœur de Laurent, unique fille d'Alphonsine.

Pendant l'exil, qui dura de 1494 à 1512, l'étoile des Médicis avait pâli, et Alphonsine et le Cardinal Jean, son beau-frère, considérèrent le mariage de Clarice (elle tenait ce nom de sa grand'mère, épouse de Laurent le Magnifique) avec Philippe Strozzi, alors âgé de vingt ans, comme aussi avantageux qu'honorable. A cet effet, ils abandonnèrent l'alliance déjà projetée avec Baldassar Castiglione, le noble protecteur de Raphaël Sanzio, l'écrivain plein de talent et le diplomate habile. Philippe Strozzi, qui avait hérité de son père (un marchand actif et heureux, fondateur du fameux palais) une belle fortune et une position non moins honorable à Florence, pouvait rivaliser avec les Médicis quant à la famille et quant aux alliances. Parmi les grandes familles florentines, en effet, il est vrai de dire qu'il n'en est point qui ait acquis un renom et une considération supérieurs à ceux des Strozzi. En négligeant même de rappeler la tradition qui fait combattre l'un d'eux dans le camp de Montaperti, où, avec le secours du Roi Manfred, les Gibelins de Toscane ont remporté une si terrible victoire, il faut convenir que l'histoire parle des hauts faits des Strozzi dans tous les genres. Ne trouvons-nous pas seize d'entre eux ayant exercé la plus haute charge dans la République ? Si, dans la suite, les discordes civiles ont transplanté à Mantoue, à Ferrare et dans d'autres cités ce nom illustre, si dans l'histoire de la renaissance des lettres et des arts, à l'époque la plus splendide et la plus créatrice, ce nom s'est autant distingué, ne pouvons-nous pas dire aussi que Florence témoigne de la grandeur et du faste des Strozzi par ses édifices religieux et civils, et surtout par ce palais grandiose qui semble fait pour l'éternité : ce palais qui, sous un aspect sévère qu'adoucit la plus noble recherche du goût, par l'harmonie savante de toutes ses parties et par

la perfection de l'art qui y a présidé, est demeuré un modèle incomparable ? Philippe Strozzi n'avait donc que vingt ans lorsqu'il épousa Clarice de Médicis, et on peut dire qu'il s'attira par ce mariage le ressentiment des lois de la République, qui défendaient toute alliance de sang avec les rebelles¹. Si Clarice l'a consolé en lui donnant des fils de talent et de belles filles, lui, cependant, qui avait plus d'esprit et d'amabilité que de constance et de fermeté, et qui se laissait facilement entraîner par son tempérament, fut mis par cette parenté dans une situation qui lui attira nombre de reproches, les plus grands soucis, qui lui fit commettre mainte erreur et le conduisit enfin à sa perte.

Clarice avait hérité de l'orgueil et de la violence de sa mère, mais aussi de l'esprit élevé de son grand-père, Laurent le Magnifique. Ce fut elle qui prit soin de sa nièce orpheline, et dans le temps de sa puissance et de sa grandeur, la Reine de France, en accordant sa protection constante aux fils expatriés de Clarice, récompensa l'amour que la mère lui avait témoigné dans son enfance. Autant Clarice était attachée à la fille de son frère, autant elle méprisait les descendants illégitimes de la famille que Clément VII préférait : aussi était-elle peu dévouée au Pape lui-même. Elle disait que Clément, comme Cardinal, lui avait pris ses biens, et comme Pape, sa chair et son sang. Lorsqu'à la mort, en effet, de son père et de sa mère, elle avait fait valoir des prétentions bien fondées sur une partie de l'héritage, elle n'avait pu rien obtenir, et tandis que le Pape statuait arbitrairement sur les biens et la personne de Philippe Strozzi, il oubliait sa promesse d'un chapeau de cardinal pour son fils aîné, qui devint plus tard maréchal de France. Elle refusa de donner à un de ses fils le nom de Clément, parce qu'une prédiction avait annoncé que Florence, sous un pape Clément, serait frappée d'un grand malheur².

La petite Duchesse, *la Duchessina* — c'est ainsi qu'on se plaisait à nommer Catherine à Florence, bien qu'après la réinstallation de François-Marie de la Rovère par le Pape Adrien VI dans ses États héréditaires, il ne lui était plus resté d'Urbin que le titre —, passa ses premières années d'enfance dans le palais de sa famille. Emmenée ensuite à Rome, on ne sait au juste à quel moment³, mais sans doute alors que le Cardinal de Médicis dut abandonner le gouvernement de la ville, elle revint à Florence, au printemps de l'année 1525, en même temps que cet Alexandre que l'on disait être son frère naturel⁴. Le Pape Clément montra toujours pour Catherine une grande affection et lui témoigna des soins tout paternels ; il ne lui en donna pas seulement des preuves dans sa patrie, mais en France aussi il soigna ses intérêts. Il profita de son autorité auprès du Roi pour lui assurer l'héritage de Madeleine de la Tour d'Auvergne, sa mère, que, paraît-il, son oncle maternel le Duc d'Albany, de qui nous aurons beaucoup à parler, avait géré plus à son profit qu'à celui de sa nièce. La rente fixée par le Roi au Duc d'Urbin, était également arriérée depuis longtemps. Le Florentin Robert Acciaiuoli, qui alla en France en qualité de Nonce, reçut l'ordre de régulariser hi chose et de réclamer cette dette⁵.

¹ *Vita di Filippa Strozzi*, par Niccolini, Florence, 1847, XI.

² Nardi, VII, II, 94.

³ On sait aujourd'hui, d'après les extraits des dépêches de l'ambassadeur vénitien Minio auprès de Léon X, que la petite Duchesse fut amenée à Rome dès l'année 1521. Voyez les détails curieux que nous rapportons à ce propos dans notre Préface. (Note du traducteur.)

⁴ Scipione Ammirato, *Istorie fior.*, lib. XXX.

⁵ Le 18 avril 1526, Clément VII envoya au Roi François le bref suivant :

CHAPITRE VII. — LA RÉVOLTE DE 1527 CONTRE LES MÉDICIS.

L'année 1527 arriva ; ce fut la plus triste pour l'Italie, depuis des siècles peut-être.

Lorsque le Cardinal de Médicis, comme nous l'avons raconté plus haut, eut quitté Florence pour ne plus la revoir, il confia la direction supérieure des affaires, comme lui et les Médicis ses prédécesseurs l'avaient exercée, sans forme extérieure ni titre, au Cardinal Silvio Passerini de Cortona, une créature du Pape Léon X. C'était un choix malheureux : cette tâche difficile n'était en aucune façon à la portée de cet homme de peu de mérite, toujours à court d'idées, ambitieux et entêté. Il ignorait (ainsi s'exprime un des principaux partisans des Médicis, et ami de Machiavel, François Vettori) l'art de gouverner. Il croyait que, pour toute politique, il s'agissait seulement de se faire obéir et de faire exécuter des ordres par des magistrats. Il croyait qu'il existait à Florence un certain nombre de citoyens dévoués, coûte que coûte, aux Médicis, et il s'estimait en droit de les traiter comme bon lui semblait. Il ne pensait donc à rien, sinon à contenter le Pape, et, au désavantage et pour le déshonneur de la ville, il trouvait suffisant de se montrer complaisant envers les Cardinaux, les Prélats et les grands Seigneurs. Si on lui représentait qu'il était là pour soigner les intérêts de la ville, qui étaient aussi ceux du Pape, il l'attribuait à un mécontentement personnel, il continuait à épuiser les finances et à augmenter le mécontentement général, ce qui était inévitable, avec une conduite sans frein et si déraisonnable¹.

Le Cardinal devait en outre former et initier aux affaires deux jeunes neveux du Pontife. Clément VII ne pouvait supporter l'idée de voir s'éteindre la ligne de

Regi Francie, charissime in Christo fili noster, salutem, etc. Cum dilecte in Christo filie nobilis puelle Catherinae de Medicis Urbini Ducisse nostre secundum carnem proneptis paternam curam ac tutoriam personam geramus, nec pro officio et affectu nostro possimus commodis et inribus eius deesse, mandavimus dilecto filio Roberto Acciaiole ut super his nostro nomine Serenitatem Tuam alloqueretur. Sicut enim ipse Robertus latius explicabit, hinc ipsi Catherinae ex materna successione plura bona cum multorum annorum fructibus per dilectum filium Johannem Ducem Albaniae, hinc ex bone memorie Laurentii Ducis Urbini patris sui successione, Comitatus de Lavaure cum pertinentiis et locis circumvicinis pro annuo reddito X millium Francorum eidem Laurentio Duci per Serenitatem Tuam assignatus, etiam cum fructibus debentur. Quare Nos licet plurimum in iustitia et probitate, nec minus in benevolentia erga Nos tua speremus nec dubitare possimus quin (quant omnibus soles) etiam nostre pronepti iustitiam tua sponte sis benigne administraturus, tamen quo possimus studio et affectu Serenitatem Tuam hortamur et requirimus in Domino, velis pro manifesta rei equitate, et intuitu nostro, ac pro dicti Laurentii (qui Tuam Serenitatem officiosissime coluit) memoria, in hac quoque re ut in ceteris Tuam erga Nos benignitatem declarare, efficaciterque ordinare ac mandare, ut utraque bona predicta cum illorum fructibus omnibus eidem nostre pronepti vel procuratori ejus, quem dedita opera istuc misimus, integre ac sine mora consignentur et restituantur. Quod Nos quidem, licet a Serenitate Tua pro institia debitum agnoscamus, grati tamen loco muneris ab Ea suscipiemus. Quemadmodum ex eodem Roberto (cui fidem haberi a te cupimus) plenius intelliges. Datium, etc., XVIII avril 1526, a. III. (Aux Archives Médicis, append. Carte Srozziane, f. I, Ins., n° 19.) Un bref fut en même temps et dans le même but adressé au Duc d'Albany ; ce bref se trouve également ces archives.

¹ Francesco Vettori, *Sacco di Roma* ; dans le *Viaggio in Alemagna*, par le même, 242. (Publié à Paris, 1837.)

Côme l'aisé, et comme la dernière espérance avait été ensevelie avec le Duc d'Urbin, il pensa à deux fils naturels encore enfants. Hippolyte, l'ainé de ces faux Médicis, était fils de Julien, Duc de Nemours, et d'une jeune fille d'Urbin ; le plus jeune, Alexandre, avait une naissance plus obscure et passait pour être le fils de Laurent et d'une servante de la maison. L'un et l'autre furent envoyés à Florence, où ils vécurent dans la maison des Médicis ; car le Pape désirait que ces jeunes gens se fissent aux usages de la patrie où ils auraient à vivre et à gouverner, et il n'avait pas oublié que le Duc Laurent avait été si peu aimé des citoyens, par cela même qu'ayant été longtemps loin de Florence, ses goûts et ses habitudes s'étaient difficilement conformés à ceux de sa patrie. Les deux frères étaient d'une nature essentiellement opposée, non moins, du reste, que leurs pères. A l'âge de quinze ans, Hippolyte fut déclaré apte aux charges et aux magistratures ; il en avait seize, lorsque l'ouragan fondit de nouveau sur Florence. Il avait ainsi un an de plus que son frère, à qui Charles-Quint donna le titre de Duc de Civita di Penna, nom d'un site dans les Abruzzes.

Clément VII, en usant de la politique mal assurée des faibles, avait espéré en vain se ménager une issue auprès des deux puissants adversaires. La bataille de Pavie, en lui prouvant la supériorité de Charles-Quint, l'épouvanta, ainsi que le Roi d'Angleterre, qui, se faisait un fantôme terrible de cette puissance, et il s'aliéna l'Empereur au moment de la victoire. L'alliance faite à Cognac avec François Ier le rendit empiétement ennemi du parti impérial, et il vit l'armée qui avait épuisé la Lombardie, s'approcher menaçante de Rome sous le rebelle Connétable de Bourbon. Florence échappa comme par miracle au sort qui frappa la capitale de la chrétienté. Le mécontentement contre les Médicis, soutenu et alimenté par de nombreux citoyens non moins que par les familles les plus distinguées, devenait chaque jour plus fort, chaque jour on prévoyait davantage l'explosion ; la révolte avait même commencé lorsque les troupes du Connétable passèrent au sud de la vallée de l'Arno. La ville ne s'était jamais trouvée dans un danger plus grave qu'au moment même de ce mouvement insensé. Pendant qu'Alexandre et Hippolyte de Médicis sortaient de Florence avec le Cardinal de Cortone pour se concerter avec le Duc d'Urbin, capitaine des troupes du Pape et de la ligue opposées aux Impériaux, la révolte éclata. Au milieu de ce désordre, le Palais des *Priori* fut attaqué, et la statue du David de Michel-Ange garde encore aujourd'hui les traces du coup de pierre qui lui rompit le bras gauche¹.

Mais pendant que les ennemis des Médicis tentaient d'organiser leur parti, ceux-ci revinrent avec le Duc d'Urbin, et, avec l'appui des troupes, ils rétablirent les choses telles qu'elles étaient auparavant. A peine cette révolte était-elle apaisée, qu'arriva la nouvelle terrible, que le 6 mai Rome avait été prise d'assaut et livrée à un pillage effrayant, que le Pape était prisonnier au château Saint-Ange, et que l'armée alliée, conduite par le Duc d'Urbin, était arrivée trop tard pour le secourir.

La nouvelle, apportée par des courriers, et presque en même temps par des fugitifs échappés à la rage des impériaux, agit sur les esprits avec la promptitude de l'éclair ; ce fut un coup de foudre. Le 11 mai, Florence était en pleine sédition.

¹ On peut lire la description de l'assaut donné par les troupes mercenaires et celle de la défense des citoyens qui se trouvaient dans le palais, animés et encouragés par l'historien Jacopo Nardi : [Essi a gara l'uno dell' altro tante pietre e cosi grosse cominciarono giù sopra la porta a piombare \(una delle quali ruppe l'omero e spezzo di tronco tutto il braccio stanco al Davitte di Michelagnolo\) che i soldati furono di subitamente ritirarsi costretti. Varchi, *Istoria fiorentina*.](#)

Silvio Passerini n'était pas homme à étouffer une telle révolte. On le pressa de se servir de l'autorité prête à lui échapper, mais il ne sut prendre aucun parti. Quelque hétérogènes que fussent les éléments qui, dans ce moment, s'étaient conjurés contre les Médicis, ils restèrent cependant unis. A la tête du parti de la noblesse, qui ne voulait plus le régime actuel des Médicis, était Nicolo Capponi. C'était un homme prudent et modéré, et son nom, ainsi que les souvenirs glorieux de ses ancêtres, lui valurent cet honneur d'être à la tête de la faction contraire à la domination des Médicis, qui s'était formée au temps de Laurent, Duc d'Urbin ; il était fils de ce Pierre, qui jeta aux pieds du Roi de France le traité de paix après l'avoir déchiré. Tandis que le Cardinal hésitait encore, les rues s'emplissaient de plus en plus d'hommes armés, les citoyens fermaient les boutiques et les maisons, la révolte s'annonçait déjà forte avant que ceux qui gouvernaient eussent eu le temps de rien prévoir. De telles émeutes avaient été fréquentes à Florence.

Le mouvement n'était que contre les Médicis, et leurs plus proches parents y prirent part. Il ne faut pas se représenter un bouleversement démocratique : le parti qui renversa le gouvernement à Florence en mai 1527, voulait un gouvernement populaire où se seraient fait sentir l'autorité et la prudence des grandes familles, mélange d'aristocratie et de théocratie vanté et prôné jadis par le célèbre Savonarole. Ainsi qu'il arrive d'ordinaire, ce fut la démocratie qui en profita.

Philippe et Clarice Strozzi venaient justement de revenir de Rome dans une disposition que les événements récents n'avaient pas rendue plus favorable au Pape. Lorsque Clément, épouvanté par l'approche du Connétable, conclut avec Charles de Lannoi, ministre impérial et vice-roi de Naples, un armistice qui n'arrêta point l'ennemi et qui ôta des mains du Pontife ses dernières armes, Philippe Strozzi fut livré au Vice-roi parmi les otages. Clarice, qui était à Rome, s'en prit au Pape, et elle le tourmenta de telle façon qu'elle parvint à racheter son mari autant avec ses propres deniers qu'avec ceux du trésor. Philippe revint à Rome à la fin d'avril ; mais à l'approche des ennemis, la terreur étant générale, et les enrôlements tardifs du Pape n'inspirant que peu de confiance, il voulut revenir dans sa patrie. Les portes de Rome ne lui furent point ouvertes : le départ des grands et des riches n'aurait-il pas augmenté les inquiétudes du peuple ? Clarice dut avoir recours à la ruse. Avec le secours du capitaine Renzo da Ceri, elle frêta une brigantine, et prétextant, elle et son époux, une partie de plaisir, ils s'enfuirent avec deux de leurs fils à Ostie, deux jours avant l'assaut donné à la ville. Une des galères d'Antoine Doria les recueillit, et ils parvinrent facilement jusqu'à Pise.

La nouvelle épouvantable du sac de Rome les avait précédés. De tous côtés on les appela à Florence. Ils devaient, suivant le désir des mécontents, engager le Cardinal de Cortone et les jeunes Médicis à quitter la ville sans aucun éclat.

Philippe, avec cet esprit d'indécision qui lui valut une mauvaise renommée et une fin misérable, ne voulut pas être le premier qui se déclara contre le Pape. Gliwice, plus décidée de caractère, partit, quoique souffrante, laissant son mari à Pise. Elle arriva le 15 mai, avec le gouverneur de ses fils et quelques autres intimes, à sa belle villa [alle Selve](#), près de Signa, site admirable dans la vallée inférieure de l'Arno. Le même soir elle était à Florence. Le matin suivant on la porta en litière à la maison des Médicis, où non-seulement les amis et les clients étaient accourus, mais aussi un grand nombre de citoyens, partisans du mouvement. Elle y trouva aussi l'archevêque Cardinal Pierre Ridolfi, le fils d'une

sœur de Léon X, ainsi que Messer Ottaviano de Médicis, un parent éloigné mais fidèle ami des descendants de Côme l'Ancien. C'est à ce dernier que le Pape avait confié la surveillance des deux jeunes seigneurs, et c'est aussi en lui que les trésors d'art de la famille (entre autres le portrait de Léon X de la main de Raphaël) trouvèrent un gardien fidèle ; c'est encore en lui que les artistes florentins André del Sarto, Michel-Ange et Vasari, trouvèrent un protecteur et un ami si dévoué. A cette époque et en d'autres moments de l'histoire des Médicis, pour ainsi dire à chaque pas, apparaît le nom d'Ottaviano. Il empêcha, du moins pour un peu de temps, l'éclat de l'insurrection, et durant le gouvernement démocratique, non sans courir de graves dangers, il demeura à Florence pour sauver à sa famille ce qu'il put lui sauver ; il prit soin des personnes et des biens, et, à leur retour, il fut de ceux qui contribuèrent le plus à leur élévation. Il offrit sa maison au Duc Alexandre lors des noces de ce Prince, et en 1536 il s'employa pour Côme et pour les rejetons de la branche aînée. N'eût-il pas mérité une meilleure récompense que celle qui, après sa mort, en 1546, fut donnée à son fils Bernardetto ? Le Duc, en effet, sous le prétexte qu'Ottaviano, pendant l'administration de ses biens, avait été infidèle, obligea Bernardetto au remboursement de sommes importantes. Lui qui avait épousé Julie, fille naturelle d'Alexandre, conçut un tel chagrin de ce noir procédé, qu'il abandonna Florence et se rendit à Naples, où il donna souche à la famille des princes d'Ottaviano, encore aujourd'hui florissante.

Mais il est temps de revenir au Palais Médicis. L'Archevêque et Hippolyte accoururent à la rencontre de Clarice, et ils la conduisirent dans un appartement voisin de la chapelle, dont Benozzo Gozzoli, le vaillant peintre du Campo Santo à Pise, dans de meilleurs temps, avait décoré les murs avec la gaie et ingénue représentation de l'Épiphanie, avec d'innombrables groupes d'anges et de personnages aux riches costumes, avec des processions superbes dans un pays charmant et séduisant.

CHAPITRE VIII. — LE PALAIS MÉDICIS ET LES ÉVÉNEMENTS DE 1527.

Quelles vicissitudes n'a point eues le Palais des Médicis, dont la noble façade, d'un aspect si beau et si sévère, semble dominer tous les autres édifices de Florence ! De quels événements n'a-t-il pas été le témoin depuis ces temps jusqu'à présent, qu'il est employé à des services publics si hétérogènes ! Michelozzo Michelozzi le bâtit à l'entrée de la *via Larga*¹, la plus belle et la plus large voie de toute la ville, et pour exécuter ses plans, il dut abattre une partie de l'ancienne maison Médicis. Côme l'Ancien en confia la construction à Michelozzi, et s'il renonça au projet de Brunelleschi, c'est que, pour un simple citoyen, il y trouvait trop de Grandeur et tout ce qu'il fallait pour exciter l'envie. A une époque où on n'était point encore habitué au luxe, cette habitation particulière était plus belle que mille autre ; et de même, pour les temps fastueux qui suivirent, elle fut la digne émule de celles qui étaient les plus renommées en splendeur. Ce palais vit dans ses murs la réunion des savants de la Grèce et de l'Italie, des peintres, des artistes, des voyageurs célèbres ; tous ceux qui négociaient et les manuscrits et les objets antiques se pressaient dans ces appartements devenus trop vastes, après la mort de Jean, pour une si petite famille, selon l'expression de ce père affligé, errant dans les salles silencieuses et comme vides de ce grand palais. Laurent l'Illustre y était né : c'est là, ainsi que dans sa villa de Careggi, qu'il rassemblait les membres de l'Académie platonicienne et les meilleurs artistes ; c'est là que vécut Ange Politien, précepteur de ses fils, que vinrent Pic de la Mirandole, Marsile Ficin, Luc et Louis Pulci, et autres grands esprits de la société Médicis ; c'est là que Michel-Ange Buonarroti, encore enfant, considérait les grands marbres des maîtres antiques dont il paraissait destiné à devenir le puissant rival ; ce fut là qu'il transforma la *loggia* du portique, destinée, selon l'ancien usage de Florence, aux conversations publiques ou familières, en une salle dont les fenêtres ont été tant admirées, bien qu'elles soient peu en harmonie avec le style de l'édifice, salle dont le

¹ *Il primo che in quella città fusse statu fatto con ordine moderno e che avesse in se uno spartimento di stanze utili e bellissime.* (Vasari, *Vita di Michelozzi.*) Une partie des anciennes demeures des Médicis fut détruite ; une autre, refaite à neuf à une époque antérieure, resta à Laurent, frère de Côme l'Ancien (branche de Lorenzino et des grands-ducs) ; Lorenzo di Biceci y peignit dans la salle quelques portraits d'hommes célèbres. (Vasari, *Vita di Lorenzo di Bicci.*) Côme n'accepta pas le projet de Brunelleschi : *Che parendo a Cosimo troppo sontuosa e gran fabbrica, più per fiuggire l'invidia che la spesa, lascii, di metterla in opera.* (Vasari, *Vita di Filippo Brunelleschi.*) Le David de Donatello était sur une colonne, dans la petite cour, de sorte qu'on pouvait le voir de la rue ; on le transporta dans la cour du Palais des Anciens, où plus tard le Duc Côme fit porter la fontaine avec la statuette du Verocchio. L'Orphée de Bandinelli, placé sur un piédestal travaillé par Benedetto da Rovezzano, se voyait de profil dans la cour, et fut enlevé plus tard à la demande du Cardinal Charles de Médicis. (Vasari, *Vita di Donatello e del Bandinelli.*) La Judith de Donatello et la copie du Laocoon par Bandinelli mutèrent aussi pendant quelque temps dans la cour du Palais, et dans une seconde cour était la fontaine d'Antonio Rossellino. (Vasari, *Vita di Rossellino.*) Michel-Ange, à la requête du Cardinal Giulio, transforma la loggia en une salle, *datole (cioè alla loggia) forma di camera con due finestre inginocchiate, che furono le prime di quella maniera fuori de' palazzi ferrata.* Cristofano Gherardi di Borgo San-Sepolero et le jeune Vasari y travaillèrent, ainsi que Giovanni da Udine. Les sculptures antiques furent en partie détruites pendant la révolution, après 1494.

plafond fut orné de stucs et de peintures par Jean d'Udine, élève de Raphaël, et pour l'exécution desquelles il s'était révélé si vaillant maître au Vatican. Léon X et son frère y virent la lumière ; c'est de là qu'ils s'enfuirent déguisés, au commencement du bouleversement fatal de 1494, qui devait éloigner les Médicis de leur patrie pendant dix-huit ans ; là encore Pierre Capponi y menaça le Roi de France, Charles VIII, de répondre par le bruit des cloches d'alarme au bruit de ses clairons. Après le retour du second exil, le palais fut habité par les parents de Léon X, Julien le Clément, avant son départ pour Rome, l'ambitieux Laurent et le Cardinal-archevêque Jules, jusqu'à ce qu'il échangeât le séjour de Florence contre un plus grand centre d'activité, celui du Vatican. C'était là le point central où se rencontraient les opinions si souvent contradictoires de ces hommes qui, avant que les Médicis occupassent le siège ducal de Florence, voulaient donner une nouvelle constitution à la République en décadence : François Guicciardini, François Vettori, le protecteur du pauvre Machiavel, Philippe Strozzi et Baccio Valori. C'est là, comme nous l'avons déjà raconté, que naquit Catherine ; c'est là que demeurait le futur premier Duc, Alexandre ; c'est de là que Côme Ier sortit pour aller au palais où avait siégé un jour la Seigneurie. Et l'arrière-petit-fils de Côme, le cinquième Grand-Duc, vendit cette habitation, peuplée de ces mille souvenirs partagés entre la gloire et la tristesse, au marquis Gabriel Riccardi : famille d'origine étrangère et enrichie depuis peu. Les nouveaux venus agrandirent cette résidence en y ajoutant le terrain laissé vacant par la destruction de la maison où Alexandre avait été assassiné par Lorenzino ; ils ornèrent la cour d'antiquités et d'inscriptions, et construisirent la galerie magnifique et étincelante d'or, sur les plafonds de laquelle Luc Giordano, un des peintres de fresques les plus célèbres des temps modernes, peignit les faits glorieux des Médicis au milieu des dieux de l'antiquité. Comme elle a changé, cette maison, depuis ce jour où, dans la cour carrée entourée d'arcades au milieu de laquelle se voyait l'Orphée du Bandinelli en face du David de Donatello, Clarice Strozzi, qui avait passé ici les premières années de son enfance, descendit de sa litière et en monta les degrés !

Le Cardinal Passerini, dès la nouvelle de son arrivée, s'était levé et était venu à la rencontre de la courageuse femme : **Monseigneur ! Monseigneur ! qu'avez-vous fait ? à quoi nous avez-vous conduit ?** lui dit aussitôt Clarice. **Pensez-vous que votre conduite passée et présente ressemble à celle que mes ancêtres ont tenue ?** Le Cardinal voulut parler, mais elle ne lui en laissa pas le temps. **Mes ancêtres, continua-t-elle, n'ont eu de pouvoir que celui que le peuple leur accorda. Ils se soumièrent à la volonté du peuple et ils allèrent en exil : rappelés par le peuple, ils revirent la patrie. Vous aussi, pour éviter la pire des conditions, vous deviez vous soumettre aux circonstances, au milieu de cette oppression où se trouve le Pape. Puis, s'adressant à Hippolyte et à Alexandre : J'ai à veiller sur votre fortune, à laquelle je tiens plus que le Cardinal.** Et elle les pressa de quitter la ville. Niccolò Capponi et d'autres citoyens considérés, qui étaient présents, intervinrent, car ils désiraient éviter tout ce qui ressemblait à un acte de violence : mais ce ne fut qu'avec peine qu'ils réussirent à apaiser l'orage.

Comme c'était l'heure du diner, Clarke resta : après le repas elle pressa encore les jeunes gens de partir, avant qu'on les renvoyât. On disait dans le peuple que Clarice Strozzi leur avait adressé des paroles outrageantes ; et que, insultant à leur naissance illégitime, elle les avait sommés de quitter le palais, la maison de Côme l'Ancien n'étant point une écurie pour des mulets. Mais il n'en fut rien, ou tout au moins le récit avait été grossièrement exagéré.

La ville, sur ces entrefaites, était devenue inquiète, les mercenaires du palais avaient saisi les armes. On entendit un coup de feu devant la porte de l'appartement où la discussion s'était faite si vive : c'était, disait-on, Messe'. Ottaviano qui effrayait Clarice pour mettre fin à toute indécision. Celle-ci, en se plaignant de ce qu'on la chassait de la maison de ses pères, se rendit par une porte dérobée à la demeure de Jean Giuori, clans la rue qui porte le nom de cette famille. Plus de soixante citoyens l'accompagnèrent. A peine y fut-elle que Messer Ottaviano vint la supplier de revenir dans la maison de Médicis, que sa présence seule lui semblait devoir protéger, au milieu du tumulte croissant.

Le matin suivant, Philippe Strozzi était dans la ville. H trouva sa maison pleine de citoyens ; il s'y arrêta fort peu et se rendit au palais, accompagné seulement de son frère Laurent. Ils traversèrent des rues toutes remplies d'hommes armés, et où l'on avait en plusieurs endroits dressé des batteries, afin que ni le gouvernement ni ses adversaires n'osassent prendre une mesure énergique. Hippolyte de Médicis se plaignait amèrement de la dureté des paroles de Clarice, disant qu'elle avait pris parti contre son propre sang. Lui, Philippe et son beau-frère Capponi, aidés de ses partisans, auraient encore pu donner au mouvement une direction qui ne fût pas trop directement contraire aux intérêts de la famille Médicis et du Pape. Strozzi ne répondit que d'une façon évasive : lui-même d'ailleurs n'était plus maître de la sédition, qui avançait à grands pas et prenait les proportions d'une révolution complète.

La Seigneurie, favorable aux Médicis, se-retira. La révolution fut accomplie sans verser de sang, comme cela est arrivé si souvent à Florence. Les combats politiques que les partis ennemis se livraient avaient quelque chose de la tactique des condottieri du quinzième siècle : celui qui soutenait la place était vainqueur, peu de sang était répandu. Les troupes soldées ne massacraient pas, elles faisaient des prisonniers. Les vainqueurs, maîtres du palais et de la place des Signori, envoyaient leurs adversaires en exil. En un mot, la forme avec laquelle on ôta le pouvoir des mains des Médicis fut modérée ; mais le fait n'en fut pas différent pour cela. Hippolyte, Alexandre et Catherine de Médicis, à l'égal de tous les autres, ne durent plus être considérés que comme de bons et de fidèles citoyens, sans que personne eût à les importuner ni à leur demander compte de ce qui était arrivé depuis 1512 ; ils devaient jouir comme auparavant de l'exemption d'impôts comme ils en avaient joui jusqu'alors, à l'abri de tout dommage et de tout préjudice à leurs propriétés. Enfin il leur était permis de rester dans l'État et de demeurer où bon leur semblerait.

Cette résolution fut un terme moyen qui ne suffisait pas aux uns et qui ne rassurait pas les autres. La ville, comme s'exprime un historien contemporain, n'était plus dans la servitude et ne pouvait cependant pas se dire libre. Comme la disposition des esprits devenait toujours plus menaçante, Niccolò Capponi et Philippe Strozzi se rendirent encore une fois chez le Cardinal de Cortone. Ils le persuadèrent de quitter Florence avec les deux jeunes gens, et de promettre la reddition des forteresses au nouveau gouvernement.

Les jeunes Médicis montèrent à cheval avec leur suite, en même temps que le Cardinal, qui mourut de chagrin l'année suivante, par suite de l'accueil indigné que lui fit le Pape à son retour à Borne. A peine furent-ils partis, que le peuple se porta en masse à leur habitation pour la piller. Niccolò Capponi n'empêcha cette furie qu'avec peine. Le jour suivant le tumulte s'était accru, à la nouvelle, parvenue dans Florence, que le Pape était sorti du château Saint-Ange, et que les Médicis étaient en marche avec des troupes de cavalerie et d'infanterie pour

s'emparer de la ville. Ce n'était qu'un faux bruit et une vaine crainte, mais ce fut le signal du tumulte, et dès lors apparurent les symptômes de la défiance entre le parti noble qui haïssait les Médicis et la faction populaire, défiance qui, dans la suite, donna à la révolution de Florence une direction si funeste.

CHAPITRE IX. — LE SIÈGE DE FLORENCE PENDANT L'ANNÉE 1529.

Alors que dans Florence commençait l'agitation qui devait avoir une fin si fatale pour les Médicis d'abord et pour la République ensuite, le Cardinal Silvio Passerini jugea prudent d'éloigner de tout danger la jeune enfant du Duc d'Urbain. Il la fit conduire à la villa de Poggio, à Caiano. Les chefs du parti qui était à la veille de tenir le pouvoir virent d'un mauvais œil cet acte du Cardinal, et depuis lors ce parti décida de ne pas perdre trop de vue la nièce du Pontife. Aussi Bernardo di Jacopo Rinuccini, citoyen de grand renom, fut-il envoyé au Poggio avec des gens armés pour y prendre Catherine et la ramener à Florence. Aussitôt arrivée, elle ne fut point reconduite à la maison Médicis, mais elle fut confiée aux religieuses Dominicaines de Sainte-Lucie, dans la *via San Gallo*¹.

Le cloître avait été restauré, vers la moitié du quinzième siècle, par Madonna di Pardi, femme de Côme l'Ancien. Il est vrai de dire que sa fondation remontait à cent cinquante ans auparavant, et que le Pape Eugène avait enlevé le couvent aux Dominicaines, qui, pour user des expressions de la bulle, étaient plus adonnées aux vanités de ce monde qu'au service de Dieu, devenues qu'elles étaient une honte pour la religion, un scandale pour la ville. Aussi, non-seulement Madonna Contessina eut entreprendre la reconstruction de l'édifice, mais elle dut encore s'occuper d'y établir une réforme complète. Pendant que son époux reconstruisait le cloître voisin de Saint-Marc, et qu'il le donnait à l'ordre des Prédicateurs, admirablement fourni de livres et orné d'ouvrages d'art, Madonna Contessina consacrait toute sa dot à la renaissance du couvent de Sainte-Lucie. Le saint archevêque Antonino l'avait aidée dans cette œuvre, en prenant la direction spirituelle des religieuses de l'ordre, auquel il appartenait lui-même.

Alors qu'un quart de siècle avant l'époque à laquelle appartient notre récit, frère Jérôme Savonarole, avec la puissance de sa parole, émouvait non-seulement le couvent de Saint-Dominique, mais encore la ville entière et tout l'État, les religieuses de Sainte-Lucie subirent aussi l'influence du fervent prédicateur. Au couvent de Saint-Marc comme au cloître de Sainte-Lucie, il s'était formé une opposition contre les Médicis, à qui cependant, pour ainsi parler, ces couvents devaient leur existence. Telle est sans doute la raison qui fit choisir le cloître de Sainte-Lucie lorsqu'il fut question de faire garder la petite Duchesse, dont la personne, bien que d'un âge encore si tendre, fut dès lors le point de mire de projets politiques pour ceux qui ne voyaient en elle que l'instrument d'une faction.

Madonna Clarice était revenue dans la maison Strozzi, mais elle n'y avait point de repos. Elle se fit transporter au couvent de Sainte-Lucie, où Catherine demeurait, elle prit l'enfant avec elle et elle se rendit au palais Médicis. Messer Ottaviano y était resté, gardien fidèle de la propriété de la famille ; le Cardinal Ridolfi, lui aussi, était dans la maison, et un grand nombre de citoyens considérables y allaient et en venaient. Cela déplut au peuple : on murmurait que toute l'affaire n'était point conduite avec loyauté. Niccolò Capponi fut averti. **Prenez garde qu'ils ne vous mettent en pièces**, lui disait l'un. — **Vous avez changé le tonneau mais non le vin**, disait un autre, **et le peuple, lui, veut aussi**

¹ Aiazzi, *Ricordi di Filippo di Cino Rinuccini*, Florence, 1840, p. 130.

[changer le vin](#). On faisait comprendre de maintes manières, le plus souvent avec une ironie amère, qu'on voulait plus que l'éloignement du Cardinal et celui des jeunes gens. Mais il arriva pis encore quand on apprit qu'Hippolyte et Alexandre s'étaient enfuis de Pise à Lucques, sans livrer auparavant les forteresses occupées par des troupes à leur solde. Alors éclata l'orage contre le Strozzi, qui avait accompagné les jeunes princes et qui s'était laissé jouer par eux. Clarice quitta de nouveau tout en hâte la maison des Médicis et se rendit à Sainte-Lucie accompagnée de sa nièce. Le Cardinal-archevêque, craignant la sédition, passa dans l'habitation voisine des Martelli, et de là, lorsqu'il y eut plus de tranquillité, se réfugia au palais épiscopal, également voisin. Il ne reste plus aujourd'hui de ce palais qu'une petite partie, reconnaissable aux armes du Pape Pie II Piccolomini, un incendie violent l'ayant réduit presque empiètement en cendres, six ans après les faits que nous racontons ici. Quant au nouveau palais, il fut construit par le fils d'Ottaviano, le Cardinal-archevêque Alexandre de Médicis, qui occupa la chaire de saint Pierre quelques jours seulement, sous le nom de Léon XI. Au grand scandale de ceux qui le virent, les gens du Cardinal emportèrent de la maison qu'ils abandonnaient toutes les choses de prix dont ils purent se charger.

Le 21 mai 1529, le Grand Conseil de la République s'assembla dans l'immense salle du palais de la Seigneurie, où avait siégé un jour frère Jérôme Savonarole. Le parti de Jérôme, après trente ans, était encore extrêmement nombreux ; il semblait à beaucoup que l'on fût revenu aux jours de l'inspiré Dominicain. On sait combien d'années encore ses prophéties sont restées gravées dans la mémoire du peuple, qui croyait à leur accomplissement. Un long temps ne s'écoula point avant que Florence fût en pleine révolution et que le parti modéré des principaux citoyens, qui s'était acquis la direction des affaires par le choix de Capponi, dût reconnaître son impuissance à maîtriser l'élément démocratique. La Seigneurie était faible : on prenait et on exécutait, sans son consentement, résolution sur résolution. Des hommes de familles considérables devinrent partisans populaires, et les actes tumultueux se multipliaient.

On commença par la destruction de tous les blasons des Médicis. Une troupe d'individus masqués, parmi lesquels nombre de jeunes gens de bonnes familles, mutilaient ou détruisaient les écussons sur les façades des édifices, dans l'intérieur des maisons et même dans les églises. Ils mirent en pièces les statues de Léon X et de Clément VII, dans l'église de l'Annonciade, où Pierre de Médicis, fils de Côme l'Ancien, avait fait construire la magnifique chapelle qui contient l'image miraculeuse et vénérée de l'Annonciation. Le Pape en fut si indigné, qu'il jura de ne point reposer en terre bénite avant que Florence lui eût ouvert ses portes.

Mais le mal ne fit que s'accroître, quand le parti démocratique, qu'on nommait les *Arrabbiati*, renversa celui des *Ottimati* et de tous les partisans des idées de Savonarole, lorsqu'on sut que le Pape s'était remis avec l'Empereur et que les Florentins avaient été exclus de tout traité de paix, lorsqu'on sut que l'armée qui avait quitté Home et défendu Naples contre le Maréchal de Lautrec, renforcée par des troupes papales, se mettait en marche vers la Toscane, afin de briser la résistance de la ville rebelle et résolue de défendre sa liberté ! Le peuple fut mis sous les armes. Cette mesure rencontra d'abord une vive résistance, car les vieux et tranquilles citoyens qui avaient vécu si longtemps en paix, et qui ne songeaient plus qu'au commerce et aux métiers dont ils prévoyaient ainsi la ruine, ne voulaient point en reconnaître la nécessité. D'un côté, les fatigues les épouvantaient ; d'un autre, ils croyaient la sécurité de la ville bien plus menacée

que protégée par un armement général, et ils avaient encore souvenir des années du second exil des Médicis. Philippe de Nerli, l'historien, dit qu'il craignait un César pour cette République : et vraiment, que ne l'a-t-elle trouvé ce César ! Niccolò Capponi, au commencement, s'opposa aussi à ces mesures ; néanmoins, cette prise d'armes eut lieu tumultueusement, et si les compagnies civiques ne maintinrent guère l'ordre et ajoutèrent même à la haine des partis, au moins prirent-elles leur revanche lors du siège, en combattant courageusement aux côtés des troupes soldées et laissant des milliers de morts sur le champ de bataille.

Ce fut le 24 octobre 1529 que commença ce terrible siège, qui, semblable aux éclairs qui illuminent un ciel ténébreux, devait répandre sur les derniers jours de la République un éclat triste, il est vrai, mais néanmoins émouvant et tout à l'honneur des grands citoyens. Dans le cours de l'été, le Pape et l'Empereur s'étaient mis d'accord à Barcelone, et par les négociations de Cambrai, le Roi François s'était joint à eux. Les Florentins se voyaient donc abandonnés, et une reddition sans conditions leur était imposée. La tentative de réconciliation avec Charles-Quint, lors du voyage de ce Prince à Gènes, avait complètement échoué. Vers la mi-septembre, l'armée impériale, conduite par le Prince d'Orange, avait envahi les confins du territoire des Florentins. Les troupes pontificales le soutenaient, et Baccio Valori était dans ce camp ; commissaire principal du Pontife. Cortone et Arezzo, petites villes sises sur cette route, ouvrirent leurs portes sans résistance. Tandis que l'ennemi traversait lentement le val d'Arno, les citoyens dévastaient les riches et délicieux environs de la ville. Églises et monastères, villas et métairies qui se trouvaient près des portes, furent incendiés. Plutôt les voulait-on voir en cendres et en ruines que de les laisser au profit de l'ennemi. Pendant la mémorable journée d'octobre, le 24, le camp fut établi sur les collines *popolate di case e d'oliveti* qui entourent la ville au sud-est. Cinq jours après, l'artillerie commença à répandre ses foudres sur les hauteurs de San-Miniato, où le Buonarroti, le grand Michel-Ange, contraint de lutter autant contre la sottise et les trahisons au dedans que contre l'ennemi au dehors, avait fait une forteresse de la vieille basilique du onzième siècle, laquelle, plus que tous les autres ouvrages d'art, protégeait la ville qui était à ses pieds et portait le désordre au camp des assiégeants. Ce fut un temps héroïque : ni le danger chaque jour plus grand, ni la perte de la plus grande partie du territoire, ni les énormes contributions auxquelles étaient soumis et la commune et les particuliers, ni la famine qui, dans cette ville assiégée, se faisait sentir avec la contagion, plus cruelle de mois en mois, ni les obstacles à toutes communications extérieures, ni les déplorables divisions qui, sous le prétexte et sous le faux nom de la justice, entraînaient à des haines atroces et à des peines capitales, ni l'indifférence ou l'inconstance des amis, et enfin ni la trahison manifeste de celui qui avait dans ses mains le gouvernement militaire, ne purent dompter ou affaiblir le courage du peuple, inébranlable dans sa défense, ferme dans ses privations, heureux de son propre sacrifice. Tels prédicateurs de l'ordre auquel rivait appartenu Savonarole enflammaient d'autant plus son courage, réconfortaient sa constance. Les assiégeants étaient repoussés, on tentait des sorties, non sans succès, et telles villes du territoire étaient secourues et reconquises ; et jusqu'au dernier moment, malgré la supériorité des forces ennemies, le côté de la victoire demeura incertain. Mais plus courageuse et glorieuse était la défense soutenue par les Florentins, plus était désespéré l'état de la ville, qui, pour prolonger encore ce combat pour ses libertés désormais

impossibles à sauver, dut recueillir ses forces extrêmes et réveiller les derniers souffles de cet élément démocratique qui luttait aussi dans sa dernière heure.

Niccolò Capponi était néanmoins encore chef du gouvernement lorsqu'on séquestra les biens des Médicis, et qu'on enleva aux héritiers de Madonna Alfonsina les droits de pêche dans le lac de Fucecchio. Il ne put l'empêcher, et son successeur François Carducci ne le voulut pas. Malgré tant d'outrages, malgré tant d'injustices, le Pape Clément se montra encore disposé à entrer en arrangements avec la ville. Il fit proposer ses conditions par des partisans et des médiateurs : rappel de sa famille, rétablissement des rapports antécédents, levée du séquestre des biens, restitution et liberté de sa nièce, la petite Catherine de Médicis, l'unique rejeton de la grande famille, au milieu de tant d'épreuves¹.

¹ Lettre de l'Ambassadeur vénitien Carlo Capello, 17 septembre 1529. *Relazioni degli Ambasciatori veneti*, Raccolta Albéri, série II, tome I, 217.

CHAPITRE X. — CATHERINE DE MÉDICIS AU COUVENT DES MURATE.

Catherine était demeurée à Florence. Tout était changé autour d'elle, et la jeune fille de dix ans se trouvait isolée au milieu d'indifférents ou d'adversaires. Messer Ottaviano, qui, selon le désir secret du Pape, n'avait point quitté la ville, ne pouvait être d'aucune utilité à la petite Duchesse : poursuivi et menacé de tous côtés, on l'avait enfin emprisonné, lorsque l'armée impériale avait entrepris de faire le siège. Madonna Clarice Strozzi était morte le 3 mai 1528, profondément regrettée de son époux, qui ; plus tard, ordonna, par son testament, que dans son épitaphe on fit mention de sa candeur, de sa sagesse et de ses nobles sentiments, ainsi que de l'amour qu'il avait eu pour elle, et de leur union constante. Après la mort de Clarice, Philippe, prévoyant la tendance désastreuse des affaires florentines vers une licence effrénée, partit pour Lyon, sous le prétexte de mettre ordre à ses affaires de commerce et de banque. En réalité, ce n'était que pour éviter l'orage qui s'approchait, et que moins que tout autre, au milieu de la défiance et des suspicions de la faction démocratique, il était capable d'affronter. La nouvelle Seigneurie, loin de montrer aux Médicis les égards et les bonnes dispositions qui avaient coûté à Niccolò Capponi ses dignités, déclara perfides toutes les propositions du Pape, et résolut, en attendant, de garder Catherine comme otage.

Du couvent de Sainte-Lucie, la petite Duchesse, avant même la mort de Madonna Clarice, avait été transférée dans celui de Sainte-Catherine de Sienne. Mais la contagion qui pendant plusieurs années infecta Florence et ses environs, à des degrés de violence plus ou moins forts, ayant envahi ce cloître, l'ambassadeur de France, M. de Velly, avec le consentement de la Seigneurie, en fit sortir la petite Duchesse, le soir du 7 décembre 1527, et la conduisit toute voilée dans le couvent de la *Santissima Annunziata delle Murate*, où elle dut rester jusqu'à nouvel ordre. Le nom de ce couvent, les *Murate*, convenait bien à une résidence où la jeune Médicis était sous une surveillance voisine de la captivité¹.

Lorsqu'en prenant pour point de départ l'abbaye des Bénédictins fondée par le margrave Hugo, *il Gran Barone* de la *Divine Comédie*, et qu'on se dirige par la longue rue qui, en raison du palais de justice, bâti dans le douzième siècle, s'appelle *via del Palagio*, si on va toujours à droite, on trouve d'abord une autre rue qui, par une allusion aux anciennes familles, s'appelle *via Ghibellina*, et puis la via San Giuliano. En suivant cette dernière, à peu de distance des murs de la ville, à gauche, on aperçoit la façade longue et nue d'un vaste édifice sur la porte d'entrée duquel, en grosses lettres de fer fondu, on lit : *Prigione delle Murate*. Le couvent, qui jadis était là, a fait place à une vaste prison cellulaire, trop souventes fois nommée dans l'histoire moderne de la Toscane, à l'occasion de ses commotions politiques. En 1424, Mona Apollonia, avec douze de ses

¹ Fragment de la chronique manuscrite du couvent *delle Murate*, par Sœur Giustina Niccolini. Voyez *Ricordi del Gran Duca Cosimo*, écrits par Mellini et publiés par Moreni ; Florence, 1820, p. 126. C'est un ouvrage qu'il est bon de consulter non-seulement pour ce qui est de la personne du premier Grand-Duc, mais pour connaître diverses particularités des temps précédents. Le nom de Moreni, chanoine de la Basilique Laurentienne, est toujours une garantie pleine de sécurité pour tout ouvrage *annoté, commenté et augmenté*.

compagnes, transforma sa maison en un petit couvent qui, sous le nom de *Maria Annunziata*, fut donné aux Bénédictines. Le nom des *Murate*, qu'il prit ensuite, remonte à une plus haute antiquité, et provient d'une petite maison qui se trouvait sur l'un des piliers du pont bâti sur l'Arno par Messer Rubaconte de Mandella, et qui, en vertu d'une petite chapelle dédiée à la Vierge, reçut ensuite le nom de *ponte alle Grazie*. C'est sur ce pont, le plus ancien de ceux qui existent, et d'où l'on jouit de cet agréable paysage des collines que couronne la basilique de San-Miniato, et de la vallée du fleuve, pour ainsi dire enfermée par la montagne de Vallombreuse, que les deux couvents ont été fondés. Dans l'une des maisonnettes bâties à cet endroit habitèrent les premières nonnes *dell' Arcangelo Raffaello*, appelées les *Romite del Ponte* ; dans l'autre étaient les *Murate*. Une inscription rappelle encore la dernière de ces maisonnettes, dans l'étroit espace de laquelle, selon un usage du moyen âge observé aussi dans d'autres pays, se réfugiaient depuis l'an 1390 les *romite* ou *sachette*, qui, dans le sens précis du mot, étaient enfermées entre quatre murs, au point de ne pouvoir même sortir pour entendre la messe. La miséricorde des passants leur donnait de la nourriture et des vêtements au travers d'une ouverture pratiquée dans la muraille¹. L'esprit de civilisation des temps qui suivirent fit cesser de semblables coutumes, et le concile de Trente, sur ce point comme sur tant d'autres, en mettant un frein, par de sages mesures, à toutes exagérations, transforma ces claustrations en ordres réguliers, pendant que du même coup il supprimait quantité de ces couvents de nonnes qui, au quinzième et au seizième siècle, avaient dégénéré en maisons d'abus et de dissolution. Le petit couvent de la *via San Giuliano*, où vinrent les *Murate*, s'agrandit avec le temps. Giovanni Benci, riche et fastueux citoyen, d'une famille élevée par la faveur de Côme l'Ancien, le

¹ Cette inscription se trouve sous un tabernacle qui représente les Bénédictines agenouillées en face de l'image de l'*Annunziata*.

D. O. M.

*Moniales Muratarum in hoc pontis
Latere sponte reclusæ MCCCLXXX
Vitam eremiticam degentes crescente
Numero ad eum locum MCCCCXXIV
Ubi nunc sunt migrantes ædiculam
Hanc in suæ ipsarum originis memoriam
Ferdinando Magno Etruriæ Duce III
Annunte construi curarunt MDCVI.*

Avant la moitié du quatorzième siècle, on commença à construire des chapelles sur les piliers du pont Rubaconte. Ainsi le 10 avril 1347, le troisième pilier à gauche fut concédé à vie au *Presbyter Andreas de Sancta-Catherina de Ripolis* pour une chapelle en l'honneur de sainte Catherine. (Gaye, *Regesta florentina*, dans le *Carteggio inedito*, I, 498.) De même un autre pilier, pour une chapelle dédiée à saint Laurent, à *Johanna de Castro Scti Johannis habitatrix Florentinæ in populo Scti Niccolay pinzochera*. A Pinzochera répond au nom de *Beguine*, si connu en Belgique et sur le Rhin. Il y avait des *Pinzocchere* et aussi des *Pinzoccheri*, tant dans l'ordre dominicain que dans l'ordre franciscain. Dans le couvent de Sainte-Lucie, on y reçut des *Pinzocchere domenicane*, après la nouvelle fondation de Madonna Contessina. La *via delle Pinzocchere* rappelle encore aujourd'hui ces religieuses d'un tiers ordre dont l'institution ne prit cependant jamais en Italie l'importance qu'elle eut dans les Flandres et le Brabant. (V. Lastri, *Osservatore fiorentino*, V, 33.) Le 27 août 1332, on trouve nommée la chapelle di San Barnaba ; le 24 novembre 1370 fut donnée l'autorisation de construire la chapelle della Madonna, d'où le pont prit le nom qui lui est resté. Élevé en 1237, par Messer Rubaconte de Mandella, il a résisté à toutes les inondations, bien qu'il fut déjà en fort mauvais état dans la première moitié du quatorzième siècle.

reconstruisit, et les Médicis lui donnèrent aussi toutes sortes de marques de munificence. Des grandes dames, voulant fuir le monde ou forcées de le fuir, s'y réfugièrent. Là se retira, après les orages d'une vie tourmentée, Catherine Sforza Riario, autrefois Seigneuresse de Forli et d'Imola, veuve de Jean de Médicis, de la branche qui devint plus tard grand-ducale, l'héroïque mère. en un mot, de l'héroïque Jean des Bandes-Noires. Ce fut là qu'elle mourut en 1509, ne prévoyant guère, sans doute, la future grandeur de son petit-fils, non plus que sa future puissance sur cette même ville et sur le même pays qui avaient condamné à l'exil les descendants de Côme l'Ancien¹. Les Bénédictines des *Murate* eurent encore à recueillir, dans d'autres temps, des hôtes non moins illustres. Eleonora Cybo Malaspina, veuve de Gian Luigi de' Fieschi, choisit cet asile si calme, devenue veuve une seconde fois par la mort de Chiappino Vitelli, qui, dans la guerre de Flandre contre Philippe II, eut un sort semblable à celui qui échut au comte de Lavagna dans le port de Gènes. D'autres dames de la famille Cybo y prirent le voile, et plusieurs en devinrent les abbesses. Camilla Martelli, seconde femme du Grand-Duc Côme Ier, fut renfermée chez les *Murate*, témoins de ses larmes et de ses lamentations, jusqu'à ce qu'elle fut transférée, aussitôt la mort de son mari, dans le cloître de Sainte-Monique, d'où la mort seule vint la libérer². Là enfin fut élevée, par l'ordre du Grand-Duc Ferdinand Ier, Vittoria Piccolomini, fille d'Alphonse de Montemarciano, chef de bandits redouté, qui du fond des gorges de l'Apennin vint finir sa triste vie sur l'échafaud.

Ce fut donc à ce couvent de la *Santissima Annunziata* que la Seigneurie de la République confia la garde de Catherine de Médicis. Reconnaisantes des bienfaits multipliés de l'illustre famille, malgré les inquiétudes auxquelles elles étaient elles-mêmes en proie, les religieuses l'accueillirent avec autant de joie que de bienveillance. On lui réserva la cellule que Caterina Sforza s'était jadis fait construire, et deux femmes furent attachées à son service. Affable et gracieuse, la petite Duchesse était vraiment bien vue de toutes les nonnes : chacune prenait part à toute l'incertitude de sa situation. Elle resta ainsi pendant toute la durée du siège sous l'affectueuse vigilance des religieuses³.

Cependant, les murs même des couvents n'offraient point assez de sécurité, dans des temps si orageux. Si la division avait pénétré dans les familles, si le père et le fils, le frère et le frère étaient en inimitié, l'un partisan des Médicis, l'autre des Capponi, un troisième des *Arrabbiati*, il n'est pas étonnant que la désunion régnât aussi parmi les nonnes, qui alors avaient beaucoup plus de rapports avec le monde et avaient beaucoup plus de liberté qu'elles n'en ont eu depuis. Il en était ainsi aux *Murate*. Les nonnes avaient pris parti pour ou contre les Médicis, suivant leurs inclinations ou selon l'exemple des parents et des amis. Chaque parti priait pour la victoire et pour le bien des siens.

¹ Devant le grand autel était la pierre sépulcrale, avec cette inscription :

Caterina Sfortia Medices
Comitissa et Domina Imolæ Forolivii
Obiit iv kal. Junii
MDIX.

² Sur le séjour de Camilla Martelli chez les *Murate*, voyez le fragment du manuscrit *Cronica di Suor Giustina Niccolini*, page 112.

³ *Cronica di Suor Giustina Niccolini*, page 126 : Era piccolina di anni otto, di stile graziosissima, e per sè stessa si faceva amare da ciascum. Colle Madri era ed affabile a tale, che suo disgusto ed afflizione ne compativano stremamente.

Le moment vint où la balance sembla pencher pour les Médicis, lorsqu'au printemps de l'année 1530, les négociations avec l'Empereur d'un côté et avec la France de l'autre, n'aboutirent à aucun résultat ; les amis de la République devinrent plus tièdes et les ennemis plus ardents. Le blocus aussi prit un caractère plus inquiétant, après qu'Empoli, la clef de la fertile vallée inférieure de l'Arno, fut perdue, et que toute la bravoure du capitaine François Ferruccio ne put contrebalancer la trahison du capitaine général Malatesta Vaglioni de Pérouse, vendu au Pape. De tels faits augmentèrent le courage du parti Médicis parmi les nonnes. D'ailleurs, les excès supportés et encouragés par le pouvoir, la dévastation et la destruction des propriétés des Médicis et la ruine de leurs partisans, les persécutions, les emprisonnements, les condamnations à mort des personnages considérés, les emportements sans frein de la haine, montraient clairement que cet état de choses ne pouvait durer, lors même que l'inégalité des forces eût été moins grande. Nombre de fois déjà, les nonnes s'étaient permis d'envoyer aux prisonniers de leur parti des corbeilles de pâtisseries au nom de l'abbesse et même aussi au nom de Catherine. Alors elles montrèrent encore plus d'audace et elles allèrent plus loin. Au fond de ces corbeilles, on représenta, soit avec des fleurs, soit d'une autre manière, les armes des Médicis. Divers prisonniers reçurent plusieurs de ces corbeilles, et le geôlier, en les examinant, reconnut les écussons. Il porta plainte devant les Seigneurs des Dix de la liberté, comme on appelait alors ceux qui avaient en leurs mains une puissance presque illimitée dans les affaires de guerre et dans les négociations, en ces temps de trouble et d'agitations à toute heure, à tous moments.

CHAPITRE XI. — CATHERINE DE MÉDICIS AU COUVENT DE SAINTE-LUCIE.

Il se fit grand bruit, et de vives discussions s'élevèrent dans le Conseil. Les uns disaient que ce n'était qu'un enfantillage ; les autres exigeaient les mesures les plus sévères. On se permit les propos les plus amers contre les Médicis et leurs partisans. Contre toute attente, le résultat fut favorable aux prisonniers. On fut d'accord qu'il ne pouvait être question ici que d'une intrigue pour nuire à ces citoyens, et qu'on était allé trop loin contre eux pour que le fait pût être même taxé d'imprévoyance. On leur rendit la liberté. Mais en même temps on résolut de ne plus laisser Catherine auprès des nonnes. On courait le danger que la jeune fille ne fût enlevée par des citoyens du parti Médicis ou délivrée par un coup de main des assiégeants. La position du couvent facilitait l'une et l'autre de ces entreprises, et aucune des deux ne répondait aux desseins de la Seigneurie.

Tandis qu'au Conseil on agissait encore avec tant de modération, les *Arrabbiati* donnaient tumultueusement carrière à leur haine contre les Médicis, par les excès les plus grossiers ; ils incendièrent la célèbre villa de Caregi, et se raillèrent du Pape par des caricatures indécentes et des couplets infâmes. Dès le commencement des troubles, la petite Duchesse avait été l'objet de leur aversion. Comme elle était la seule héritière légitime de la ligne aînée des Médicis, on craignait pour l'avenir les prétentions qu'elle pourrait élever ou qu'on élèverait en son nom. En tout cas on craignait d'avance les tentatives continuelles, les prétextes sans fin de la voir mêlée aux affaires publiques. Léonard Bartolini, un homme dépravé qui avait menacé son frère de lui briser la tête lors de l'émeute contre Capponi s'il dépassait le seuil du palais de la Seigneurie, avait conseillé au commencement du siège d'enfermer Catherine plutôt dans une maison publique que dans un cloître ; le Pape perdrait ainsi l'envie de la marier à des Princes ou Seigneurs. Cette proposition ne fut entendue qu'avec mépris et dégoût ; mais maintenant que les esprits étaient plus exaltés par la misère et par le blocus, il s'en trouva qui opinèrent pour lier Catherine à l'endroit le plus exposé des remparts, afin de voir ce que diraient les halles du Prince d'Orange devant ce rejeton de la famille. Mais cet autre odieux projet ne fut pas mieux accueilli que le premier. Les gouvernants avaient trop d'humanité et de prudence pour céder à de pareils conseils. Ils se dirent cependant que Catherine était entre leurs mains un otage, un gage qui détournerait le Pape de résolutions extrêmes. Le danger qu'elle courait n'en était pas moins imminent.

Salvestro Aldobrandini, rejeton de noble famille, jurisconsulte habile et homme de grand sens, chancelier et secrétaire intime de la Seigneurie, fut chargé, avec trois commissaires, de retirer Catherine de Médicis de chez les *Murate* et de la ramener à Sainte-Lucie. Les religieuses de ce couvent, ainsi que les frères de Saint-Marc leurs voisins, s'étaient montrés favorables au parti populaire ; l'esprit de Savonarole vivait encore parmi elles. Accompagné de gardes bourgeoises, Messer Salvestro se rendit au cloître et demanda à voir l'Abbesse des Murate. Une confusion et une angoisse indescriptibles s'emparèrent des nonnes. Il pouvait arriver du mal à l'enfant, la mort peut-être l'attendait. Salvestro eut grand-peine à accomplir sa mission, et ce ne fut qu'après un long temps que les nonnes apparurent à la grille du parloir avec Catherine. La petite était habillée en nonne, et, à l'égal des autres, elle s'était fait tailler les cheveux. L'envoyé lui fit

part de l'ordre du gouvernement d'une voix douce et usa des paroles les plus obligeantes. [Allez et dites à mes maîtres et pères que je deviendrai nonne et passerai ma vie entière auprès de ces mères respectables](#), lui répondit Catherine. Messer Salvestro ajouta ce qui lui parut propre à agir sur l'esprit de l'enfant et sur son entourage. Il ne s'agissait que de la mettre en lieu plus sûr, car ce cloître était à quelques pas seulement des murs de la ville et risquait d'être trop exposé en cas d'attaque. Sainte-Lucie, une fondation de sa famille, lui promettait un accueil et un traitement aussi bienveillants qu'aux [Murate](#) ; d'ailleurs, n'y avait-elle pas déjà vécu ? elle devait le savoir par expérience. Mais rien n'y fit. Aux protestations de Catherine les nonnes joignirent les leurs : elles entourèrent Messer Salvestro, le suppliant de leur laisser l'enfant au lieu de l'exposer à une mort certaine dans le désordre d'une ville soulevée. Agenouillées, elles demandèrent au ciel le salut de leur protégée. Aldobrandini, voyant que les meilleures paroles qu'il avait pu dire n'avaient aucun résultat, repartit et rendit compte de sa mission échouée à la Seigneurie.

On fit tenir à l'Abbesse l'ordre de se soumettre à la volonté de la Seigneurie. Peu de jours après, le 20 juillet, Messer Salvestro reparut le soir au couvent des [Murate](#). Catherine pleura amèrement, puis elle se tranquillisa et se montra disposée à mieux écouter l'envoyé de la Seigneurie. Les exhortations entraînant de Salvestro et les paroles encourageantes de Messer Antoine de Nerli qui l'accompagnait firent une impression salutaire sur l'esprit de la jeune fille. Suivie de ses gens, elle gagna sans éclat, à dos de mule, le cloître de la [Via San-Gallo](#). Elle y fut reçue cordialement et bien traitée, et y resta jusqu'au jour où, épuisée plutôt que vaincue, la courageuse Florence dut mettre bas les armes et se rendre¹.

Les rapports entre Catherine de Médicis et le couvent des Murate n'ont point cessé avec l'année 1530, année pendant laquelle le couvent avait été la résidence et le refuge de la jeune princesse, et d'où elle avait été, on peut dire, arrachée. Dauphine, Reine de France, Catherine a toujours gardé des dames de ce cloître le plus fidèle et le plus heureux souvenir. Elle fut même en correspondance avec l'Abbesse, lui donnant des nouvelles de ses affaires privées, lui parlant de son époux et de ses enfants, se recommandant à ses prières. Jadis ce couvent avait protégé sa personne ; elle lui recommandait maintenant son aîné. Étant Dauphine, elle s'était promis de bénéficier les [Murate](#) et de rendre à cette maison tous les services possibles. Elle n'a point manqué à ces promesses de gratitude, et, une fois qu'elle fit sur le trône, elle leur fit don d'une belle possession dans le val d'Elsa, et eut une longue correspondance avec les Grands-Ducs François et Ferdinand pour garantir les dispositions qu'elle avait prises à cet égard, et exempter les nonnes des droits et des taxes ordinaires en de pareils contrats ou en de telles donations. Elle avait pensé un instant à faire exécuter pour leur église sa propre statue ; mais ensuite elle se contenta de leur offrir un portrait des plus ressemblants. Peu d'années avant de mourir, et déjà bien

¹ Varelli, XI (11, 389, 390) ; Nardi, *ibid.*, IX (11, 225, 226) ; *Cronica di Suor Giustina Niccolini*, 128. Gio Batista Rimini (*Lettere a Benedetto Varchi sugli avvenimenti dell'assedio di Firenze*, Pisa, 1822, 147) nous fournit la note curieuse que voici : [Ancora avete a sapere che la Regina, che è ora, cra nelle Murate, e messe tant' arte e confusione fra quelle Nencioline, che il Monastero era confuso e diviso, e chi pregava Dio \(clic altr' arme non avevano\) per la libertà e chi per i Medici ; talchè i magistrati la tramutarono, e mandarono per M. Salvestro a cavarla di quivi ; ed ella piangeva credendo che la volessero fare ammazzare ed ora è regina.](#)

vieille, elle avait manifesté le désir de savoir si quelqu'une des nonnes qui l'avaient vue enfant vivait encore, et elle pria ces dames de continuer à prier pour ses bien-aimés défunts, pour le feu Roi son époux, pour les deux Rois ses fils trépassés, pour le Roi Henri régnant alors et pour elle-même, demandant surtout que dans ces prières ces dames invoquassent la bonté céleste pour qu'il lui fût donné de revoir la France rétablie dans la prospérité et la splendeur où elle l'avait trouvée au temps où elle y était venue comme fiancée du Duc d'Orléans. Un an aussi avant d'avoir rempli sa vie si agitée, elle se recommanda de nouveau et pour une dernière fois à l'Abbesse et à ses dames, appelant leurs prières sur le Roi son fils et la Reine sa belle-fille, pour qu'ils eussent une descendance à la gloire du royaume et de la chrétienté. On est, il faut le dire, touché de rencontrer ces marques d'une vive gratitude, ces témoignages d'une affabilité constante au milieu d'une existence si remuée et si tourmentée, en proie aux violents orages des passions politiques, des inimitiés des factions, et livrée aux angoisses de la guerre civile et à toutes les inquiétudes et les inquiétudes pour la conservation d'un royaume si beau, menacé de devenir la proie d'irréparables divisions.

Catherine fut aussi toujours reconnaissante envers Messer Aldobrandini pour les égards et pour la bonté qu'il lui avait montrés dans ces moments malheureux. Après que Florence eut ouvert ses portes, les proscriptions commencèrent ; elles auraient rappelé celles de Marius et de Sylla, si l'on n'en avait eu des exemples plus récents pendant les luttes de parti et de faction entre les Guelfes et les Gibelins, et. entre les Albizzi et les Médicis. Silvestro Aldobrandini, qui, en qualité de Secrétaire de la Seigneurie, avait dû ratifier la capitulation conclue le 12 août au camp impérial, risqua de perdre la vie. Au commencement du siège, il avait exprimé en vers énergiques, devenus bientôt populaires, la douleur causée par la destruction des églises et des tombeaux des ancêtres à laquelle le Pape, citoyen lui-même, excitait les citoyens ; il finissait en disant que lorsque le Pape prendrait la ville, ce ne serait plus qu'une mourante à laquelle il aurait à donner l'extrême-onction¹. C'était contre lui maintenant que se tournait la colère des *Palleschi*. Ils voulaient sa mort. Catherine apaisa d'abord Baccio Valori, qui, comme plénipotentiaire du Pape auprès de j'armée impériale, pouvait beaucoup et pensait à se venger sur Silvestro d'une épigramme que ce dernier avait faite à son adressé. Ensuite, la jeune Princesse s'adressa à Clément VII. Sur sa prière, le Pape changea la peine capitale en celle de l'exil. Faenza lui fut assignée comme séjour de trois ans, et on exigea de lui une caution de deux mille ducats.

¹ Deh ! quanto è gran dolore

Ruinar di nostre mani
 L'arche de' Padri nostri,
 Li templi de' Cristiani.
 Deh ! quanto è gran dolore
 Pensar che a tal destino
 Mena la madre patria
 Un Papa, un cittadino !
 Ma di tener Fiorenza
 Non avrai, Papa, il vanto !
 O tu l'avrai morente
 Per darle l'Olio santo !

Les sonnets à Baccio Valori commencent ainsi :

Povero Campanile sventurato

.....
 Vanne, Baccio Valor, dal Padre Santo.

Il n'était pas riche et il avait plusieurs enfants ; la bienveillance de la petite Duchesse se manifesta de nouveau et lui fit porter secours par Valori¹. Aldobrandini se fit, dans plusieurs des villes de la Romagne où il s'arrêta durant son exil, la réputation d'un bon jurisconsulte, et, après la mort du Pape, il s'attacha à Hippolyte de Médicis, sur lequel les Florentins expatriés reportaient toutes leurs espérances. Loin de sa patrie, il lui consacra toute son activité, il prit part aux remontrances éloquents adressées à l'Empereur par les chefs des émigrés contre la tyrannie du Duc Alexandre et la violation des conditions conclues lors de la reddition de la ville. Il remplissait à Bologne les fonctions de juge lorsque Lorenzino vint à lui pour lui annoncer le meurtre du Duc ; mais pour le peu de cas et d'estime qu'il faisait du messager, il ne voulut pas croire à la nouvelle, et il n'y prêta point foi jusqu'au moment où lui parvint l'avis de poursuivre Lorenzino, qui se réfugia à Venise, où il trouva Philippe Strozzi aussi peu disposé à le croire, dès le premier instant². Pendant le séjour de Messer Silvestro à la Cour d'Urbino, il se passa, à l'occasion de sa fille Julie, mi incident qui fit du bruit. Fabrice Maramaldo, un capitaine napolitain dans l'armée impériale, après le combat de Gavinana avait tué le général François Ferruccio fait prisonnier et blessé. A un banquet de la Cour, il engagea la jeune Florentine à la danse. Elle refusa, et lorsqu'il lui en demanda la raison, objectant qu'elle avait dansé avec d'autres, la fille de l'Aldobrandini lui répondit fièrement qu'elle ne voulait point avoir devant soi le lâche meurtrier du courageux Ferruccio.

Lorsque Silvestro Aldobrandini³, pauvre et affligé, partit pour l'exil, — c'était en 1530, — aurait-on pu lui prédire avec vraisemblance l'éclat et la grandeur future de sa maison dans la personne de son fils Hippolyte, qui, né cinq ans plus tard à Fano en Romagne, s'éleva, de degré en degré, dans les dignités ecclésiastiques, jusqu'à la dignité suprême. Le 30 janvier 1590, en effet, encore plein de force et de vigueur, le fils de cet Aldobrandini se vit poser la tiare sur la tête, en prenant le nom de *Clemens Octavus, Pontifex Maximus*.

¹ Varchi, XII, II, 559 : *Baccio Valori non ostante il sonetto fattogli contra, gli campò, favorendolo ancora la Duchessina, la vita.*

² Lorenzino de Médicis, fils de Pier-Lorenzo, appartenait à la branche collatérale de Cosme, Père de la patrie. Tous les recueils de documents manuscrits en Italie sont remplis de détails sur ce dramatique événement de l'année 1536.

³ Voyez dans le *Giornale storico degli archivi Toscani* (anno II, dispensa IIa, 1858) les curieuses pièces publiées par l'honorable et savant commandeur F. Bonaini, surintendant des archives de Florence, de Sienne, de Lucques et de Pise : *Riconciliazione di Silvestro Aldobrandini con Cosimo de' Medici dimostrata per le loro lettere e pei dispacci dell' ambasciatore Averardo Serristori*, p. 129. (Note du traducteur.)

CHAPITRE XII. — CATHERINE DE MÉDICIS APPELÉE À ROME PAR CLÉMENT VIII.

Ainsi que nous l'avons déjà raconté, Catherine était demeurée dans le couvent de Sainte-Lucie jusqu'au moment de la levée du siège. Elle était âgée de onze ans à peine, et cependant certains projets avaient été déjà conçus pour s'assurer sa main. Ainsi, le capitaine de l'armée ennemie, dont la fureur s'était déchaînée contre l'infortunée Florence, songeait sérieusement à une union avec l'héritière des Médicis. Philibert de Châlons était le cinquième et dernier rejeton mâle de sa famille qui avait succédé à la maison provençale de Baux dans la possession de la principauté d'Orange, maison qui s'était éteinte avec Claude sa sœur, l'épouse du comte Henri de Nassau, cousin de Guillaume le Taciturne, à qui il était réservé de fonder la liberté de la Hollande. Mécontent de la réception qu'il avait reçue à la Cour de François Ier lors du baptême du Dauphin, il était entré au service de Charles-Quint. Le Roi, qui avait envahi Orange, avait fait prisonnier Philibert, qui ne sortit de la tour de Bourges qu'après le traité de Madrid, et qui ne recouvra que plus tard sa principauté, dont les rapports avec la France n'étaient pas bien définis. Ce qu'il possédait dans la Franche-Comté lui était resté, et il chercha à faire valoir en Italie sa devise : *Je maintiendrai Châlons*. Devenu commandant de l'armée impériale après la mort du Bourbon, puis vice-roi de Naples après celle de Moncada, il brigua une haute faveur et sollicitait de grosses récompenses. Catherine de Médicis devait lui apporter en dot la domination sur Florence et peut-être encore d'autres possessions. On prétend que lorsqu'en 1529, Orange, en allant au siège de Naples, apparut à Rome, que ses troupes avaient pillée deux ans auparavant, Clément VII lui promit la main de Catherine, quatre-vingt mille écus d'or comptants, une solde mensuelle payée d'avance, et un impôt de guerre de cent cinquante mille écus d'or après la prise. On comprend, en connaissant de tels *traités*, que les troupes espagnoles, apercevant, des hauteurs d'Apparita, sur la voie Arétine, la belle Florence, se soient écriées, dans des transports de joie et d'envie : *Prépare tes brocards, Dame Florence, nous venons les mesurer avec nos piques*.

La promesse de Clément VII était-elle sérieuse ? Aurait-il consenti, lui qui voulait voir des Médicis à Florence, à céder ce riche héritage à un étranger ? C'est plus que douteux, car lors du mariage de Catherine, il la fit renoncer à toute prétention héréditaire. Les Florentins voyant que le Pape, pour tout préliminaire d'accommodement, exigeait la liberté de sa nièce, s'aperçurent bientôt qu'elle servirait facilement de moyen pour parvenir au but qu'ils se proposaient. Il est donc aisé de concevoir pourquoi ils veillaient aussi soigneusement sur leur prisonnière.

Le sort destinait Catherine à une plus haute fortune que celle d'appartenir à un seigneur français révolté et *condottiere* impérial. Le 3 août 1530, près de Gavinana, petit pays à demi caché sous les épais et magnifiques châtaigniers des montagnes de Pistoia, eut lieu une rencontre entre la troupe conduite par François Ferruccio au secours de Florence et les impériaux venus au-devant de l'ennemi, conduits par Philibert d'Orange. Les deux généraux furent tués. On prétendit, et le bruit s'en est maintenu, que le prince ne tomba point sous le coup d'une balle ennemie, mais que sa mort fit le fruit d'une trahison. Ainsi périt le premier prétendant politique à la main de Catherine de Médicis.

Le combat de Gavinana décida du sort de la ville. La capitulation fut conclue le 12 août. Florence, après dix mois de siège et réduite à toute extrémité par la famine, par des épidémies, par des pertes de toute espèce et par une misère indicible, ouvrit ses portes. Plus de huit mille citoyens et quatorze mille soldats avaient péri. Les plus riches aussi s'étaient appauvris, car, de gré ou de force, ils avaient dû consacrer à une défense opiniâtre les biens qui leur restaient, endommagés et écrasés déjà par l'excessive cherté de toutes choses, dans cette ville affamée.

Le temps du blocus avait été pour Florence un temps triste et dur ; les jours qui le suivirent furent plus tristes et plus durs encore. Le caractère du Pape prêtait à la haine et à la vengeance des partis. **Le pape Clément**, dit un des écrivains les plus consciencieux et les plus impartiaux de ce temps-là, **était faible d'esprit et avait un cœur froid et aride : de là son adhésion aux proscriptions, aux emprisonnements, aux condamnations à mort, et à la misère profonde de tant de citoyens, de tant de familles, disons même, de la ville entière**¹. Les chefs *pallesques* s'enviaient et se haïssaient les uns les autres ; François Guicciardini était jaloux de Baccio Valori, et Baccio Valori, plus modéré, se trouva enfin heureux d'abandonner la ville déchirée par les partis. Le Pape le nomma gouverneur de la Romagne, et transmit la direction des affaires à un étranger, l'Archevêque de Capoue, Nicolas de Schomberg, qui, il est vrai, connaissait Florence depuis longtemps. Ce ne fut que le 3 juillet de l'année suivante, 1531, qu'Alexandre de Médicis fut nommé chef de la République. Ainsi fut ironiquement accomplie la promesse de conserver saine et sauve la liberté de la belle Florence !

Catherine, libre dès le jour où le blocus avait cessé, était revenue dans le cloître des *Murate*, où les nonnes l'avaient accueillie avec transport. Messer Ottaviano continua aussi de lui prodiguer ses soins par toutes sortes de marques d'affection et d'attachement. Si Messer Ottaviano était resté dans sa patrie, ce n'avait été qu'à grand'peine et non sans avoir couru de grands dangers ; au mois de septembre de l'année 1530, il accompagna à Rome la petite Duchesse ainsi que Messer Leonardo Tornabuoni, évêque du Saint-Sépulcre, envoyé par Clément VII à Florence pour y chercher sa parente et avec charge de remettre au couvent des *Murate* un présent de cent cinquante écus d'or². Le Pape avait près de lui Hippolyte et Alexandre de Médicis, il voulait aussi Catherine. Aussi peut-on admettre sans preuve absolue que la jeune Duchesse habita dans Rome le palais Médicis, sur la place des Lombards, où demeurait aussi Madonna Lucrezia Salviati, fille de Laurent le Magnifique, qui, huit années après, fut contrainte de le laisser à Marguerite d'Autriche, veuve du Duc Alexandre et femme d'Ottavio Farnèse³.

C'était une raison plus puissante qu'on ne l'a cru généralement qui avait engagé Clément à prendre le parti d'appeler Catherine à Rome. Il ne voulait pas

¹ Varchi, XIV, III, 30.

² Leonardo Tornabuoni était fils de ce Laurent qui, pendant l'année 1497, fut pendu, à la suite d'intelligences secrètes avec Pierre de Médicis. Léon X et Clément VII le Favorisaient beaucoup. Il mourut en 1540. Sa famille s'éteignit en France, où s'était rendu un neveu (enfant naturel) au service de Catherine.

³ Voyez aux Archives d'État, à Milan, les dépêches du protonotaire Zorzo Andreosi, ambassadeur de François II Sforza près la personne du Saint-Père. Elles sont pleines de faits intimes et de nouvelles politiques de la cour de Rome : nous croyons de notre devoir de les indiquer à l'attention des actifs et érudits rédacteurs de l'*Archivio storico italiano*.

qu'aucun membre de sa famille se trouvât à Florence au milieu d'hommes qui étaient vendus et achetés comme des bêtes et dans une ville en proie à des proscriptions sans fin¹. Sa ruse trouvait son profit dans la haine de ses concitoyens : ils servaient à ses fins en se détruisant les uns les autres. Les Médicis, spectateurs éloignés, firent la récolte de ces tristes semilles.

¹ Varchi, XVI (III, 365), e XII (II, 560, 578). M. A. Trollope a cité l'intéressant passage suivant sur les motifs qui ont déterminé le Pontife à ne laisser, dans les circonstances présentes, aucun membre de la Famille des Médicis à Florence :

Deliberò il Papa in que' principi, che non fusse alcuno in Firenze de suoi, uè volle, che vi fosse anche altri, che il commissario, quale apparisse in modo alcuno rappresentante la casa de' Medici ; perchè nell' assicurarsi dello statu de quella apertamente straordinariamente contrari, volle il Papa, che gli errori di tali così fatti cittadini fossero riconosciuti da' cittadini di quello stato ; e volle che l'esecuzioni, che per tali cagioni s'avessero a fare, benchè tutte si facessero di suo ordine, e di sua volontà, e commissione, apparissero fatte da' magistrati ordinariamente, e da que' principali cittadini, che allora governavano, e non dalla casa sua, o da alcuno de' suoi nipoti, per poter poi, come faceva nel suo parlare, volgerne tutto il carico a quei cittadini, per più obbligarli a dover temere dello stato popolare ; e perch' egli avessero cagione di temer più dallo stato mutato che non fecero nel 1527. E questa fu la cagione in que' tempi e nel principio di quel nuovo stato, che il Papa non fece ritornare alcuno di suoi in Firenze, e fece anche levarne subito la nipote sua Caterina.

CHAPITRE XIII. — LES PRÉTENDANTS À LA MAIN DE CATHERINE DE MÉDICIS.

D'autres raisons engageaient encore Clément VII à prendre Catherine sous sa surveillance personnelle. La politique étant son bien suprême, sa jeune parente devint l'objet constant de ses calculs diplomatiques. Catherine grandissait, et les plans et projets de mariage se croisaient dans toutes les directions. Les promesses faites au Prince d'Orange n'auraient guère pu être sérieuses : avant ce temps déjà, on avait résolu de la donner à Hercule d'Este, le fils du Duc Alphonse de Ferrare. Clément, avec lequel ce dernier était en querelles continuelles, espérait ainsi le détacher de la ligue impériale. Soit que le Duc ne voulût point y consentir, soit enfin que les conditions papales ne fussent point admissibles, dès 1528 — Catherine venant d'atteindre à sa neuvième année — le Prince de Ferrare épousa Renée de Valois, la fille de Louis XII. Dans le même temps que les démarches se faisaient à Ferrare, d'autres partis s'étaient présentés. Les projets de mariage pour Catherine de Médicis, depuis 1527 déjà, forment un vrai labyrinthe : rarement, jamais peut-être, la main d'une fiancée n'eut à la fois autant de prétendants. Il est aisé d'en comprendre le motif. Il s'agissait de gagner Clément VII, et de s'assurer le politique le plus chancelant de son temps. Outre l'Italie, se présentaient pour ces noces l'Écosse, l'Angleterre et la France.

Le premier de ces prétendants fut le jeune Roi d'Écosse, Jacques V Stuart. Il était parvenu au trône encore enfant, par suite de la mort prématurée de son père, tombé sur le champ de Flodden, le 6 septembre 1513, à la tête de ses nobles, où, pour parler comme le poète, furent brisés la lance et le bouclier de la belle Écosse¹. Le projet de le marier à Catherine venait d'un de ses proches parents, le Duc d'Albany, John Stuart. Neveu de Jacques III, il avait été élevé en France, où son père avait émigré en suite des luttes de parti interminables parmi la noblesse écossaise. Régent d'Écosse après la bataille de Flodden et la mort de son royal neveu, il ne recueillit pas de lauriers dans sa patrie, et revint pour toujours en France en 1523, époque à laquelle il entra au service des armées du Roi². Ce fut lui que François Ier envoya du camp de Pavie avec une division de ses troupes contre Rome et Naples. Expédition sans gloire, qui, ainsi que l'avaient prévu les ennemis, affaiblit, en les divisant, les forces françaises ; et dont le but d'ailleurs, qui était d'empêcher la réunion des troupes impériales contre le Roi, fut manqué complètement. L'armée fut arrêtée dans sa marche, en pleine campagne de Rome, à la nouvelle de la défaite et de la captivité de celui qui, dans cette malheureuse journée, avait tout perdu, excepté l'honneur. Albany

¹ MARMION, chant VI.

Tradition, legend, tune and song
Shall many an age that wail prolong :
Still from the son shall hear
Of the stern strife, and carnage drear,
Of Flodden's fatal field,
Where shivered was fair Scotland's spear
And broken was her shield !

² Walter Scott, *Storia di Scozia*, I, 323, 325 ; II, 3-10.

s'embarqua pour la France à Civita-Vecchia ; plus tard il revint à Rome, mais avec une mission bien différente.

Par sa femme, Anne de la Tour d'Auvergne, Jean Stuart était oncle de Catherine. François Ier l'avait chargé, comme plus proche parent de la petite Duchesse, de la gestion des biens qu'elle tenait de sa mère. Ces biens étaient considérables. Au reste, elle n'estoit si pauvre qu'elle n'ait porté en mariage à la France des terres qui valent aujourd'hui six vingt mille livres, comme sont les comtés d'Auvergne, de Lauraguais, les seigneuries de Leverons, Donzenac, Bousac, Gorréges, Hondecourt, et autres terres, toutes de la succession de sa mère ; et encor pour son dot eut plus de deux cent mille escus ou ducats, qui vaudroient plus de quatre cent mille, avecques grande quantité de meubles, de richesses et precieuses pierreries et joyaux, comme les plus belles et plus grosses perles qu'on ait veues jamais pour si grande quantité, que depuis elle donna à la reyne d'Escoce sa belle-fille, que je luy ai vu porter ; outre cela, force seigneuries, maisons, actions et prétentions, qu'elle avoit en Italie¹. Le Pape n'était pas content de l'administration d'Albany. Déjà en 1526, lorsqu'il avait recommandé les intérêts de Catherine à François Ier, il avait écrit au Duc, le priant de s'entendre avec le nonce Roberto Acciaiuoli au sujet des paiements et des arrérages². Lorsque l'Italie fut devenue plus tranquille, Albany fut appelé à Rome pour rendre ses comptes et il y demeura quelques mois. Les différends furent aplanis ; mais on prétendit que le Pape fut trop complaisant envers le Duc, au grand désavantage de la petite Duchesse³. Albany avait désiré marier sa nièce avec le jeune Roi d'Écosse, mais il paraît qu'il retira ses propositions, lorsqu'il apprit quels étaient les projets de la France. D'ailleurs, dès le commencement, le Pape s'était montré peu disposé à répondre aux intentions du Duc d'Albany. Au fond, il plaisait peu à Sa Sainteté de marier Catherine en pays si lointain. Les courriers (le Pape le dit un jour) qu'il devrait envoyer pour avoir des nouvelles de sa parente lui coûteraient plus que la dot. Jacques V ne fut donc pas même un fiancé pour Catherine, et il se maria en 1536 avec la Princesse Marie, fille de François Ier, après la mort prématurée de laquelle il épousa Marie de Guise ; sa fille, Marie Stuart, épousa le fils aîné de Catherine, le Roi François II.

Dans le même temps que le Roi d'Écosse, un Prince de Lorraine avait demandé la main de Catherine. C'était le Duc de Vaudemont, frère du Duc Antoine de Lorraine et de Claude, Duc de Guise. Issu de Yolande, fille du bon roi René, il prétendait à l'héritage de Naples : il tomba devant les murs de cette ville en 1528, lorsqu'il l'assiégeait avec le Maréchal de Lautrec.

On fit aussi une faible tentative pour un prétendant anglais. Sir John Russell, envoyé de Henri VIII auprès du Pape, proposa, en 1527, le Duc de Richmond comme fiancé, dans un temps où les Médicis abandonnés devaient considérer comme avantageuse une alliance avec l'Angleterre⁴. On ne sait guère, cependant, si l'on a eu égard un instant à cette proposition. Henri, Comte de Nottingham et Duc de Richmond, fils naturel du Roi, était Grand Amiral d'Angleterre. Lors de l'entrevue de François Ier et de Henri entre Boulogne et Calais, ce dernier avait avec lui et près de lui ce jeune seigneur. Le Roi

¹ *Vies des Dames françaises et estranderes. Catherine de Médicis.*

² Voyez le Bref de Clément VII, 18 avril 1526.

³ Antonio Soriano, *Relazione della sua ambasceria presso Clemente VII*, letta il 3 luglio 1531, nelle *Relazioni degli Ambasciatori veneti* ; serie II, tomo III, 282.

⁴ Sir John Russell (le premier Duc de Bedford) au Roi Henri VIII, Rome, 11 février 1527. *State papers, etc.*, part. V, vol. VI, n° 149.

d'Angleterre, raconte du Bellay¹, offrit hier au Roi de mettre à son service son fils naturel, le Comte de Richmond, un jeune homme de quinze à seize ans, et le Roi lui fit présent de plusieurs beaux chevaux de ses écuries, chevaux de courses et autres. Richmond épousa plus tard Lady Mary Howard, fille du duc de Norfolk, et mourut dès 1536.

Lorsque Catherine fut à Rome, il ne s'offrait rien moins que trois partis. Frédéric Gonzague, premier Duc de Mantoue, rechercha la main de la Duchesse. C'était le même qui, en 1522, après s'être brouillé avec François I, avait renvoyé à l'Amiral Bonnivet l'ordre de Saint-Michel que le Roi lui avait donné. L'Empereur lui voulait du bien et le considérait comme le soutien principal de sa politique dans l'Italie supérieure : le Pape, par raisons politiques, lui était défavorable, et ses rapports scandaleux avec Élisabeth Boschetti, comtesse de Calvisano, n'étaient point propres à donner du poids à sa demande en mariage². En 1531, après avoir refusé une alliance avec la fille du malheureux Roi de Naples, Frédéric Gonzague épousa l'héritière de Montferrat, Marguerite Paleologa, et par ce mariage il apporta à sa maison, pour quelque temps du moins, de belles possessions singulièrement enviées par le Piémont et Saluces. On parlait aussi d'un Della Rovere, Guidubaldo, Prince héréditaire d'Urbin. L'ambassadeur vénitien Soriano pense qu'on ne pouvait trouver un parti plus convenable. De cette façon on assurait à Catherine le titre de Duchesse d'Urbin que le Pape et le Roi Très-Christien continuaient à lui donner, au Grand dépit de François-Marie della Rovere. Mais ce dernier n'était point favorable à ce dessein ; le Pape l'était peut-être encore moins. L'ancienne rancune bouillait trop encore dans le cœur des Médicis et des Della Rovere. Le Duc ne pouvait oublier qu'un jour, sur les instances de Clément, alors Cardinal, et sur celles de l'aïeule de Catherine, Léon X lui avait enlevé son héritage et l'avait chassé et pourchassé à l'étranger. Le Pape, de son côté, n'oubliait point que le Duc d'Urbin, capitaine général de l'armée alliée, avait pu sauver Rome, et qu'il l'avait laissé piller par les hordes du Bourbon : Guidubaldo épousa l'héritière de Camerino, Julie Varano, sans hériter de la principauté : et ce ne fut qu'un siècle plus tard, tout étant changé en Italie, qu'un mariage unit les deux familles des *Medici* et des *Rovereschi* : le grand-duc Ferdinand II épousa, en effet, Victoire della Rovere, dernière enfant de cette belle et renommée maison d'Urbin.

Mais Catherine ne fut point consultée pour tous ces partis.

Parlons donc d'un autre projet, qui fut le seul où sa propre inclination fit en jeu. Hippolyte de Médicis, que nous avons déjà nommé plusieurs fois, avait été revêtu, contre son gré, de la pourpre en 1529, après, que le Pape eut résolu de faire Alexandre, et non point lui, Seigneur de Florence. Il était alors âgé de vingt ans. Hippolyte n'était encore qu'un enfant lorsque son père avait déjà songé pour lui à une alliance avec Barbara Pallavicini, plus tard l'épouse du comte Lodovico Rangoni³. En 1520, il avait été aussi question, pour cet Hippolyte, d'un mariage français par l'intermédiaire du Roi de France : la fiancée en vue était une fille de la maison de Civry, parente de l'amiral de Brion et du futur Cardinal de Languy. On parla aussi de le marier à l'unique fille du Seigneur de Fondi, Vespasiano Colonna, la même qui épousa plus tard Charles de Lannoy,

¹ *Mémoires* de Messire Martin du Bellay, p. 506. Édition Buchon.

² Antonio Soriano, *Relazione*, série II, vol. III, p. 283.

³ Projet formé pendant l'année 1524. Voyez *Archives des Médicis. Papiers des Strozzi*.

fils du Vice-roi de Naples¹. Il ne sortit rien de tous ces projets, sauf un chapeau de Cardinal pour cet Hippolyte. Lui, qui se tenait pour fils légitime du Duc de Nemours, regardait en vérité son cousin Alexandre avec un sentiment de fierté mêlé de quelque dédain : il disait, avec raison, que les Florentins le verraient bien plus volontiers au milieu d'eux comme chef de leur État, que celui qui était né d'une servante africaine. Et, d'ailleurs, si douce, si bienfaisante et si honorable, la renommée glorieuse que le père avait laissée dans sa chère patrie de Florence ne paraissait-elle pas faite pour soutenir le fils dans l'affection du peuple ? En voyant les portraits des deux jeunes hommes, on reconnaît à l'instant la différence des deux natures². Hippolyte, peint par Titien, est dans le costume hongrois de velours rouge, qu'il avait l'habitude de porter comme Légat auprès de l'armée contre les Turcs, et ses traits fins et nobles ont une expression sérieuse et mélancolique ; Alexandre, de la main de Georges Vasari, est en armure complète ; son regard dur, ses cheveux crépus et ses grosses lèvres trahissent son origine. Hippolyte était ambitieux, aimant la pompe, généreux, magnanime, passionné et inquiet. Il ne pouvait se faire à l'idée d'être voué à l'état ecclésiastique. Clément VII le savait et le surveillait de près, sans jamais pouvoir donner un autre cours à ses inclinations. Sa conduite n'était point celle d'un Prince de l'Église. Lorsque après la mort du Pape, Pierre Strozzi, le futur maréchal de France, et Jacques Nardi, l'historien, vinrent à Rome au sujet des affaires florentines, il se présenta à eux avec un chapeau de peluche de soie rouge, un habillement militaire, un manteau flottant aux épaules, et une épée au côté ; les visiteurs ne le reconnurent qu'après qu'il leur eut dit : **Je suis le Cardinal**. Il était en grande intimité et en grande amitié avec sa cousine Catherine. **On se dit à l'oreille**, raconte l'Ambassadeur vénitien, **que le Cardinal a l'intention de laisser là son chapeau et d'épouser Catherine, pour laquelle il a l'inclination la plus vive et dont il est tendrement aimé. Elle n'a de confiance en personne qu'en lui, et elle ne s'adresse qu'à lui soit pour les choses qu'elle désire ou pour ses affaires personnelles**³.

Hippolyte vit cependant Catherine épouser le prince français, et il mourut bientôt après, à Istri, sur le chemin de Rome à Naples. Étranges vicissitudes du sort ! Il était alors en visite chez la belle-mère de celle qui lui avait jadis été destinée, la belle Giulia Gonzaga Colonna, dont la résidence de Fondi était voisine. On prétendit qu'il fut empoisonné par son cousin le Duc de Florence, ce même Alexandre qu'il aimait si peu.

¹ A. Coppi, *Memorie colonnesi* (Roma, 1855), p. 299, 301. Isabella y est donnée par erreur comme la fille de Julie Gonzague. Sa mère fut Beatrix Appiani di Piombino, première femme de Vespasiano Colonna. (Voyez Litta, *Famiglia Colonna*, Tableau IV.)

² Le portrait d'Hippolyte est au palais Pitti, celui d'Alexandre est dans la galerie des Offices, à Florence.

³ Nardi, II, 273. Antonio Soriano, *Relazione*, 282.

CHAPITRE XIV. — FRANÇOIS SFORZA ET HENRI D'ORLÉANS, AUTRES PRÉTENDANTS.

Catherine était encore une jeune enfant, que déjà la mort lui avait enlevé plus d'un de *ses prétendants*. Deux seulement survivaient lorsqu'il s'agit sérieusement de la marier : François Sforza, le jeune et pauvre Duc de Milan, et Henri de Valois, fils de France, Duc d'Orléans. Les partis, du reste, étaient inégaux, quoique le Prince français ne fût point encore si près du trône où devait le placer la mort prématurée du Dauphin, en 1536.

Ce ne fut point par un sentiment de préférence particulière que Charles-Quint chercha à donner Catherine de Médicis pour compagne au Duc de Milan : ce n'était que dans l'unique but et désir de contrecarrer les plans français. François Sforza n'avait pas eu de plus terrible adversaire que l'Empereur. Il était le fils de Ludovic le Maure, de celui qui, plus que tout autre, avait péché contre sa patrie, et il avait succédé à son frère, exclu pour cause de son incapacité trop démontrée. Faible et malheureux, il fut entraîné, comme la plupart des Princes italiens, dans les agitations de cette funeste politique que Clément VII croyait diriger, et dont il était la victime. Ballotté entre les deux pales du monde politique d'alors, entre l'Empire et la France, le Duc avait déjà cherché, en 1525, à s'entendre avec l'Empereur. Charles-Quint exigea alors six cent mille ducats pour l'investiture, la renonciation au Duché de Bari et le monopole du sel dans la Lombardie¹. L'entente ne fut que d'un instant. L'armée impériale occupait les villes milanaises et retenait le Duc comme prisonnier dans la forteresse de la capitale. Sous le commandement du Connétable de Bourbon, elle dévasta pays et villes avant de se diriger sur Rome. En désespoir de cause, Sforza, ainsi que le Pape, s'était rapproché de la France, et par suite de cette alliance, il fut mis au ban de l'Empire. L'Espagnol Antoine de Leyva, qui commandait à Milan, n'était certes pas homme à ne pas exécuter les ordres de son souverain. Mais toute cette affaire traînait en longueur. En octobre 1529, le Roi Henri VIII, étant à Windsor, fit cette question à l'ambassadeur impérial Eustache Chapuy : *Dites-moi, Ambassadeur, que compte-t-on faire de ce pauvre Duc, et quel dommage peut-il vous causer ?* Puis il continua : *Peut-être pense-t-on à porter cette cause devant un tribunal que le faible Duc, bien probablement, ne tiendra pas pour composé de juges tout à fait impartiaux ? Quelle honte pour l'Empereur d'accabler ainsi des Princes chrétiens, tandis que, au sein même de son Empire, les Turcs dévastent la Hongrie !*²

La réconciliation se fit enfin lors du couronnement de l'Empereur, à Bologne, le 23 décembre de la même année. L'Empereur renouvela l'investiture, et le Duc promit de payer neuf cent mille ducats. Malgré cette somme énorme, les pauvres Lombards poussèrent des cris d'allégresse. Ils avaient encore un reste de dévouement pour le Duc, malgré ses défauts. N'était-il pas le dernier de cette race, sous le premier Prince de laquelle Milan avait connu des jours meilleurs, et d'ailleurs n'avaient-ils pas souffert ensemble ? Et maintenant les Milanais vivaient avec l'espoir d'être délivrés du persécuteur espagnol. *Le pauvre peuple,*

¹ Lettre de Charles-Quint au Grand-Duc Ferdinand, Tolède 31 juillet 1525. Bradford, *Correspondence of the Emper Charles V*, Londres, 1850, p. 1.

² Bradford, *Correspondence of the Emper Charles V*, Londres, 1850, 278, 279.

dit un chroniqueur de ce temps¹, simple boutiquier, témoin de la fin de Sforza, le pauvre peuple espère, par la grâce de Dieu, que le Seigneur le délivrera cette année des nombreuses épreuves que nous avons supportées jusqu'à présent. Les nombreuses épreuves ! ce n'étaient pas seulement les Italiens qui en écrivaient ou en parlaient. Écoutons Nicolas Carew et Richard Sampson, envoyés au Congrès de Bologne : Sire, écrivent-ils à Henri VIII, nous croyons que jamais, dans la chrétienté, on n'a vu misère pareille à celle de ces pays-là. Les villes sont détruites et désertes ; en certains endroits, on ne trouve d'aucune espèce de viande. Entre Verceil et Pavie, le pays le plus fertile du monde, tout est désolé sur un espace de quinze milles. Plus de vin ni de froment. Personne ne travaillait dans les champs ; nous n'avons vu aucun être humain, si ce n'est dans une vigne, où trois pauvres femmes ré-cuitaient quelques restes de raisin. On n'a ni semé ni récolté. La vigne est devenue sauvage ; les raisins pourrissent sans que personne s'en inquiète. Dans cette contrée se trouve Vigevano, autrefois un village aisé avec un château. Maintenant tout est ruine et désolation. L'aspect de Pavie éveille la pitié. Dans les rues, les enfants pleurent, demandent du pain et meurent de faim. La population de ce pays et d'autres contrées de l'Italie a été exterminée par la guerre, la famine et la peste. Nombre d'années peuvent s'écouler avant que l'Italie prospère de nouveau, tant le manque d'hommes est grand².

Tel était le pays qui devait rassembler neuf cent mille ducats pour l'investiture de son Duc ; et encore, ce Duc, en quel état se trouvait-il ? Lorsque François Sforza parut à Bologne devant Charles-Quint et qu'il lui rendit la lettre de sauvegarde qu'il avait reçue, eu lui disant qu'il n'avait plus besoin d'autre protection que la justice de l'Empereur et son innocence, il était dans un état si pitoyable, que tous ceux qui le virent furent émus de compassion³. Le Duc de Milan avait alors trente-sept ans⁴.

Sire, — écrivit François Sforza à François Ier, le premier jour de l'an 1530, de Bologne, — comme il est de mon devoir d'instruire Votre Majesté Très-Chrétienne, mon maître et seigneur, de tout ce qui m'advient d'heureux ou de triste, je n'ai point voulu vous taire qu'il a plu à l'Empereur, mon souverain, après la connaissance de mon innocence, de me reprendre en grâce, ce qui, je n'en doute pas, causera une véritable satisfaction à Votre Majesté. Tels étaient alors les rapports qui existaient entre un Duc de Milan et un grand souverain tel que le Roi de France⁵.

¹ Giovanni Marco Burigozzo, dans les *Cronache milanesi*, éditées par Cantù ; *Archivio stor. ital.*, III (Florence, 1842, P. 501).

² *State Papers*. Part. V, vol. VII. n° 266. Comparez la description des misères de la Lombardie, au temps du dernier Sforza, avec celle que Gottifredo de Viterbo fait de cette même province et en de semblables circonstances, au temps de Frédéric Barberousse :

*Turgida messis erat, quam curia perdere querit,
Arma premunt seyetes, que non potuere tueri,
Terra iacet sterilis, fructus ubique perit.
Surgit ab obsessis, postquam perit undique messis,
Civibus oppressis, ad proxima castra recessit,
Qua requiem querat, frigus et imber erat.*

Godefridi Viterb., *Carmen de gestis Friderici I, imp.*, edit. Ficker, V, 472-477. Inspruck, 1833, p. 37.

³ Pietro Verri, *Storia di Milano*, cap. xxvi.

⁴ François Sforza, fils de Louis le More et de Béatrix d'Este, était né à Vigevano, en 1492.

⁵ Lettre publiée par Molini dans ses *Documenti di storia italiana*, t. II, p. 267.

Il en était bien autrement de Henri d'Orléans. Né le 31 mars 1518, il était donc alors à peine jeune homme. L'Ambassadeur vénitien Giovanni Soranzo et Brantôme¹ nous ont donné le portrait de l'homme mûr ; d'autres nous l'ont dépeint dans les années de la jeunesse, mais toujours cependant après le temps de son mariage. Monseigneur d'Orléans, écrivait Marino Giustiniani en l'an 1535², est âgé de seize à dix-sept ans, et il est d'un tempérament mélancolique comme le Dauphin (François) ; mais il passe pour avoir plus de raison que ce dernier. Marino Cavalli, du temps de la paix de Crespy, s'exprime ainsi sur Henri : Le Dauphin, par ses qualités excellentes, donne aux Français l'espoir de trouver en lui le roi le plus vaillant qu'ils aient eu depuis des siècles. Ce Prince a vingt-sept ans, il est d'une constitution très-robuste et maître dans tous les exercices militaires. Son tempérament incline à la mélancolie. Il n'est pas éloquent, mais ses réponses sont claires et précises, et il tient ferme à ses idées, ferme à ses décisions. Ses qualités spirituelles ne sont point brillantes, et il est plutôt lent que prompt dans ses conceptions, mais de telles natures offrent souvent des avantages : elles mûrissent lentement comme les fruits d'automne, qui sont toujours meilleurs et plus durables que ceux du printemps et de l'été³.

Grand et majestueux, préservé d'embonpoint par son activité continuelle, les cheveux noirs, il estoit beau Prince, comme dit Brantôme, encore qu'il fust un peu mouricaud ; mais ce taint brun en effaçoit bien d'autres plus blancs : il estoit fort agreable, bien adroict, fort dispost⁴, expérimenté dans tous les exercices du corps, excellent cavalier dès sa jeunesse, habile à l'escrime, à la chasse, au jeu des cerceaux, à la danse, à la balle ; patinant et sautant parfaitement, toujours actif, soit en affaires, soit autrement ; à la guerre toujours en avant, pendant les sièges toujours dans les tranchées, si bien que pendant la guerre allemande le Connétable ale Montmorency s'écria un jour : Sire, Sire, si vous voulez faire ceste vie, il ne faut plus que nous facions d'estat de roy non plus que d'un oyseau sur la branche, et qu'ayons une forge neufve pour en forger tous les jours de nouveaux, si tous les autres veulent faire tout de mesme que vous. Il n'était point, comme son père, connaisseur et amateur passionné de littérature et d'arts, niais cependant protecteur de ceux qui les exerçaient, et en particulier de Ronsard, le poète favori de son temps, qu'il nommait sa nourriture, et qu'un envoyé vénitien estimait au-dessus de Pétrarque⁵. Tel était Henri de Valois, qui

¹ Giovanni Soranzo, ambassadeur, à Henri II, 1558. *Relazioni venete*, serie I, tomo II, 424. Brantôme, *Hommes illustres et grands Capitaines français*.

² Marino Giustiniani, ambassadeur, à François Ier, 1535. *Relazioni*, etc. Marino Cavalli, 1546, *ibid*.

³ Voyez Eug. Albèri, *Relazioni degli Ambasciatori Veneti*, Florence ; N. Tommaseo, *Rapports des Ambassadeurs vénitiens au retour de leurs missions*, Paris, 1846, et Armand Baschet, *De la Diplomatie vénitienne, les Princes de l'Europe au seizième siècle*, p. 430, 431 et suiv. 3e partie, chap. VI.

⁴ *Vies des grands Capitaines estrangers et françois*, 2e livre, LXXIII.

⁵ Si faut-il que je die ce mot de M. de Ronsard — c'est Brantôme qui parle avec son apparente et piquante ingénuité, — que moy estant un jour à Venise chez un des principaux imprimeurs, ainsy que je lui demandois un Petrarque en grosse lettre, grand volume, et commenté, il y eut un grand magnifique près de moy, s'amusant à lire quelque livre, qui, m'oyant, me dit, moictié en italien, moictié en assez bon françois, car il avoit esté autrefois ambassadeur en France, qui me dit : *Mon gentilhomme, je m'estonne comment vous estes curieux de chercher un Petrarque parmy nous, puisque vous en avez un en vostre France plus excellent deux fois que le nostre, qu'est M. de Ronsard*. Et là se mit à l'exalter pardessus tous les poètes qu'il avoit jamais leus, et m'entretint tout un long temps, non-seulement de ce subject, niais de plusieurs autres

dans un de ces exercices chevaleresques, dont il faisait sa passion, devait trouver une mort prématurée, fatale à sa famille, à son peuple et à son pays.

beaux, avecques certaine douce courtoisie et affabilité de leur nature. Voilà le bel honneur que déféra ce bon vieillard magnifique à M. de Housard, comme il avoit raison. (Brantôme, *le Grand Henry II.*)

CHAPITRE XV. — NÉGOCIATIONS AVEC CLÉMENT VII.

C'était en 1531. Les négociations au sujet du mariage de Catherine étaient menées avec la plus grande activité. A la fin de l'hiver, on envoya à Rome Gabriel de Gramont, évêque de Tarbes, auquel Clément VII avait donné le chapeau rouge l'été précédent. Les propositions qu'il apportait étaient que le Pape devait accorder sa nièce au Duc d'Orléans ; l'Empereur promettrait, au cas que Sforza mourût sans enfants, de donner Milan comme fief, et de sceller ainsi la réconciliation avec la maison royale de France. Pendant de longues années, François Per se flatta de l'espoir d'obtenir le beau duché pour son second fils ou pour le troisième, de qui l'on concevait tant d'espérances, Charles, Comte d'Angoulême, et il chercha à s'entendre avec l'Empereur.

Le Pape feignit d'avoir conçu d'autres plans : il fit comme s'il désirait donner Catherine à Sforza, à condition que l'Empereur assurât à ce der. nier la possession de ses États. Ce serait, comme le donnait à entendre le Cardinal Garcia de Loaysa, confesseur de Charles-Quint et son envoyé à Rome, le plus sûr moyen d'anéantir tout projet des Français sur l'Italie. Le Pape protesta qu'il serait dévoué jusqu'à sa mort aux intérêts de l'Empereur ; que les Français n'étaient que des imposteurs qui n'avaient que leur propre intérêt en vue¹. L'Empereur désirait un concile pour tenter de ramener l'union de l'Allemagne ; le Roi de France ne le souhaitait point, parce que, l'Allemagne une fois unie, il craignait un trop grand accroissement de la puissance de son adversaire ; le Pape le désirait encore moins, car il avait devant les yeux les conciles du quinzième siècle. L'Empereur et le Roi cherchèrent à influencer Sa Sainteté, le premier par Loaysa en faveur d'un concile, le second par Gramont contre tout projet d'assemblée ecclésiastique. Les deux partis cherchaient à gagner Clément par des propositions avantageuses de mariage. Il paraît cependant que Charles-Quint, en juillet 1531, ne doutait déjà plus de la préférence du Pape pour la France. Le Cardinal de Gramont, écrit-il le 29 juillet de Bruxelles au Roi Ferdinand², qui est de retour de Rome, a répandu sur son chemin et principalement en France la nouvelle de la conclusion du mariage entre la parente du Pape et le Duc d'Orléans, quoique le Saint-Père l'ait nié absolument dans la Conversation qu'il a eue avec mes Ambassadeurs à Rome. Je crois à ce que l'Évêque de Tarbes m'a rapporté et de même à ce que le Roi de France a dit à la Reine notre sœur. Quoi qu'il en soit, peu m'importe, pourvu que cela ne trouble point les affaires de notre sainte Église et la paix de l'Italie. Les choses ne peuvent rester plus longtemps secrètes, et l'on verra bientôt à quoi il faut s'en tenir. L'Envoyé vénitien Soriano³ dit également, en parlant de la recherche de l'Empereur en faveur de Sforza : Le Pape n'est point disposé à accéder au désir du Duc de Milan, soit à cause de la trop grande différence d'âge, soit parce que le Duc est maladif, pauvre et peu puissant, soit enfin (et c'est là la vraie raison) que Sa Sainteté ait d'autres projets.

¹ G. Heine, *Lettres à l'Empereur Charles-Quint, 1530-1532*, Berlin, 1848, pages 118, 136, 138 (Garcia de Loaysa, de l'ordre des Prédicateurs, Évêque d'Osma, etc.).

² C. Lanz, *Correspondance de l'Empereur Charles-Quint*, Leipzig, 1844, I, 507.

³ Antonio Soriano, *Relazione della corte di Roma 1531*. Raccolta Albèri, t. VII, p. 283, 284, 285, et notre livre *Diplomatie vénitienne*, p. 460 à 469, chap. VII, 3e partie. (Note du traducteur.)

Le Pape prétendait encore n'avoir rien décidé : c'était vrai. Clément VII ne hâtait rien, surtout lorsqu'il s'agissait d'une affaire de pareille importance. Il voulait voir d'abord quelle tournure prendraient ses rapports avec l'Empereur, et il attendait, de plus, les conditions définitives de la France, que le Duc d'Albany devait transmettre d'un jour à l'autre. Qui savait d'ailleurs si le Roi prenait la chose au sérieux ? La première proposition avait été de fiancer Catherine à Henri, puis de l'envoyer comme fiancée en France. Clément n'en voulut pas entendre parler, et l'Ambassadeur impérial le fortifia dans son refus. Catherine aurait été entre les mains du Roi François un moyen dont il se fût trop aisément servi pour l'accomplissement de ses projets sur Milan¹. Mainte fiancée avait été renvoyée ; la tante de l'Empereur elle-même, Marguerite d'Autriche, n'avait-elle pas eu ce sort, au temps de Louis XII ? Pour avoir un contre-poids, Clément ne laissa point tomber les négociations avec l'Ambassadeur impérial en faveur de Sforza. Dans ses entretiens avec Loaysa, il feignait de ne tenir les promesses françaises que comme faites en l'air, comme choses légères et menues. Le Cardinal, qui n'était point à la hauteur d'un politique de cette trempe, le pressait de se décider en faveur de Milan. **La France, disait-il, ne pense pas sérieusement à cette alliance, et elle ne cherche qu'à troubler la paix de l'Italie.** Le Pape repartit qu'il attendait la réponse que le Duc d'Albany devait rapporter, mais que, d'après les conditions qu'il avait mandées à Paris, il était d'opinion que le Roi et son Conseil renonceraient à la chose, et qu'alors il s'occuperait aussitôt des offres impériales².

Jean Stuart, Duc d'Albany, reparut à Rome en novembre. Son entretien avec le Pape dura trois heures. Le Roi François était singulièrement excité à se ménager la faveur du Pontife en présence des projets de l'Empereur ; il se disait que Milan serait complètement perdu pour lui si, par l'alliance avec Sforza, les intérêts du Pape s'unissaient à ceux de Charles-Quint. Il proposa donc à Clément VII une entrevue à Nice, afin d'y négocier le mariage de sa nièce. Il ne ferait pas de difficulté quant à la renonciation à l'héritage, pourvu que le Pape accordât à Catherine une dot suffisante. Le Pape accepta la proposition du Roi, mais en même temps il chargea les Ambassadeurs impériaux d'écrire à leur Souverain qu'il donnerait Catherine à Sforza si l'Empereur s'engageait fermement à lui conserver ses États. Il pria l'Empereur d'écrire au Duc de ne pas conclure un autre mariage et de se reposer sur lui, mais qu'il ne pouvait accepter cette alliance que si la défense du Duché de Milan ne devait pas être à sa charge ; car, l'eût-il même voulu, il n'en avait pas la puissance. L'Empereur devrait lui promettre des secours et le protéger contre la France.

Au moment où il était déjà résolu à signer l'alliance avec la France, Clément VII, levant les mains au ciel, s'écriait encore avec feu : **Dieu fasse que l'Empereur gouverne le monde entier ! Je jure par Dieu et devant Dieu que s'il était nécessaire, pour assurer sa souveraineté universelle, de renoncer à la dignité papale, j'y renoncerais**³.

L'entrevue du Pape et de François Ier n'eut pas plus lieu que celle projetée entre le Roi et l'Empereur ; elle fut, en apparence, empêchée par la maladie, et en septembre 1531, par la mort de la mère du Roi, Louise de Savoie⁴. Les

¹ *Relazione* citée plus haut. Antonio Soriano, ambassadeur.

² Heine, *Lettres* de Garcia de Loaysa, 190.

³ Heine, *Lettres* de Garcia de Loaysa, évêque d'Osma, 30 novembre 1531, p. 192.

⁴ Charles-Quint au Roi Ferdinand, 26-28 septembre 1531. *Correspondance* publiée par Lanz, I, 540.

négociations au sujet du mariage n'en furent pas moins continuées. Les lettres des ambassadeurs en sont toutes pleines. Quoique l'Empereur cherchât encore à anéantir les projets de son rival, on a peine à croire que la perspicacité de Charles-Quint pût se faire illusion sur les vraies intentions de Clément VII. L'Empereur tenait encore à ses projets pour François Sforza, et celui-ci ne renonçait pas à ses espérances ; il exprima à plusieurs reprises sa reconnaissance envers l'Empereur, le priant de se hâter, aussi bien à cause de son honneur et de sa sûreté, que pour montrer au monde que la bienveillance de Sa Majesté n'était point illusoire¹ Peut-être ce dernier ne promenait-il le pauvre Duc à travers tant de lenteurs et de promesses que pour être plus sûr de la possession de Milan, car, nous le répétons, il semble impossible que Charles-Quint ait pu se méprendre sur les vraies intentions du perfide Clément.

En décembre 1532, ainsi que trois années auparavant, le Pape et l'Empereur eurent une nouvelle entrevue à Bologne. La nécessité d'un concile général, pour arrêter les réformes religieuses qui gagnaient de plus en plus en Allemagne, la conclusion d'une alliance contre les Turcs, où Venise devait mais ne voulait pas entrer, la fixation des rapports politiques de l'Italie supérieure, l'affermissement de la puissance des Médicis à Florence, toutes ces affaires importantes, auxquelles Charles-Quint consacra une partie de ses soins pendant tout son règne, furent traitées à Bologne, en ce second congrès. Clément VII avait besoin de l'Empereur pour fortifier sa position à Florence, où peu de temps auparavant Alexandre venait d'être nommé chef d'un gouverne.. ment dont la forme était républicaine mais qui au fond était despotique. Cependant il sut se soustraire aux propositions de Charles, il sut les éviter dans les points et articles qui concernaient François Sforza, qui, du reste, venait d'arriver à Bologne, en même temps que le Duc d'Albany, pour veiller avec plus de soin à ses intérêts personnels.

Le Pape manœuvrait ainsi avec une adresse remarquable.

Avec Jean Stuart étaient venus les Ambassadeurs français, le Cardinal de Gramont et François de Tournon, Cardinal archevêque de Bourges. D'un commun accord ils firent au Pontife la demande de la jeune Médicis pour le mariage de France. Nous laissons à François Guicciardini, qui connaissait exactement les affaires de Clément VII, le soin de raconter ce qui s'ensuivit : *Après que les négociations au sujet du mariage eurent été reprises, dit l'auteur des Istorie d'Italia, le Pape répondit à l'Empereur, sur le fait de la demande de sa nièce pour le Duc de Milan, que les propositions du Roi de France étaient bien antérieures aux siennes, et que lui, Pape, les avait écoutées avec l'approbation de l'Empereur, qui ne s'était pas montré défavorable. Ce serait donc faire une trop grave injure au Roi, que d'accorder Catherine à un de ses adversaires, au moment même d'ouvrir des négociations. Il ne croyait pas, d'ailleurs, que le Roi prît toute l'affaire au sérieux, à cause de l'inégalité de rang et d'état, et il estimait que la seule intention de Sa Majesté était de gagner du temps. Il ne pouvait donc, aussi longtemps que le Roi n'avait pas rompu les négociations, le blesser d'une manière aussi sensible. L'Empereur ne pouvant lui-même se persuader que le Roi de France voulût pour un de ses fils une épouse d'un rang si inférieur, fit en sorte de connaître jusqu'où pouvait aller la déloyauté du Roi, et il encouragea le Pape à engager les deux Cardinaux à se munir de pleins pouvoirs pour la conclusion du contrat de mariage. Les Cardinaux n'eurent rien de plus*

¹ Ferdinand à l'Empereur, Inspruck, 25 décembre 1531, *Corresp.*, Lanz, p. 647.

pressé, et en quelques jours les pleins pouvoirs les plus absolus leur furent accordés. Ce fut ainsi que, tout d'un coup, le Duc de Milan vit tout espoir anéanti, et que l'alliance avec la France devint plus étroite¹.

Lorsque, le 10 mars 1533, Clément VII quitta Bologne, il avait conclu deux mariages ; celui du Duc de Florence avec Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint, et celui de sa cousine avec Henri de Valois. Le Pape et le Roi se donnèrent rendez-vous à Nice². L'Empereur ne cacha pas son dépit, et soupçonnant toujours davantage que le Pape, malgré les anciens et les nouveaux traités, voulait se venger des avanies de 1527, du sac de Rome et de sa captivité, il prit la route d'Espagne avec l'intention secrète de s'opposer, malgré sa promesse, au mariage de Marguerite ; ce qu'il ne fit pourtant point. François Sforza, pendant ce temps, chercha à se consoler de ses infortunes par les apprêts d'un autre mariage conclu cette fois avec la nièce de l'Empereur Charles, Christine de Danemark³.

¹ *Istorie d'Italia*, Guicciardini, XX, 2.

² G. Benet au Roi Henri VIII, Bologne, 11 mars 1533. *State papers*, VII, n° 354.

³ Hawkins au Roi Henri VIII, Barcelone, 11 juin 1533. *State papers*, n° 362.

CHAPITRE XVI. — LE PAPE CLÉMENT VII.

On s'étonne, en lisant l'histoire de ces longues négociations, que les deux plus puissants souverains du monde attachassent une importance telle à la main de Catherine de Médicis.

A vrai dire, il ne s'agissait point de Catherine ou de son héritage, si incertain : il s'agissait du Pape. Nous avons assez souvent parlé des idées de Clément VII, de ses plans et de sa conduite, pour donner un aperçu de son caractère. Jules de Médicis était un politique de l'école dite de *Machiavel*, école fameuse et que, depuis, on a ainsi désignée parce que le Secrétaire florentin est celui qui eu a résumé, développé, dévoilé les principes et les pratiques avec une vigueur et une manière admirables. Mais, ne pourrait-on pas aussi bien la nommer l'école de Ferdinand le Catholique ou de Louis XII, lesquels ont mis ces préceptes bien autrement en pratique que l'écrivain qui les a réunis et publiés. Clément VII hésitait toujours entre deux partis. A peine fut-il devenu pape, qu'il soutint en secret alliés contre alliés, et déclara ouvertement que, comme Pasteur du monde chrétien, il ne pouvait favoriser ni les uns ni les autres, mais les exhorter tous ensemble à la paix. Tout d'abord il fut l'instigateur d'une ligue entre l'Empire, l'Angleterre, Milan et Florence, contre la France ; pactisa ensuite secrètement avec le Roi par le moyen du Dataire qu'il avait envoyé au camp ; puis, après la bataille de Pavie¹, effrayé de la fortune moule de Charles-Quint, et demeurant tout incertain sur ce qu'il devait faire, il prit cependant le parti de l'Empereur, pour le quitter ensuite au profit du Roi de France, et retourner à lui après le pillage de Rome et l'expédition manquée des Français contre Naples. N'en est-il pas venu de nouveau aux traités avec le conquérant de l'Italie, pour pouvoir plus librement faire connaître aux Florentins le poids de ses ressentiments ? Et même après qu'il eut couronné Charles-Quint, et que celui-ci lui eut rouvert les portes de Florence, ne l'avons-nous pas vu demeurer fidèle à cette politique d'un homme dont le caractère tient à la fois de la faiblesse la plus accusée et de l'ambition la plus grande ? Jamais plus d'oscillations et d'hésitations ne se sont rencontrées dans un esprit soi-disant politique ! Nid ne sut jamais déguiser plus mal le motif de ses résolutions sous le manteau de l'intérêt d'État. Lorsqu'il vit l'Empereur songer sérieusement à un concile, il en prit une peur véritable, et se retourna promptement du côté de la France, lui demandant son appui dans ces négociations embarrassantes. Mais, grâce au bouleversement et à l'agitation générale des passions, et dans un temps où toutes choses ne se gouvernaient point selon les coutumes ordinaires, il ne se fourvoya pas autant qu'on aurait pu le prévoir. Le Pape resta en rapport supportable avec l'Empereur, et il maria sa cousine Catherine au prince français.

Nous pourrions rappeler une quantité de traits caractéristiques pour représenter au vif les temps d'alors. Lorsque le voyage à Nice fut résolu, Philippe Strozzi écrivait de Rome à François Vettori : *Sur le fait du voyage, le Saint-Père est de votre opinion. Confiant qu'il est en la conservation de l'amitié de chacun des deux Princes, il persiste dans son intention de s'aboucher avec le Roi de France. Car s'il pensait, en gagnant l'amitié de la France par ce voyage, perdre celle de l'Empereur, il ne ferait certes pas un pas, sachant bien qu'entre l'amitié de l'un et*

¹ Jacopo Pitti, *Storia Fiorentina, Archivio storico*, t. I.

l'inimitié de l'autre il y a cette différence que vous relevez avec tant de justesse dans votre dépêche¹.

Les contemporains du Pape, et parmi eux ceux qui l'approchaient le plus, ses familiers les plus assidus, sont assez d'accord dans leurs jugements sur le fond du caractère de Clément VII² : « Sa nature, autant qu'on peut la sonder, dit le Vénitien Gasparo Contarini, est passablement froide ; de là sa lenteur à prendre des résolutions et sa grande timidité. » Il a un cœur très-froid, ce qui explique sa timidité, pour ne pas dire sa poltronnerie, écrit Antonio Soriano, qui cependant n'avait pas une idée défavorable du Pape. Le Pape Clément, telles sont les paroles de Benedetto Varchi, avait un esprit craintif et un cœur froid et desséché. Jules de Médicis, dit Jean-Baptiste Busini, était, avant tout, faux et faible. Et voici le jugement du Florentin Francesco Vettori, qui parle le plus favorablement de Clément, en racontant les événements qui précédèrent le pillage de Rome : Le Pape perdit de suite courage, et lâcha le gouvernail. Il vit que sa renommée et son crédit étaient perdus, tandis que ses finances étaient épuisées. Contre sa propre opinion, il écrasa la ville d'impôts, pensant que s'il parvenait à se sauver du danger, il ne lui manquerait pas de moyens pour réparer le dommage ; s'il était perdu, que lui importait d'entraîner Rome avec soi dans l'abîme ! François Guicciardini, qui vécut, ainsi que Vettori dans l'intimité de ce Pontife, et qui avait dit autrefois de lui qu'il était adroit dans l'art de feindre et de négocier, lorsque la peur ne s'emparait pas de lui, Guicciardini termine ainsi son grand œuvre historique : Clément s'éleva au pontificat avec un bonheur merveilleux ; lorsqu'il y fut parvenu, il eut à connaître l'instabilité et la mobilité de la fortune. Mettant la bonne et la mauvaise dans de justes balances, la mauvaise pour lui l'emporta sur la bonne. Car quel bonheur peut compenser l'avanie de son emprisonnement, le pillage de Rome et ses horreurs, la pensée enfin d'avoir été la cause de la ruine de sa patrie ? Il mourut, objet de la haine de sa Cour, en butte aux soupçons des princes, avec une réputation plutôt détestée qu'heureuse ; car il passait pour être avare, faux et peu enclin à la charité. Il fit trente et un cardinaux, et à l'exception du Cardinal de Médicis, il n'en nomma aucun de sa propre volonté, ayant toujours été forcé soit d'une façon soit d'une autre. Et, malgré tout cela, Clément était, dans toutes ses actions, plein d'un sérieux circonspect, il avait une grande puissance sur soi-même, et on l'eût pu dire d'une grande capacité, si son jugement n'eût pas été aussi susceptible d'être affaibli par la peur.

De tous les diplomates italiens de ce temps, Guicciardini est celui qui eut le plus d'occasions d'exercer son jugement politique dans des charges importantes, pendant que, comme écrivain, il nous laissait un monument immortel de l'élévation de son esprit, autant qu'il est possible d'en faire preuve sans avoir une profonde et véritable noblesse morale. Avec quel sentiment de justesse il observe, après la mort de Léon X, tout en appréciant la rare fortune de ce dernier, qu'il avait fort trompé les espérances qu'on s'était faites à son élévation au Saint-Siège ! Ne s'était-il pas montré beaucoup plus rusé mais beaucoup moins bon de cœur que le monde ne l'avait pensé ? On pourrait hasarder de dire tout le contraire pour Clément VII, son cousin et son successeur, si ce dernier eût gagné, quant au cœur, ce que, dans l'opinion publique, il perdit en raison et en prudence.

¹ Lettre du 4 juin 1533. Niccolini, p. 189.

² Voyez *Giornale degli Archivi Toscani*, 1858, p. 102. *Aleuni documenti che servono ad illustrare il Pontificato e la vita privata di Clemente VII*, publiés par P. Berti.

Ce n'étaient pas seulement les Florentins qui lui faisaient les reproches les plus durs, d'ailleurs très-mérités. Un prélat français, que nous avons déjà nommé, Gabriel de Gramont, envoyé par le Roi auprès du Pape, au printemps de 1530, parlant, non plus comme ambassadeur, mais en qualité de chrétien, d'ecclésiastique et d'évêque, dut l'avertir de la ruine qu'il attirait sur sa patrie, sur le monde et sur l'Église. Un prélat français dut représenter à un pape italien que, dans son entreprise contre sa patrie, il ne gagnerait ni avantage ni honneur ; qu'on n'obéirait plus au représentant du Christ, et qu'on n'honorerait plus le prince ; qu'il donnait champ libre aux adversaires de l'Église, et qu'il ruinait le Sacré-Collège pour plus d'un siècle ! A quoi Clément VII ne sut répondre autre chose que ces paroles désespérées : **Je voudrais qu'il n'y eût jamais eu de Florence !** Et c'est à de tels signes que les diplomates et les historiens contemporains ont justement reconnu le cœur misérable et froid de Jules de Médicis¹.

Tel était Clément VII. Quand on pense à l'influence que le Pape exerça sur les affaires politiques de l'Italie d'alors, sans parler de son rôle dans la politique générale, on comprend les efforts de Charles-Quint et de François Ier pour s'en faire un allié sur lequel ils pussent compter : ce qui ne réussit, du reste, ni à l'un ni à l'autre. On comprend que tous deux recherchassent l'alliance avec Clément, qui n'avait alors que cinquante ans, et auquel, malgré de violentes maladies, Antonio Soriano prédisait une longue vie. Cet ambassadeur, comme tant d'autres, se trompait. Clément VII eut le même sort que la plupart de ceux de la maison de Médicis : leur nature, dans le plus bel tige, souvent déjà dans leur jeunesse, était épuisée, ainsi qu'il arriva aux deux fils de Côme l'Ancien, à Laurent le Magnifique et à ses fils, le Pape Léon et le Duc de Nemours, à Laurent d'Urbin, ainsi qu'à Côme Ier, à François, à Côme II et à la plupart des princes de la ligne granducale. Le pape Clément mourut à cinquante-six ans, et avec lui se dissipèrent toutes les spéculations politiques de François Ier, et toutes les espérances qu'il avait si aisément formées et si laborieusement assises sur le sol italien.

¹ G. Contarini, ambassade à Clément VII, 1530. *Relaz. venete*, II, 3, 265. Soriano, *id.*, 278. Benedetto Varchi, *Istoria fiorentina*, XIV (III, 50). Busini, 18. Vettori, *Sacco di Roma*, 237, 238. Guicciardini, XX, 2. Gabriel de Gramont, Évêque de Tarbes : Lettre à François Ier, Rome, avril 1530, d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale, publié par Molini et Capponi dans l'*Archivio storico italiano*, Appendice, I (Florence, 1844), 473 : **Il me dist qu'il estoit contant que Florence n'eust jamais esté.**

CHAPITRE XVII. — CATHERINE DE MÉDICIS À FLORENCE. - CONDITIONS FINANCIÈRES DE SON MARIAGE.

Catherine, au temps de toutes ces négociations, se retrouvait à Florence, sous la garde d'une parente sensée et prévenante, Marie Salviati de Médicis. La mère de Marie était Lucrece ; sœur de Léon X, mariée par son père, Laurent le Magnifique, à Jacques Salviati ; à l'époque où ce grand homme avait tenu à mettre fin à l'ancienne haine des deux familles, qu'avait tant envenimée et passionnée la participation de François Salviati, archevêque de Pise, à la conjuration des Pazzi. Jacques Salviati vivait à Rome, et fut l'un des principaux conseillers de Clément VII, comme il l'avait été de Léon X. Tandis qu'il s'enrichissait lui-même, il fortifiait le Pape dans son économie, qui touchait presque à l'avarice, aussi s'attirait-il l'inimitié de ses neveux, sans en excepter Catherine¹. Son fils Jean avait déjà été fait Cardinal par Léon X : sa fille Marie avait épousé, en 1516, le seul des Médicis qui se soit fait un grand nom militaire, Giovanni, le fameux Jean des Bandes Noires, arrière-neveu de Côme l'aîné, qui avait hérité bien plus de la résolution de sa mère, Catherine Riario Sforza, que de l'habileté politique des Médicis.

Jean de Médicis, âgé de vingt-six ans, perdit la vie en décembre 1526, des suites des blessures qu'il avait reçues, à Mantoue, dans un combat contre les lansquenets de Georges de Frundsberg : grand malheur que cette mort, pour Rome et pour Florence, ainsi que pour le Pape, qui aurait peut-être échappé aux infortunes qui lui advinrent, le printemps suivant, si le vaillant chef des Bandes Noires eût encore vécu. C'était de lui que Charles-Quint ne craignait pas de dire qu'il aurait fait trembler l'Espagne et la France, tant sa valeur était grande et ses connaissances militaires profondes. Il était encore au berceau, écrivait sa veuve à Pierre Arétin², que ceux qui l'élevaient avaient déjà lieu de reconnaître en lui des signes de nature héroïque, et, peu à peu, des qualités faites pour présager tout ce qu'il a fait ensuite de grand et de glorieux. Lors de l'émeute de mai 1527, elle dut s'enfuir avec son fils unique, âgé de huit ans, à sa villa [al Trebbio](#), située au nord de Florence, dans la vallée de Sieve, et d'où Côme de Médicis, le 8 janvier 1537, accourut en toute hâte à Florence, lorsqu'il fut nommé successeur du Duc Alexandre, mort assassiné. Elle ne prévoyait pas la grandeur future de ce fils, lorsque exilée et pressée de deux côtés, elle écrivait à Philippe Strozzi, le priant, par suite de son besoin et de sa misère extrême, d'avoir quelque patience pour le paiement des créances dont les termes étaient échus³. Bonne, respectable et pieuse, Marie Salviati employa tout son temps et ses soins à l'éducation de Côme, qui dans la suite, il faut le dire, récompensa bien mal ce grand et vif amour maternel⁴.

¹ Antonio Soriano, *Relazione*, 286.

² *Lettere scritte al signor Pietro Aretino da molti signori*, Venezia, 1551.

³ Maria Salviati de' Medici a Filippo Strozzi, al Trebbio, 2 settembre 1528, Niccolini, p. 179, 180.

⁴ Dans la *Chronique* de Settmani (tomo II, anno 1543), Maria Salviati est ainsi décrite : *Fu alta di statura, bianca di volto, occhi grosseti, come quella che ritraeva a Papa Leone X*. Voyez encore D. Mellini, *Ricordi del Granduca Cosimo I*, publiés par D. Moreni, février, 1820, p. 85, 86 : *Era, dit Benedetto Varchi, Madonna Maria sua madre che si chiamava poi la Signora, donna prudente e di vita esemplare, e come ella per sè medesima non*

La veuve de Jean des Bandes Noires, d'après le désir du Pape, accueillit sa jeune parente ; elle et Messer Ottaviano de Médicis se partagèrent les soins de sa surveillance. Catherine avait alors quinze ans. Antonio Soriano, deux ans auparavant, alors qu'elle était encore à Rome, nous la dépeint comme il suit : La Duchesse est dans sa treizième année ; elle est très-vive, montre un caractère affable et des manières distinguées. Elle a reçu son éducation auprès des nonnes de Florence de l'ordre des Murale, femmes d'une réputation excellente et d'une sainte vie. Elle est petite de stature et maigre ; ses traits ne sont pas fins, et elle a les yeux saillants, comme la plupart des Médicis¹. Fra Sébastien del Piombo, le maître célèbre qui chercha à unir le coloris de Giorgione au dessin de Buonarrotti, fit le portrait de Catherine lorsqu'elle était à Rome ; mais l'œuvre ne fut pas terminée et resta inachevée dans les appartements privés du Pape. Georges Vasari, aussi peintre d'un talent et d'une renommée inférieurs à ce Vénitien devenu Romain, Georges Vasari, qui dès ses jeunes ans fut employé et favorisé par les Médicis des deux branches, et qui avait en quelque sorte été élevé dans leur maison, fut, à peine âgé de vingt ans, chargé par le Duc Alexandre de faire le portrait en grandeur naturelle et de profil de Catherine pendant qu'elle hâtait à Florence les préparatifs de son voyage de noces. Destiné au Duc d'Orléans, Messer Ottaviano voulut avoir une copie de ce portrait pour servir de pendant à cet autre portrait trop expressif du Duc Alexandre que l'on voit aujourd'hui dans la grande salle de l'École toscane, à la galerie de Florence. L'amitié que cette *signora* nous témoigne, écrivait le Vasari à Messer Carlo Guasconi, mérite que nous gardions auprès de nous son portrait d'après nature, et qu'elle demeure réellement devant nos yeux comme, après son départ, elle demeurera gravée dans le plus profond de notre cœur. Je lui suis tellement affectionné, mon cher messer Carlo, pour ses qualités particulières et pour l'affection qu'elle porte non pas seulement à moi, mais à toute ma patrie, que je l'adore comme on adore les saints du paradis. Son agrément ne se peut dépeindre, sans quoi j'en conserverais la mémoire avec mes pinceaux²... Il existe encore un autre portrait

s'inalzava sopra il grado suo, così non voleva esserne abbassata da altri, e brevemente, dependendo la grandezza sua della grandezza del figliuolo, si contentava di quelle grazie che egli, il quale le era, nelle cose che non concernevan lo Stato, ossequentissimo, le concedeva. Voyez, pour bien connaître le caractère magnifique de cette femme éminente, un article d'un haut intérêt tant pour les appréciations que pour les documents publiés, par M. C. Guasti dans le *Giornale storico degli archivi Toscani*, anno II, dispensa I' (1858), p. 13. *Aleuni fatti della prima giovinezza di Cosimo I de' Medici, Granduca di Toscana, illustrati con i documenti contemporanei*.

¹ Antonio Soriano, *Raccolta delle Relazioni venete* pubblicate par Albèri, et notre livre *Diplomatie vénitienne, Princes de l'Europe au seizième siècle*, p. 466, 467. (Note du trad.)

² Et l'écrivain ajoute : E fu caso da ridere, questa settimana, che avendo lasciato i colori, che avevo lavorato in sul suo ritratto tutta la matita, nel tornare dopo pranzo per finire l'opera che avevo cominciata, trovo che hanno colorito da sè una mora, che pareva il trentadivoli vivo, vivo : e se io non la davo a gambe per le scale, da che avevano cominciato, avrebbero dipinto ancora il dipintore. Vasari, *Vita di Sebastiano Viniziano*, édition Le Monnier, vol. X, p. 131. Vasari parle deux fois de ses propres œuvres dans cette biographie et dans une lettre à Messer Carlo Guasconi, qui lui avait demandé un portrait de Catherine : Egli è vero (répond le Vasari) ch' io n' ho fra le mani uno, dalle ginocchia in su quant' il vivo, il quale, finito, debbe andare subito in Francia al Duca d'Orleans, suo sposo novello ; e perchè sono forzato farne una copia che rimanga a Messer Ottaviano de' Medici, che l' ha in custodia da quello, avendo la S. V. pazienza potrò ritrarne uno a servirla. La lettre à Mesmer Guasconi est sans date ; elle doit être de l'année 1533, au printemps (Vasari étant revenu de Rome à Florence en décembre 1532). Un troisième portrait, gravé pour l'ouvrage d'Eugenio Albèri, *Caterina di Medici*,

de Catherine qui, bien que fait plus tard, nous la représente telle qu'elle était à cette époque : sans être beau, le visage est du moins agréable, avec des traits qui, bien qu'un peu forts, ne sont pas irréguliers. Elle porte des fleurs dans ses cheveux rejetés en arrière, sa robe est montante, une ruche de riches dentelles fait le tour du cou, et ses manches sont brodées de perles. Plus tard encore, Brantôme nous vante sa tenue belle et majestueuse, mais en même temps gracieuse, son expression agréable et son goût dans sa toilette ainsi que sa belle taille, son teint blanc, ses petits pieds et ses mains superbes.

Elle estoit de fort belle et riche taille, de grande majesté, toutesfois fort douce quand il falloit, de belle apparence et bonne grâce, le visage beau et agréable, la gorge tres belle et blanche et pleine, fort belle aussi par le corpà, et la chairnure belle et son cuir net, ainsy que j'ay oui dire aussy à de ses dames, et qui prenoit grand plaisir à la bien chausser, et à en veoir la chausse bien tirée et tendue ;.du reste, la plus belle main qui fut jamais veue, si crois-je. Les poètes ont loué jadis Aurore pour avoir de belles mains et de beaux doigts ; mais je pense que la Reyne l'eust effacée en tout cela ; et si l'a tousjours gardée et maintenue telle jusqu'à la mort. Le Roy son fils Henry III en hérita de beaucoup de ceste beauté de main¹.

Malgré sa jeunesse, Catherine entra de bonne heure, comme fiancée au Prince français, dans la vie publique. Il est naturel du reste qu'après la déclaration du mariage elle fut tenue pour un grand personnage. On était en avril de l'année 1533, lorsqu'une autre fiancée, plus jeune encore que la jeune Médicis, Marguerite d'Autriche, âgée de neuf ans seulement, promise au Duc Alexandre, fut annoncée comme devant arriver à Florence. Le 13 de ce mois d'avril, ce fut Catherine qui fut chargée d'aller au-devant de la jeune princesse et de lui faire les honneurs de l'accueil et de l'entrée. Accompagnée de douze des dames et demoiselles notables dans Florence, elle alla à sa rencontre à la villa de Cafaggiolo, dont l'aspect ne rappelle pas seulement les fêtes joyeuses et les cérémonies pompeuses, mais encore les faits tragiques qui ont précédé la mort d'Éléonore de Tolède, infortunée épouse de Pierre de Médicis.

Le 17, dans l'après-midi, la future duchesse de Florence fit son entrée par la porte de Prato. Le cortège passa par Borgognissanti, le Lungarno, et, côtoyant les palais Spini et Strozzi, si grandioses, ainsi que le palais Tornabuoni, auquel Louis Cigoli ajouta plus tard l'élégante *loggia*, arriva à la place du Dôme. C'était le chemin qui conduisait au palais des Médicis, par la *via de Martelli*. A côté de Marguerite étaient Catherine et ses dames d'honneur, en avant le Duc Alexandre en compagnie du Cardinal Cibo et d'un Cardinal allemand, à qui l'Empereur Charles avait confié sa fille. Ce fut une grande fête dans Florence ; on célébra dans l'église de San-Felice les doux mystères de l'Annonciation ; il y eut mille feux d'artifice à San-Lorenzo et des combats de taureaux à Santa-Croce. Les fêtes au palais Médicis eurent lieu le 23, jour de Saint-Georges ; festins, bals à l'intérieur, combats de lances au dehors, et mascarades à la florentine tout au long de la *via Larga*, mascarades célèbres qu'on appelait les *Puissances*, qui,

1838, est attribué à Angelo Allori, dit le Bronzino. On a de ce peintre un petit portrait de Catherine exécuté plus tard, qui se trouvait, avec plusieurs autres de la famille, dans le Palais-Vieux ; il est aujourd'hui dans la galerie des Offices. Dans les peintures à fresque de Taddeo Zuccheri représentant l'histoire de la maison Farnèse, à Caprarola, on voit Catherine dans la peinture dont les noces d'Horace Farnèse avec Diane, fille naturelle de Henri II, sont le sujet.

¹ *Vies des Dames illustres. Catherine de Médicis.*

avec leurs empereurs, rois, ducs et princes du *Prato*, de la *Lune*, du *Diamant*, de l'*Épée*, et d'autres qualifications imaginaires, faisaient admirer à la foule éblouie la pompe et l'éclat de leurs triomphants cortèges. Ainsi se passèrent ces dix jours à l'honneur de Marguerite, qui, de nouveau accompagnée solennellement par sa petite parente la petite Médicis, laissa Florence le 27 pour aller à Naples, où elle devait rester quelque temps près du vice-roi don Pierre de Tolède, à la fille duquel il était réservé de succéder à Marguerite comme Duchesse de Florence. Mais revenons à Catherine, à son mariage même, et voyons sa dot.

Clément VII, quoiqu'il lui en coûtât avec ses habitudes parcimonieuses et l'épuisement des finances romaines, n'en voulut pas moins doter magnifiquement Catherine, tant — pour user des termes mêmes du contrat de mariage — à cause de son inclination particulière pour la Duchesse d'Urbin sa parente, qu'à cause de l'éclat et de la grandeur de la maison qui la recevait. Sa dot devait consister en cent mille écus de France au soleil ; puis, comme compensation des biens de son père auxquels elle renonçait, le Pontife y ajoutait trente mille écus. Cinquante mille devaient être payés comptant à Marseille ou à Lyon, le reste en deux fois par semestre. Quant à l'héritage maternel qui restait à Catherine en France, il était naturel qu'il n'entrât point ici en ligne de compte, n'ayant rien de commun avec la dot reconnue par le Pontife. Ce que le Pape donnait à sa cousine n'était donc pas une chose aussi médiocre que l'on s'est plu à dire dans les pamphlets. Brantôme assure que d'après la valeur de l'argent de ce temps, la somme se serait élevée à quatre cent mille écus. Pour se la procurer, Clément dut recourir à la banque Strozzi, à laquelle il avait si souvent fait appel : Philippe Strozzi paya quatre-vingt mille ducats. Le Pape lui donna plusieurs gages, entre autres une agrafe, pour la chape dans les grandes cérémonies, chef-d'œuvre de Benvenuto Cellini, en or et surmontée d'un diamant de grand prix et d'autres pierres précieuses. Au-dessus du diamant était représenté Dieu le Père, en manteau déployé, bénissant le monde, et au-dessous de lui un groupe de trois anges, tandis que tout autour voltigeaient d'autres anges, les figures en partie entières, en partie de demi-relief¹. A la mort de Clément VII, il restait encore cinquante mille ducats à payer, et, pour ne le dire qu'en passant, Philippe Strozzi, lorsque le nouveau pape Paul III lui fit réclamer les joyaux du trésor de l'église, eut grand'peine à s'entendre avec les chambres papales au sujet des paiements qui lui étaient dus ; encore lui fallut-il faire de grands sacrifices².

Outre une dot considérable en argent, Catherine reçut le trousseau le plus-magnifique. Quant au trousseau, dit le contrat de mariage, le Saint-Père fournira sa parente d'habits, de parures et de pierres précieuses, dont il sera fait un inventaire. Les Florentins qui vivaient à cette époque ont célébré la beauté des broderies d'or des ornements, des vêtements, les tissus de velours de soie au point d'or et les splendides harnachements pour les montures de gala. On y ajouta une quantité d'objets précieux, comme on en fabriquait alors avec un goût si grand, et dont il nous reste encore tant de précieux spécimens dans les

¹ Lettre de Philippe Strozzi à François Vettori, Rome, 2 janvier 1535. *Vita di Filippo*, par son frère Lorenzo. Dans les *Ricordi de Strozzi*, 10 novembre 1535, on voit qu'il restituait la punta bella di diamante del pettorale che aveva avuto in pegno da Papa Cimente VII a couto de' ducati 80 mila che doveva avere dalla camera apostolica. *Vita di Benv. Cellini*, chap. IX.

² F. Strozzi et Vettori, 31 octobre 1534, 2 janvier 1535 : Sono tanto stracco, che io mi risolvo piesto resto di vità più presto povero, che ricco con tante persecuzioni.

collections de la plupart des palais royaux en Europe. On lui donna des bijoux magnifiques, parmi lesquels les plus belles et plus grandes perles qu'on eut jamais vues, et dont plus tard elle fit présent, réunies en un collier, à la Reine d'Écosse, sa belle-fille. Il y avait dans la galerie dite d'Orléans, au Palais-Royal de Paris, avant les bouleversements de la première révolution, un portrait de Marie Stuart, comme jeune épouse de François II ; on la voyait représentée avec sa riche chevelure bouclée, un haut-col de dentelles et des perles magnifiques au cou et à la poitrine : c'étaient les perles de Catherine. Mais l'objet d'art le plus précieux que la fiancée apporta dans sa nouvelle patrie, à l'occasion de son mariage, fut une petite cassette de cristal de roche montée en or, œuvre de l'artiste le plus célèbre des temps modernes dans l'art de tailler les pierres, Valerio Vicentino. La remarque de George Vasari, que Vicentino aurait dépassé ses prédécesseurs de l'antiquité, dans cet art exquis, si la nature lui eût accordé le don de l'exactitude dans le dessin, comme elle lui avait donné l'habileté, la délicatesse, la sûreté et la persévérance dans l'art de graver, trouve sa pleine justification dans l'œuvre de cette petite cassette, pour laquelle le Pape donna à l'artiste deux mille écus d'or. D'après le genre de composition, il paraît que cet objet fut d'abord exécuté dans un but sacré, sans doute pour conserver les saintes hosties. Vingt images gravées nous représentent la vie du Sauveur, depuis l'Adoration des bergers jusqu'à l'Ascension ; aux coins sont taillées, également dans le cristal, les figures des quatre évangélistes ; les armes des Médicis ornent le couvercle ; on y lit cette inscription : *Clemens VII, Pontifex Maximus*. Rien ne peut être comparé à la perfection technique de ce travail, qui, reporté dans sa patrie italienne, forme aujourd'hui le trésor le plus rare du cabinet des bijoux de la grande collection florentine. Comment il y est revenu est encore une énigme. On sait seulement qu'il était à Florence dans la première moitié du dix-septième siècle, et ce n'est pas une supposition dénuée de fondement que de penser que cette admirable œuvre d'art, qui se trouvait sous le fils de Catherine, Charles IX, dans les collections du Louvre, en disparut pendant les guerres de la Ligue qui ont coûté tant de chefs-d'œuvre à la France, et qu'elle fut rapportée et vendue en Italie. Sous les derniers Médicis, maints tableaux italiens furent ainsi rapportés d'Allemagne et des Pays-Bas¹.

Tel était le trousseau de Catherine, pour lequel, dans un contrat formel, elle renonça à toutes prétentions possibles à l'héritage de son père et à la fortune privée des Médicis².

La ville de Florence dut toutefois payer une grande part des frais du trousseau de la jeune Duchesse par le mode d'un emprunt forcé qui n'atteignit rien moins qu'au douze pour cent. Tels citoyens furent taxés de cent à cinq cents écus d'or, et l'emprunt produisit trente-cinq mille écus. On se plut à dire qu'il était destiné à la construction de la forteresse de Saint-Jean-Baptiste, entreprise depuis le 27

¹ Vasari, dans la *Vita di Valerio Vicentino* (édit. Le Monnier, 1853, IX, 244, 246). Il signait souvent ainsi : *Valerius de Bellis Vicentinus F., anno MCXXXII*. On le trouve, l'année 1635, pour la première fois, dans l'inventaire de la galerie Florentine, V. G. Bencivenni Pelli : *Saggio storico della R. galleria di Firenze*, 1779, I, 245. A Zobi, *Notizie storiche sull' origine e progressi dei lavori di commesso in pietre dure*, 2e édit. ; Florence, 1853, 66, 73. Des détails importants sur Valerio comme graveur en médailles se trouvent dans les Mémoires de François de Hollande cités par Raczyński, *les Arts en Portugal*, Paris, 1848, p. 7, 44, 59.

² Varchi, *Istoria fiorentina*, XIV, XVI, (III, 93, 362).

mai, mais il est avéré que la plus grande part en fut appliquée au paiement de la dot de la Médicis¹.

Le Roi, de son côté, accordait au Prince son fils un revenu annuel de cinquante mille livres tournois. Dix mille livres et un palais à Gien sur la Loire devaient former le douaire de Catherine. Gien, dans l'Orléanais, avait été donné en fief au fameux Jean de Dunois, par Charles VII, et lorsque, pendant les guerres avec les Anglais, le bâtard d'Orléans passa la Loire, Gien fut la première ville qui recueillit le Roi français. Plus tard elle appartint à Anne de Beaujeu, sœur de Charles VIII, et régente du royaume. Si l'on ajoute encore les possessions que Catherine tenait de sa mère, on ne pouvait certes pas la tenir pour pauvre, comme le voulurent dire, tout d'abord, les Français. Lorsque, à la consignation de la dot, le trésorier de France fit mine de penser de la sorte, Philippe Strozzi lui dit en présence de plusieurs gentilshommes : *La dot n'est pas si misérable, surtout si vous mettez en ligne de compte les trois joyaux que le Pape donnera prochainement à sa cousine : Gênes, Milan et Naples. Ne vous semblent-ils pas dignes d'une fille de Roi, ces joyaux-là ?*

Le Pape ne les lui donna point, le fait de sa mort étant survenu peu de temps après qu'il avait signé ses *promesses secrètes* ; et c'est un des jeux du sort vraiment remarquables que le même Roi, auquel le mariage avec une Italienne devait assurer les possessions de ces pays, dut y renoncer, lors de la paix de Cateau-Cambrésis, peu avant sa mort, et voir ainsi disparaître des espérances qui, durant soixante-cinq ans, avaient tenu les armes françaises en mouvement. Les paroles de Philippe Strozzi furent rapportées à l'Empereur, et Charles-Quint s'en ressouvint trop dans les jours de malheur du plus riche et du plus splendide d'entre les Florentins.

¹ Settimani, *Cronica*, t. Ier, 1534, juillet.

CHAPITRE XVIII. — CATHERINE DE MÉDICIS VIENT EN FRANCE. - CÉRÉMONIES DE SON MARIAGE.

Sept mois après, tout fut prêt pour le voyage des noces. On avait attendu aussi longtemps pour laisser passer les grandes chaleurs, dont on craignait l'influence sur la santé du Pape. L'Empereur, en attendant, avait employé tous les moyens pour empêcher ce départ du Saint-Père ; au mois de juin encore, il avait envoyé dans ce but un de ses gentilshommes à Rome, qui n'avait pas manqué de représenter à Clément VII, que c'était assurément avoir agi contre sa dignité que d'avoir consenti à une entrevue avec le Roi. Il est heureux que le Pontife ne voulut, sinon ne rien entendre, du moins ne pas donner suite à ces représentations. Le Comte de Tonnerre fut envoyé de Carcassonne en Italie, pendant l'été de 1533, avec les cadeaux de noce du Roi de France, et Laurent Cybo, neveu des deux papes Innocent VIII et Léon X, par son père et par sa mère, et époux de l'héritière de Massa et de Carrare, présenta au Duc d'Orléans les cadeaux du Pontife. Le Pape donna ensuite à Philippe Strozzi la mission d'aller chercher Catherine à Florence et de l'accompagner jusqu'à la Cour.

Le premier septembre, Catherine laissa, pour toujours, sa patrie de Florence. Elle fit ses adieux au milieu des splendeurs d'un banquet, auquel elle avait invité les dames les plus illustres¹, et quitta la ville, vers le soir, pour se rendre à cette même résidence de Cajano d'où, seize ans auparavant, sa mère s'était rendue solennellement à Florence pour y faire son entrée. Catherine Cybo, Duchesse de Camerino, sœur du Cardinal Laurent et proche parente de la fiancée par sa mère Madeleine de Médicis, Madonna Marie de Médicis Salviati, Philippe Strozzi, Falla Rucellai, dont la mère était aussi sœur de Laurent le Magnifique, François Guicciardini et quelques autres personnages florentins formaient la compagnie de la jeune Princesse à son départ. Le Duc Alexandre vint la rejoindre à Poggio pour la conduire jusqu'à Pistoia, où elle fut reçue dans la maison de Gualtieri Panciatichi. Elle y demeura un jour, puis elle se mit définitivement en route.

Les galères françaises, conduites par le Duc d'Albany, attendaient à Porto-Venere, sur la côte romantique de la Spezzia, l'arrivée de la fiancée, pour la conduire à Nice, où, aux bords du Var, à la frontière de la France et de l'Italie, devait avoir lieu le mariage. Mais le Duc de Savoie, en raison des bons rapports qu'il avait avec l'Empereur, ayant manifesté du déplaisir à ce que l'entrevue du Roi de France et du Saint-Père se fit dans son pays, il fallut, bon gré, mal gré, changer les plans convenus d'avance.

Jean Stuart repartit par mer pour chercher le Pape, qui était parti de Rome le 9 septembre. Lorsqu'en hiver, l'année précédente, ce Pontife s'était rendu à Bologne, il avait évité Florence. Était-ce crainte ou aversion ? Il ne voulut pas revoir sa ville natale, et choisissant sa route par l'Ombrie, il dut faire plusieurs milles à pied à cause des chemins impraticables ; les chevaux se rompirent les jambes, nombre de ses mulets périrent, et sa suite dut coucher, plus d'une fois, sur la paille². Cette fois encore, Clément VII laissa Florence de côté. De la vallée du Tibre, il passa à Montepulciano dans le Valdichiana, et arriva ainsi à Pise par

¹ Settimanni, *Cronica*, t. I, 1533, 1er octobre.

² C. Boner à Thomas Cromwell, comte d'Essex, Bologne, 24 décembre 1532. *State Papers*, n° 337.

le Valdelsa. Il disait, rapporte Benedetto Varchi¹, qu'il ne voulait pas causer de dépenses à la ville par son arrivée ; mais, en réalité, ce qui l'en éloignait, c'étaient la haine et la rancune que lui avaient causées l'expulsion des siens et la guerre de l'année 1530.

Le Pape s'embarqua à Livourne. La galère qui le reçut était entièrement recouverte de brocart d'or : dix cardinaux, grand nombre d'évêques et de prélats lui faisaient cortège. La première galère, la Capitane, portait le Très-Saint Sacrement, selon l'usage des Pontifes dans leurs voyages sur mer². Une quantité de galères couvraient la rade lorsque Clément VII partit, et parmi elles, les galères de l'escadre de Doria, d'Alvaro Bazan et du prieur de Saint-Jean de Jérusalem, Salviati. Ils hissèrent les pavillons et saluèrent, par des salves répétées, l'embarquement du *Serviteur des serviteurs de Dieu* : tous se groupèrent ensuite autour du navire principal, formant ainsi une flottille de soixante voiles. Le spectacle était grandiose, au signal du départ de Livourne, et un vent favorable protégea la marche rapide du navire *sacré* jusqu'à Villafranca près de Nice, d'où la flotte conduisit ensuite la jeune fiancée à Marseille, où se préparaient les vraies cérémonies de cette alliance de la petite-fille des grands Côme et Laurent avec le fils du grand Roi François.

Anne de Montmorency, maréchal et grand maître de France, avait été envoyé dans cette ville pour recevoir Clément VII et la fiancée de son futur souverain et constant protecteur. Le 12 octobre, les signaux de la tour d'If et de Notre-Dame de la Garde annoncèrent que la flotte était en vue. Aussitôt, de nombreuses frégates et des brigantines, avec une masse de gentilshommes et non moins de musiciens, quittèrent le rivage pour aller au-devant des arrivants. A l'entrée du port, les galères du Duc d'Albany furent reçues au son des cloches de toutes les églises ; trois cents pièces de gros calibre ébranlaient les airs, les galères répondaient à ces saluts bruyants, et le port tout entier paraissait en flammes. Le Maréchal reçut le Pape dans son propre palais situé au delà du port, non loin de l'Abbaye, et qu'il avait fait décorer magnifiquement. Le jour suivant eut lieu l'entrée solennelle dans la ville.

Le Pape, en habits pontificaux, mais sans tiare, et assis sur la *sedia gestatoria*, était porté sur les épaules d'hommes robustes ; tandis qu'au-devant de lui, un cheval blanc, conduit par deux hommes en habits somptueux, portait le Très-Saint Sacrement. Les Cardinaux, qui avaient accompagné le Pape et qui formaient ainsi la Cour romaine, suivaient, deux à deux, chevauchant revêtus de toute leur pourpre. Puis venait, en grande pompe, la Duchesse d'Urbin, Catherine, accompagnée d'un cortège brillant de dames et de seigneurs français et italiens. On avait préparé en ville, pour le Pape et pour le Roi, deux palais que séparait seulement une rue et joints par un grand pont de bois formant une vaste salle tendue de tapisseries magnifiques, destinée au consistoire et aux entrevues des deux Souverains. Le cortège se dirigea ainsi dans le plus grand ordre vers l'endroit assigné à Sa Sainteté.

Pendant ce temps, François Ier était arrivé à la maison que le Pape venait précisément de quitter. Le jour suivant Sa Majesté fit son entrée solennelle, venant rendre hommage à Clément VII, comme Roi Très-Chrétien. Une quantité de Princes du sang et d'autres grands Seigneurs accompagnaient leur Roi : le Duc de Vendôme, le Comte de Saint-Paul, les Sieurs de Montpensier et de La

¹ Varchi, *Istorie*, XIV.

² Novaes, Vie de Clément VIII. *Storia de' Pontifici*, Rome, 1822, VI, 257.

Roche-sur-Yon, le Duc de Nemours, prince de Savoie, le Duc d'Albany et quantité d'autres. Les Ambassadeurs étrangers, selon l'usage du temps, avaient suivi la Cour, et parmi eux Marino Giustiniani, qui, à plusieurs reprises dans ses dépêches, a fait mention de ce voyage¹. Le Maréchal resta toujours auprès du Roi. La réception fut solennelle ; le Pape, entouré de Cardinaux et de prélats, vit François Ier à ses pieds, le releva et l'embrassa. L'Évêque de Paris, Jean du Bellay, tint en latin un discours dont le Roi avait précisé les paroles. Puis chacun se retira ; mais le Roi prit avec lui, pour leur donner l'hospitalité, plusieurs Cardinaux, entre autres Hippolyte de Médicis, qui s'était distingué entre tous par sa tenue et par l'éclat de sa suite, et qui avait, de toutes manières, captivé la bonne grâce et la sympathie de ce chevaleresque monarque.

Alors que Clément VII et le Roi habitaient si près l'un de l'autre et qu'ils pouvaient se visiter réciproquement sans que personne les vit ou les entendit, ils ont dû, plus d'une fois, dans leurs entretiens, déplorer le sort qui leur avait été si souvent contraire, déplorer aussi le peu d'union et les malentendus qui en avaient été les causes malheureusement trop véritables. Regrets tardifs, car de toutes les espérances que le Médicis, toujours fécond en projets, pouvait encore concevoir, aucune ne devait se réaliser ! Au contraire de grands destins, que certainement il ne prévoyait pas alors, se sont accomplis plus tard pour cette parente, objet de tant d'ambition, je veux dire : son avènement au trône de France. On ne se trompera guère en admettant qu'il fut question à Marseille d'un nouveau plan de guerre contre l'Empereur ; nous en avons une preuve dans un traité secret dont l'original a été conservé et découvert. Si ce n'est pas, à proprement parler, une convention de guerre formelle et décisive, chose que le Roi n'aurait jamais obtenue du Pape, c'est au moins la reconnaissance d'un plan dont les tentatives seules de succès eussent amené de nouveau les armées de l'Empire et du Royaume dans les plaines déjà désolées du Milanais. En somme, l'alliance avec la France, à la fin d'une vie si orageuse, ajouta à l'éclat de la maison de Médicis, mais on peut dire qu'elle n'apporta à Clément aucun avantage politique. Charles-Quint resta, comme devant, le dominateur en Italie. Et François Ier, qui avait reçu, au Puy, un envoyé du Sultan Soliman quelque temps avant son entrevue avec le Pape, ne s'occupa plus des affaires italiennes, pour donner son attention tout entière à l'Empire musulman et à l'Allemagne, où les affaires d'Ulrich de Wurtemberg lui fournirent le prétexte d'intervenir.

La Reine Éléonore, sœur de Charles-Quint et seconde femme de François, était arrivée en même temps que les Princes, accompagnée d'une suite brillante de nobles et de seigneurs. Malgré la jeunesse des fiancés, on célébra aussitôt le mariage de Henri et de Catherine ; Clément VII accomplit lui-même la cérémonie et leur donna l'anneau². Le Roi montra, pendant ces jours brillants, le caractère

¹ *Relazione*, etc. : Poco dopo giunto a Parigi il Re christianissimo si pose sul viaggio di Marsiglia : e passando per il Borbonese e Lionese, ce ne andammo in Avergna e Linguadoca e Provenza per quelli eccessivi caldi. E fu tanto prolungato l'abbocamento, che, siccome quando ci partimmo di Parigi, ognuno giudicava che dovesse far di state, così si fece di novembre. — Dopo partiti di Marsiglia, ce ne andammo per la Provenza, Delfinato, Lionese, Borgogna e Chiampagna e giungemmo in Lorena al parlamento che fece il Re christianissimo col langravio d'Assia, e d'indi tornassinio a Parigi. Voyez aussi la notice sur Marin Giustiniani, ambassadeur de Venise, dans le notable ouvrage de Rawdon Brown, *Four years at the court of Henry VIII. Despatches of the Venetian Ambassador Sebastian Giustinian*, London, 1854, t. I, p. 29.

² *Cronica del Settimani*, tome I (novembre, 1533). Vasari a représenté les fiançailles de Henri et de Catherine dans la salle de Clément VII, dans le Palais-Vieux, à Florence. Le

chevaleresque qui le distinguait d'entre tous les princes de son temps. S'il en faut croire les chroniques et les récits du temps, la Reine Éléonore fit preuve de toute sa grâce pour être à l'unisson de l'humeur royale, et Henri, le fiancé, se distinguait des trois Princes par sa gaieté et son affabilité, ces qualités essentielles du caractère français. Quant au Duc d'Angoulême, il attirait tous les regards par le charme de sa figure autant que par les qualités de son esprit.

On donna fête sur fête. Le Pape, renonçant pour quelques jours à l'étiquette sévère qui l'isolait d'ordinaire, mangeait à la même table que la Reine Éléonore. On se fit réciproquement une quantité de cadeaux. Le Roi donna entre autres au Pape un tapis de Flandre magnifiquement tissu, dont le dessin représentait la Cène. Au Cardinal de Médicis, qui refusait noblement les dons précieux, il donna un lion apprivoisé qu'il avait reçu de Chaireddin Barberousse. Parmi les présents du Pontife se trouvait un morceau de licorne long de deux aunes et qui avait la propriété, disait-on, de détruire l'effet du poison dans les aliments. Benvenuto Cellini raconte, dans ses charmants Mémoires, comment le Pape lui donna, ainsi qu'à l'orfèvre milanais Tobia, protégé du Cardinal Salviati, commission de préparer quelques dessins pour la monture de cette licorne, et comment, par suite d'intrigues, le projet présenté par le Milanais fut préféré au sien, tandis qu'il fut chargé de travailler à un calice auquel, bien des années après, un autre artiste dut mettre la dernière main pour le Duc Cosme¹. Le 7 novembre enfin, peu avant son départ, Clément VII revêtit de la pourpre quatre prélats français : le grand aumônier du Roi, Jean Leveneur de Tilliers, évêque de Lisieux ; l'évêque de Mâcon, Claude de Languy, de la maison de Civry ; le bénédictin Philippe de la Chambre, de la maison d'Auvergne et grand-oncle de Catherine, enfin Odet de Coligny, surnommé Cardinal de Châtillon, fils du fameux amiral et neveu de Montmorency, qui, après diverses vicissitudes, passa du côté des huguenots, fut exclu du collège des Cardinaux, et après la bataille de Saint-Denis, fut exilé et mourut par le poison en Angleterre. Après le consistoire, le Pape célébra la messe pontificale, donna la bénédiction solennelle et accorda l'absolution pour toute la chrétienté, comme il a coutume de le faire le jeudi saint et le jour de Pâques. Le 27 novembre, Sa Sainteté fut reconduite à bord de sa galère, tandis que le Roi et les siens prenaient le chemin d'Avignon.

Le 10 décembre 1533, Clément, revenu de son voyage de Provence, fit son entrée à Rome, où il mourut le 26 septembre de l'année suivante. Il paraît qu'à peine arrivé, il s'était fait faire ses ornements funèbres : un moine de la Rivière de Gênes lui ayant annoncé sa mort comme prochaine. Philippe Strozzi était resté en France avec le titre de légat du Saint-Siège ; il accompagna à Paris, en cette qualité, la Duchesse d'Orléans. Le Pape, en effet, avait été de cet avis que sa proche parenté avec le Roi Très-Christien lui faisait une nécessité d'avoir à la Cour de France un personnage important qui traitât à la fois ses affaires et prit

Pape donne au Prince la main de sa cousine. On voit parmi les assistants le Roi François et son épouse, le Roi et la Reine de Navarre, la Reine d'Écosse (Marie de Guise), la Duchesse de Camerino (Caterina Cybo Varano). On y voit aussi Marie de Médicis Salviati, et le Cardinal Hippolyte et d'autres Cardinaux, Gaddi, Pucci, Cybo et Guise, près le Nonce Rodolfo Rio di Carpi, qui fut ensuite Cardinal. Aux pieds du Roi, on voit le lion apprivoisé de Chaireddin Barberousse ; il est naturel que le nain Grattasse s'y trouve aussi. Que Philippe Strozzi ne soit pas parmi les spectateurs, c'est chose facile à comprendre en se rappelant que Vasari travaillait pour Cosme Ier, ennemi mortel du Strozzi. Le retour de Clément à Rome y est aussi représenté : le Repos, la Victoire, l'Union et la Paix lui font cortège. (*Ragionamenti di Giorgio Vasari.*)

¹ *Vita di Benvenuto Cellini*, chap. XII.

ses intérêts. Les relations continuelles qu'il était naturel qu'il eût avec Catherine donnèrent au Gentilhomme florentin une position importante. Son esprit, ses manières heureuses, son luxe, firent le reste. Le Roi se l'affectionna très-fort, au point que, lorsque six mois après il désira retourner à Florence pour affaires de famille, François Ier pria le Pape de lui refuser son congé, et ce ne fut que lorsque Clément tomba gravement malade, que Philippe Strozzi put quitter Paris. Mais le Pape venait de mourir lorsqu'il atteignit Rome¹. Cette mort brisa les liens qui l'attachaient encore au gouvernement de Florence, et les années qui suivirent furent pour lui des années de grande infortune. Il ne nous appartient pas de raconter ici le détail de telles vicissitudes. C'est aux récits du temps qu'il se faut reporter pour connaître comment lui et ses fils se séparèrent du Duc Alexandre, et, peu après la nomination du Duc Côme qui suivit la mort terrible d'Alexandre, comment il entreprit une expédition contre Florence, comment il fut fait prisonnier à Montemurlo, près de Pistoia, et fut trouvé mort après une longue détention dans la citadelle de Florence, sans qu'on ait su s'il s'était donné la mort ou s'il avait été lâchement tué, d'après un ordre souverain.

Catherine, Duchesse d'Orléans, Dauphine et Reine de France, a toujours gardé de Philippe Strozzi et des siens un souvenir reconnaissant et elle leur a témoigné une amitié véritable. Au contraire, dès qu'elle se sentit capable de quelque indépendance, elle se plut à ne pas reconnaître Alexandre de Médicis comme héritier légitime de sa maison ; elle ne craignit pas non plus de manifester son peu de sympathie pour Côme Ier, bien qu'en apparence elle conservât avec lui des relations amicales et que, pendant les guerres de religion, elle ne dédaignât pas ses secours ainsi que ceux de ses successeurs². Mais elle aima et protégea, avec le plus grand zèle, les fils de Philippe et de Clarice, ses plus proches parents, en dépit de l'envie et des hostilités qui ne pouvaient manquer de s'élever à la Cour contre des étrangers. Le Maréchal Pierre Strozzi et Léon Strozzi, le Prieur de Capoue, combattirent sous les étendards français et tombèrent au champ de l'honneur, le premier devant Thionville, l'autre devant Scarlino, sur les côtes des Maremme de Sienne ; Robert, qui combattit avec ses frères contre les Médicis et vécut longtemps à la Cour française comme chevalier d'honneur de Catherine, et Laurent enfin, Cardinal archevêque de Sens, ont éprouvé tour à tour les marques de bienveillance de la jeune Princesse et de la Reine, non toutefois sans les avoir méritées par la fidélité de leur service. Alors que Léon Strozzi, poursuivi par la haine que lui portait le Connétable de Montmorency, l'année 1551, renvoya son bâton de commandement au Roi Henri, et qu'avec ses galères, dédaignant la chitine du port de Marseille, il fit voile pour Malte, Catherine écrivit une lettre pressante à son époux irrité, le suppliant au moins de ne pas punir dans la personne de Pierre, la faute ou la mauvaise fortune du frère³.

¹ *Vita di Filippo Strozzi*, LXIX.

² D. Mellini, *Ricordi di Cosimo I* (publiés par D. Moreni), Florence, 1820, 39, 132. L'année 1560, Cosme envoya M. Agnolo Guicciardini pour exprimer la part qu'il avait prise au deuil de la Reine, qui venait de perdre son fils, François II, et pour lui offrir du secours. Voyez Settimani, *Cronica*, tomo III. En septembre 1567, l'envoyé toscan Gio. Antonio Petrucci présenta à la Reine vingt-deux portraits de sa famille.

³ Eugenio Albèri, *Vita di Caterina de' Medici*, page 265 : [Encore que je sois sûre que n'est que désespoir et non pas méchanceté](#). Sur les intérêts et les affaires des Strozzi, tant à l'intérieur qu'à l'étranger, il faut consulter avec soin le troisième volume récemment publié par M. Abel Desjardins, *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*,

La jeune Princesse s'était montrée digne d'entrer dans une famille aussi brillante que l'était celle de France. Comme, à vrai dire, les qualités de Catherine n'étaient point d'une nature ordinaire, il est à croire que l'éducation qu'elle avait reçue autant que les vicissitudes toutes particulières qu'elle avait subies, depuis sa naissance, avaient produit en elle cette sorte de maturité précoce qui la caractérisait. Il est regrettable que les documents relatifs à sa jeunesse et à son éducation privée soient aussi rares qu'ils le sont : les détails, en effet, auxquels aujourd'hui, en histoire, on attache tant de prix, nous manquent absolument, et ce n'est qu'à force d'investigations minutieuses dans les papiers du temps qu'on parvient à retrouver la trace de quelques dates spéciales à ses déplacements. Mais les noms des femmes distinguées et méritantes à qui fut confié le soin de son enfance, Clarice Strozzi qui la prit, à proprement parler, *bambina* et orpheline, et qui lui témoigna un amour tout maternel ; Marie Salviati et Catherine Cybo qui la prirent sous leur protection comme jeune fille, nous garantissent de la recherche et de l'attention dont son éducation dut être l'objet. Nous avons eu souvent à parler des deux premières, et on sait combien la dernière, à l'épreuve de la dure expérience, était remarquable par la culture de son esprit, par l'énergie de son caractère, par la régulière observance des bonnes et sages habitudes. Clément VII ayant entouré sa jeune parente de personnes aussi recommandables, il n'y a point à douter des soins excellents qui lui furent prodigués sous tous rapports, et, pour si jeune qu'elle fût au moment de son mariage, on peut dire qu'elle apportait de l'Italie, affligée, il est vrai, de bien grandes peines en ces temps tumultueux, mais néanmoins au comble de ses gloires en sciences, en arts et en lettres, tous les principes dont elle s'est montrée plus tard si vivement pénétrée. Son attachement à cette patrie qu'elle ne revit plus, l'intérêt qu'elle prit au sort de ses compatriotes, parmi lesquels le poète Luigi Alamanni et tant d'autres, marquent bien cette fidélité à des sentiments innés en elle dans cette Italie protectrice du beau. De Florence, elle a apporté avec elle les traditions précieuses qui étaient comme des bijoux de famille, l'amour de la science et de l'art, et si, sous le règne de Henri II son mari, quelques maîtres italiens ont créé ou continué à Fontainebleau et à Paris de grandes œuvres, selon le goût et l'art de leur illustre pays, inaugurés si brillamment en France sous le règne du Roi François, la faveur constante de Catherine pour ces grandes choses n'y fut point étrangère. Quelles preuves n'a-t-elle point données du glorieux héritage de ces traditions florissantes chez les Médicis, l'agrandissement du Louvre, la construction des Tuileries et de tant d'autres résidences ? N'était-ce pas le sang de Laurent le Magnifique qui animait le cœur de Catherine lorsqu'on la voyait faire venir à Paris les manuscrits précieux qui avaient jadis été les trésors de sa maison¹, lorsqu'elle se faisait une gloire de contribuer au succès et triomphe de l'intelligence, en protégeant l'illustre de l'Hôpital et en honorant l'admirable Montaigne ? Mais elle n'avait point apporté cette seule part d'héritage de la nature des Médicis ; si nous avons eu à ressentir la douce influence de son goût pour les arts, nous avons eu aussi à subir le mauvais exemple de la dissimulation et de l'esprit d'intrigue en quelque sorte érigés en science d'État, ces deux signes distinctifs et pour ainsi dire

magnifique et excellent ouvrage dont les documents ont été recueillis par M. Giuseppe Canestrini, p. 13, 15 et suiv. ; 291, etc.

¹ Dans la dépêche de l'Envoyé de Florence à la Cour, 27 décembre 1544, nous lisons ce détail remarquable : *La Delfina attende a studiare, ed è tanto litterata, e massime in greco, che fa stupire ogni nomo. Négociations de la France avec la Toscane*, t. III, p. 140.

traditionnels aussi chez les Médicis. De tels instincts étaient entretenus chez eux par la position constamment inquiète et enviée qu'ils avaient dans l'État, et nous les trouvons surtout marquants dans l'esprit du Pape Clément VII, qui, plus que tout autre, avait exercé une influence directe sur la nature de sa jeune parente, instincts qui, pour le malheur de la France, devaient atteindre à des degrés surprenants ou plutôt effroyables, par suite des conditions politiques et privées auxquelles Catherine de Médicis se trouva réduite comme épouse, comme mère et comme principale conseillère du royaume en un temps que déchiraient les factions armées, les partis irrités, les discordes passionnées.

La jeune Duchesse d'Orléans sut particulièrement s'attirer l'affection du Roi, qui lui montra toujours une grande amitié, et qui, par allusion aux deuils passés et à de meilleurs jours, lui donna pour devise l'arc-en-ciel avec cette légende : *Il porte la lumière et la sérénité*. Devise bien trompeuse, du reste, lorsqu'on pense à l'histoire des événements qui se sont passés sous le règne de Catherine !

Nous n'avions à nous occuper que de Catherine de Médicis enfant et jeune fille, notre but était de ne point dépasser, dans ce récit, la date de l'accomplissement de son mariage ; aussi notre limite est-elle atteinte, et devons-nous nous séparer et de l'œuvre et de l'héroïne. Vous avez vu Catherine le jouet des événements, un personnage négatif par elle-même, un instrument commode dans la main politique d'un pape ; vous savez comment plus tard elle a fait oublier ces heures inactives d'un temps où il ne lui avait pas été permis d'avoir de la volonté. Arrêtons-nous donc. Ses habitudes, ses actions, sa vie tout entière appartiennent à un autre centre d'activité qu'à celui où se sont passées ses premières années.

Les écrivains contemporains nous racontent avec quelle prudence et avec quelle dextérité elle sut se gouverner dans sa nouvelle position et dans un entourage auquel elle était si peu accoutumée. *On n'est pas content de ce mariage en France*, écrivait le Vénitien Marino Giustiniani, deux ans après les fiançailles, *car tous sont d'avis que le Pape a dupé le Roi. Mais madame Catherine est des plus soumises, et le Roi, ainsi que la Reine, le Dauphin et les Princes, paraissent lui être fort attachés*¹. Le Dauphin, François, mourut le 10 août 1536 ; Catherine alors et Henri son mari se trouvèrent être les héritiers au trône de France. La condition de l'épouse ne fut pas toujours heureuse, surtout dès les premiers temps, et les relations amoureuses de son mari avec Diane de Poitiers la mirent dans une position d'autant plus difficile, qu'elle fut dix ans sans avoir de postérité. On conseillait beaucoup au Roi et à Henri de faire rompre ce mariage ; mais ni l'un ni l'autre ne voulurent y entendre, et d'ailleurs elle devint mère en 1544. On ne peut, du reste, douter que Diane elle-même n'ait exercé une bonne influence sur le rapprochement du Roi avec Catherine, et malgré son penchant à la galanterie, il lui était très-dévoué. *Il avait coutume de dire*, raconte Brantôme, *que personne ne connoissoit toutes les qualités excellentes de son épouse*. Et il avait raison. *Elle étoit une belle et aimable princesse*, ajoute l'historien courtisan.

A l'âge de vingt-huit ans, Catherine fut Reine de France ; à quarante elle devint veuve et Régente². Comme femme, au milieu des désordres de la Cour française, désordres qu'avait introduits, maintenus et en quelque sorte encouragés François Ier, elle est restée à l'abri de toute mauvaise renommée.

¹ Marin Giustiniani, *Relazione*.

² *La Regina è suprema in tutto il governo, e l'udienza, che prima s'aveva per li ambasciatori dal Cardinale de Lorraine, s'avrà da lei*. Cela fut écrit le 10 décembre 1580.

Comme Régente d'un puissant empire, son portrait ne nous est parvenu qu'imparfait, ayant été le plus souvent ouvragé par des esprits aussi partiaux que passionnés. Le malheur voulut pour elle qu'elle restât seule, étrangère, entre deux grands partis politiques et religieux, entourée de fils d'un caractère faible qui se laissèrent entraîner par les passions brûlantes du temps, quand ils auraient dû les dominer. L'histoire s'est vengée sur elle et sur son nom de toutes les faiblesses morales de la politique médiatrice, à laquelle importe peu la nature des moyens, politique plus souvent double que conciliante, et plutôt égoïste et personnelle que dirigée vers le bien public. De nombreux historiens voient encore aujourd'hui dans Catherine de Médicis seule la personnification de la triste politique des derniers Valois, desquels on a pu dire qu'ils avaient un pied dans la tombe et un autre dans le sang. On ne voulut voir dans sa prévoyance que de la méfiance, dans son habileté que de la ruse, dans sa persévérance que de l'entêtement, et dans son courage uniquement un désir de vengeance. On a oublié ce que la monarchie française lui a chi. A peine la monarchie avait-elle quitté la voie dangereuse où, depuis Charles VIII, elle avait été conduite par l'ambition ardente des possessions italiennes et par les rivalités avec la maison de Habsbourg, qu'elle se précipita dans le tumulte de la guerre civile, qui fut plutôt un combat pour le pouvoir qu'une guerre pour la religion. Catherine de Médicis seule l'empêcha de se décomposer dans ce combat si vif, si étrange et si profond entre la Couronne, les Huguenots et les Guise. *Si elle n'étoit plus*, dit un observateur étranger résidant à la Cour, *nous verrions des choses bien pires que celles qui arrivent maintenant*. C'était un an avant sa mort¹.

Quelques années auparavant, Jérôme Lippomano, ambassadeur vénitien, s'exprimait sur Catherine de Médicis en des termes où il est aisé de reconnaître quelle impression recevait cet Italien à voir une femme dont toutes les volontés et les actions tendaient à un but exclusivement politique : *Les Français*, dit-il, *n'ont pas voulu reconnaître plus tôt la prudence et la capacité de la Reine-mère*, mais au contraire, ils l'ont niée. Aujourd'hui ils doivent lui rendre pleine justice, car ils voient clairement que c'est elle qui fait tout, et qui ordonne tout avec sagesse et pour le bien du royaume. Dans tous ces troubles elle a été la médiatrice : elle a toujours conseillé la paix. Elle est aussi infatigable de corps que d'esprit et ne perd jamais courage²...

FIN DE L'OUVRAGE.

¹ Cav. Filippo Cavriana au Secrétaire d'État Belisario Vinta, 8 mai 1588. *Archives des Médicis*, et Eug. Albèri, *Vita di Caterina di Medici* : documents.

² *Relazioni degli ambasciatori veneti* : Raccolta Albèri, p. 46, t. V, série 1, et *Diplomatie vénitienne, Princes de l'Europe au seizième siècle*, livre III, chap. XII, p. 575.